

LE MANOIR DE LA REINE

PAR M^{rs} C. N. WILLIAMSON



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS IXIV

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monelle*.
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.
A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.
M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.
André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raïstin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.
Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.
R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.
Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.
Nime Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.
M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.
Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.
H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.
Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emile*.
Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmenita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.
Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore* — 267. *La Malle des Iles*.
Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux*.
M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.
Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.
Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.
Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Denise*.
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur*.
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur*.
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur*.
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombeas*.
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*.
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié*.
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Dégagement*.
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.
Isabella SANDY : 49. *Maryla*.
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle*.
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la Symphonie*.
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Petiolle*. — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisèle*.
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nyselle*.
Vasco de KEREVEN : 247. *Syloia*.
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

c92764
Mrs. C.-N. WILLIAMSON

Le Manoir de la Reine

Traduit de l'anglais

par

Eve PAUL-MARGUERITTE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

Le Manoir de la Reine⁽¹⁾

I

L'ANNONCE DU JOURNAL

Francine Eliot et sa fille Dolorès rentrèrent, ce soir-là, très fatiguées au *Claridge*, et aussi très affamées.

Cette journée de courses dans Londres, ces visites dans les agences les avaient découragées. Personne n'avait pu indiquer aux deux Américaines la maison de campagne idéale qu'elles souhaitaient louer pour l'été.

La tête bourdonnante de chiffres, leurs prunelles chargées encore de plans et de photographies, elles s'assirent dans un coin du vaste hall du *Claridge*, que la chaleur de ce début d'août avait presque entièrement vidé.

— Je suis fatiguée à en pleurer, déclara Francine en retirant ses gants qu'elle plia avec soin.

Francine Eliot était une femme d'ordre, très soignée de sa personne, encore coquette. La jeune veuve ne paraissait pas ses quarante-six ans. Son petit visage pâle d'ivoire, sous une calotte de cheveux noirs lisses comme du satin, gardait de la séduction. Et le tailleur léger de crêpe marron impeccable qui la vêtait accusait la sveltesse de sa silhouette.

(1) Le titre anglais de cette œuvre est : *The house of the lost court*.

— Maman a toujours l'air de sortir d'une boîte, disait Dolorès en riant.

Avec ses cheveux blonds ébouriffés, ses yeux noirs, Dolorès formait avec sa mère un amusant contraste. Elle atteignait à peine ses dix-huit ans. Elle devait son nom étrange à l'origine espagnole de sa grand'mère paternelle, car son père, mort depuis quelques années, était, bien qu'ayant toujours vécu en Amérique, où Dolorès avait été élevée, un pur Anglais. Enfant, Dolorès avait été bercée par des histoires anglaises et des rythmes de « nursery ». Aussi rêvait-elle de vieux châteaux historiques anglais, symbolisant pour elle une poésie romantique, et avait-elle demandé, cette année, à sa mère :

— Maman, si nous allions passer l'été dans le pays de papa, en Angleterre? Nous louerions une vieille demeure...

Riche et libre, Francine, qui adorait sa fille, avait accepté d'enthousiasme.

Depuis une semaine qu'elles étaient arrivées à Londres, la mère et la fille avaient déjà visité quelques châteaux historiques à louer; aucun ne les avait encore séduites. L'un était trop vaste, l'autre trop solitaire. Elles commençaient à se décourager.

Dolorès, ce soir-là, était pâle, ce qui lui arrivait rarement. Les grands yeux sombres qui semblaient toujours étonnés, à l'ombre de leurs longs cils, se cernaient de fatigue. Elle repensait à l'immense demeure qu'elles avaient visitée le matin.

— Comme les pauvres gens semblaient désireux de louer ! dit-elle. Si j'étais reine, je leur aurais consenti un bail, quitte à ne pas habiter leur maison.

Cette suggestion impratique fit hausser les épaules de Francine. Elle eut un sourire indulgent.

— Le thé va nous réconforter, dit-elle prosaïquement, en beurrant les toasts.

Mais Dolorès ne l'écoutait pas, toute son attention concentrée sur un groupe qui occupait l'angle opposé.

Le groupe consistait en un homme et deux femmes. Dolorès, qui ne connaissait guère les Anglais, sauf à travers les récits de son père, sentait

obscurément que ce n'étaient pas là des provinciaux ordinaires, comme l'on en rencontre dans les hôtels de Londres, au mois d'août.

Elle s'affirmait :

« Ce sont de grands personnages, des aristocrates. »

Les deux dames étaient vêtues avec cette simplicité élégante qui est le chic suprême.

— Regardez, maman, les jolies robes, murmura Dolorès.

Francine leva les yeux de dessus la théière. Elle remarqua tout d'abord le compagnon des deux dames, un bel homme d'une quarantaine d'années, à profil d'aigle, aux cheveux noirs grisonnant sur les tempes. Grand, mince, toute sa personne attestait un être de race. Il avait sur son grave visage un air d'ennui hautain.

— Je me demande s'il est le mari d'une de ces dames ? murmura Francine. Et de laquelle ?...

— De la plus jeune, affirma Dolorès, car la plus âgée est certainement sa sœur. Elle lui ressemble.

— La plus âgée ne doit guère avoir plus de trente-cinq ans, réfléchit la mère. Ce n'est pas bien vieux.

— Elle a l'air méchant, dit Dolorès.

Et, comme pour corriger ce que cette opinion avait de défavorable, elle ajouta vivement :

— J'ai vu un portrait de Cléopâtre qui avait la même expression.

— Je ne peux pas imaginer Cléopâtre en robe de crêpe georgette gris, avec un turban de tulle d'argent, dit la mère, positive ; mais cette dame est belle, avec sa chevelure rousse et son teint de lait.

La plus jeune dame, qui ne portait pas plus de vingt-cinq ans, était moins jolie que le frère et la sœur, mais tout aussi distinguée.

— Ils ont grand air tous les trois, remarqua Francine, impressionnée. Quand nous aurons loué une vieille demeure historique, voilà le genre de gens que j'aimerais y recevoir... et par qui j'aimerais être invitée.

— Mais comment les connaissons-nous ? demanda innocemment Dolorès.

— De château à château, l'on se rend visite, affirma Francine. Du moins, votre père l'affirmait. Nous aurons bien vite d'agréables relations dans la noblesse. Ça a toujours été mon rêve.

— Pourquoi père ne nous a-t-il jamais emmenées en Angleterre? regretta Dolorès d'un air rêveur. Lui, au moins, nous aurait initiées aux coutumes anglaises.

— Il était bien trop occupé à nous gagner de l'argent pour s'offrir des vacances! soupira Francine.

— Cependant, les dernières années, il était déjà très riche et aurait pu facilement s'absenter, mais il ne tenait peut-être pas à revoir son pays ni sa famille. Pourquoi s'était-il expatrié, maman, savez-vous?

— Le désir de faire fortune, sans doute. Votre pauvre père n'aimait guère parler des siens.

— Père avait-il encore des parents en Angleterre?

— Des cousins, je crois... Des gens snobs et riches qui ne l'avaient pas aidé à ses débuts. Voyez-vous que nous les rencontrions un jour et que nous les éclaboussions de notre luxe?

Dolorès songeait aux débuts de vie difficiles de son père. Arrivé en Amérique avec quelques dollars, Richard Eliot avait acheté un *ranch* dans le Colorado et y avait vécu durement. Au cours d'un voyage à New-York, il avait rencontré une jolie gouvernante : Francine, et l'avait épousée.

Francine était ambitieuse; elle avait décidé son mari à étendre ses affaires. Peu à peu, la fortune était venue. Mais Richard Eliot était mort à la peine, deux ans auparavant.

La mère et la fille étaient venues s'installer à New-York. Cette année enfin, elles avaient résolu de connaître l'Angleterre...

Francine dégusta son thé avec gourmandise, en femme qui n'a pas toujours connu le luxe et qui apprécie son confort.

Le groupe des trois personnes vis-à-vis feuilletait des magazines.

Soudain, l'homme approcha une page de ses yeux et la contempla avec attention. Puis il laissa tomber

la revue sur ses genoux et parut absorbé dans une méditation intense. Celle des deux dames que Dolorès appelait « sa sœur » s'en aperçut et le questionna. Il tressaillit comme au sortir d'un songe pénible et se leva sans répondre. La revue glissa à terre et roula sous la banquette.

La jeune dame blonde murmura quelques mots et se leva à son tour, mais la grande dame brune hocha la tête et ne bougea pas. Dès que le couple eut disparu, elle se pencha, glissa sa main sous la banquette et ramassa le magazine illustré que son frère avait laissé tomber à terre.

La photographie qui avait suscité l'émotion de l'homme était celle de la première page. Visiblement, la dame brune voulait savoir ce qui avait causé le mécontentement de son frère.

Les dames Eliot, mère et fille, suivaient avec amusement le manège.

Soudain, la dame brune, ayant trouvé ce qu'elle cherchait, tressaillit à son tour.

Longtemps, comme fascinée, elle contempla la photographie.

Tout à coup, elle tira de son petit sac une paire de ciseaux minuscules, en or, et découpa l'image. Puis elle se leva et s'éloigna.

— Que signifie cette pantomime? demanda Francine, intriguée. Je meurs d'envie d'avoir la clef de l'énigme. Dolorès, je vous en prie, allez me chercher cette revue.

La jeune fille hésitait, prise de scrupules.

— Croyez-vous que nous en ayons le droit? hasarda-t-elle timidement.

— Bien sûr! fit la mère avec impatience. Si vous n'y allez pas, j'irai moi-même.

En fille obéissante, Dolorès se leva, traversa le hall et, s'approchant de la table où s'asseyait précédemment le trio, prit le magazine. C'était un numéro de *La Vie à la Campagne*.

Francine l'ouvrit au hasard et s'exclama :

— Voici quantité d'annonces de jolies maisons à louer. Nos inconnus cherchent peut-être une maison, eux aussi...

— Ils avaient plutôt l'air, lorsqu'ils regardaient cette revue, de gens qui viennent de découvrir quelque chose de désagréable, et non ce qu'ils cherchent.

— Oui, dit Francine. Leur attitude était bien étrange, je l'ai remarqué. Cependant, l'image que la belle dame a découpée devait représenter une maison de campagne ou une ferme. D'ailleurs, il est facile de vérifier. Ce numéro de *La Vie à la Campagne* est celui de cette semaine. Nous n'avons qu'à nous le procurer.

Elle appela d'un geste impérieux le maître d'hôtel et le pria d'envoyer un groom au plus prochain kiosque acheter le plus récent numéro de *La Vie à la Campagne*.

En attendant son retour, la mère et la fille, têtes rapprochées, examinaient les gravures représentant les maisons en location. Il y en avait de charmantes, mais aucune ne les attirait.

A ce moment, le groom leur apportait, sur un plateau d'argent, le numéro réclamé.

Dès qu'elles virent l'image de la première page, la mère et la fille poussèrent la même exclamation admirative.

— Quel endroit de rêve ! s'exclama Francine.

— Voilà où j'aimerais habiter, murmura Dolorès.

C'était la photographie, au milieu d'un parc ombré, d'un ravissant vieux château Tudor, aux fenêtres à petits carreaux. Les murs disparaissaient sous un lierre centenaire, le toit était de tuiles roses.

— Oh ! maman, s'écria Dolorès, saisie, peut-on imaginer quelque chose de plus parfait ? Croyez-vous que cette demeure existe réellement ?

— Elle existe, et comme elle est à louer, nous l'aurons, déclara Francine avec décision. A moins qu'un acquéreur ne se soit déjà présenté. Les proportions de ce petit château ne sont pas exagérées, c'est exactement ce qu'il nous faut.

Elle lut à voix haute l'annonce :

— « *Le Manoir de la Reine* — c'est le nom de la demeure — comprend un parc, des prés et deux fermes. D'un intérêt historique indiscutable, le Ma-

noir de la Reine fut bâti au xvi^e siècle par un grand d'Espagne de la suite de Philippe II. Celui-ci épousa une riche Anglaise de l'aristocratie, protégée par Marie Tudor qui lui donna en cadeau de noces cette vaste demeure carrée. Le château se loue meublé à l'année ou à la saison. »

Il n'était fait mention d'aucun prix. Mais Francine et Dolorès étaient tellement séduites par la photographie et la description qu'elles n'hésiteraient pas à s'assurer à n'importe quel prix ce séjour idéal.

Francine éprouvait soudain le désir, non de louer cette belle demeure antique, mais de l'acheter pour en faire désormais son *home*, le laisser à Dolorès et aux enfants de Dolorès.

Une crainte l'effleura : pourvu que le *Manoir de la Reine* ne fût pas déjà loué ! Elle consulta à son poignet sa montre-bracelet sertie de diamants : six heures.

— Nous avons peut-être le temps de passer chez Wilcox et May ? suggéra Dolorès.

— Certes ! Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard ! Nous allons peut-être nous trouver devancées par ces gens qui regardaient avant nous le numéro de *La Vie à la Campagne*.

— Non, dit Dolorès ; ce ne sont ni des acquéreurs ni des locataires, affirma-t-elle avec certitude.

— Pourquoi, alors, prenaient-ils tant d'intérêt à l'annonce ? murmura Francine.

— Il y a évidemment à cela une raison mystérieuse et grave, mais ils ne nous la diront pas !

— Comme tu es romanesque ! dit la mère.

Dolorès ne la contredit pas.

II

A UNE CONDITION

L'Agence Wilcox et May, spécialisée dans les ventes et locations d'immeubles et de châteaux, jouissait d'une vieille réputation.

Lorsque l'auto s'arrêta devant l'agence, Francine et Dolorès se précipitèrent.

Un groom leur assura que M. May était encore dans son bureau et les recevrait sans tarder. Il les introduisit auprès d'un monsieur important, à cheveux grisonnants.

Aussitôt, Francine produisit le numéro de *La Vie à la Campagne* et demanda, d'une voix qui tremblait d'émotion :

— Cette maison est-elle encore à louer ?

— Oui, affirma M. May. Nous seuls sommes chargés de la location. L'annonce a paru il y a quelques jours seulement. Enfin, comme cette demeure est une des plus belles d'Angleterre, c'est aussi une des plus chères...

D'un coup d'œil expert, il s'était déjà assuré que cette nouvelle cliente était Américaine, riche et appartenant à la bonne société.

— Quel est le prix de location ? demanda Francine, un peu anxieuse, mais plus désireuse que jamais d'habiter le *Manoir de la Reine*.

— Vingt guinées par semaine, si le bail est de courte durée, ou mille guinées par an. Mais cette somme comporte les gages des deux jardiniers et des deux domestiques loués avec la maison.

Francine remarqua l'embarras de l'agent et son hésitation pour prononcer les deux dernières phrases.

Sans cette légère hésitation, l'Américaine eût supposé que c'était la coutume, en Angleterre, de louer, avec une vieille demeure historique, des serviteurs. Elle flaira aussitôt un mystère. Et son désir d'habiter le *Manoir de la Reine* s'en accrut. Cependant, elle crut devoir faire quelques difficultés.

— Le propriétaire impose ses domestiques ? demanda-t-elle prudemment.

— Ce qui est un avantage de plus, assura vivement M. May. Il ne s'agit en l'occurrence que d'un maître d'hôtel des plus compétents et d'une cuisinière hors ligne. Ce vieux couple est au service des châtelains depuis de longues années, et l'on ne veut pas le renvoyer.

— Ah ! fit Mrs. Eliot, soulagée. Dans ces condi-

tions, je ne vois pas d'objection à garder ce vieux couple si, par surcroît, ce sont de bons domestiques.

En fait, même si M. May lui avait dit que ces braves gens ne savaient rien faire, elle eût passé outre.

Elle calcula que mille guinées faisaient environ quatre mille dollars. Ce chiffre n'était pas pour l'effrayer. Elle n'essaya même pas de le discuter. M. May, qui s'app préparait à baisser graduellement son prix, fut enchanté. Mais tout danger n'était pas écarté pour lui. Il y avait une pierre d'achoppement qui lui avait déjà fait manquer trois fois la location du *Manoir de la Reine*. Cependant, il se garda de spécifier les conditions mises à la location du château, résolu d'abord à faire miroiter les avantages de cette location.

Il prit dans un classeur plusieurs papiers et une pile de photographies.

— Regardez, dit-il : cela vous permettra de vous faire une opinion de la vieille demeure ; maintenant, peut-être ferez-vous bien de la visiter le plus tôt possible, car nous avons chaque jour plusieurs demandes...

Penchées sur les images, Francine et Dolorès contemplaient des pièces magnifiques, meublées de meubles anciens fort rares ; une vaste cour, avec une fontaine de marbre au centre et des cyprès.

— Ceci, expliqua M. May, est la copie, sur une plus vaste échelle, d'une des cours de l'Alhambra de Grenade.

Elles virent encore des terrasses, des jardins et des pergolas à l'italienne. Leurs yeux brillèrent de convoitise.

— Rêver dans ce parc!... soupira Dolorès.

— Habiter cette belle maison ! murmura la mère.

M. May constatait avec un sourire satisfait l'enthousiasme de ses clientes.

— Ces photographies, dit-il, ne donnent qu'une idée incomplète de la splendeur de cette vieille demeure. Malheureusement, je crains, si vous ne vous décidez rapidement, que d'autres ne soient plus prompts.

Il suggéra :

— Seriez-vous disposée à louer uniquement sur les photos et l'annonce, Madame?

Francine hésita une seconde, tentée.

Mais elle était Américaine, donc pratique; ayant eu des débuts difficiles, ayant vu travailler durement son mari pour leur assurer une fortune, elle ne hasardait pas son argent à la légère.

— La tuyauterie est-elle en bon état? demanda-t-elle.

— Excellente. C'est la seule partie moderne de la maison. Le chauffage central fonctionne parfaitement.

— Les toitures et les gouttières?

— ... Ont été réparées en temps voulu, affirma M. May.

— Oh! mère, si vous louiez tout de suite? suggéra Dolorès.

Mais Francine lutta contre son désir.

— La campagne du Surrey environnant le *Manoir de la Reine* est de toute beauté, assura l'agent. Et le voisinage social du plus haut intérêt. Le domaine du duc de Brigewater jouxte celui du manoir. Son fils, qui est célibataire : le marquis de Tillingbourne, est un charmant jeune homme, officier dans l'armée anglaise. Il y a aussi lord Clifford, le duc de Clifford, et quantité d'autres voisins titrés avec qui les rapports sont des plus agréables. Enfin, la ville de garnison est peu éloignée, et MM. les officiers organisent souvent des bals et des divertissements...

— Evidemment, dit Francine, tentée, qui écoutait sonner les titres anglais avec plaisir, tout cela me paraît très bien. Mais je ne puis louer une demeure d'un tel prix sans l'avoir visitée auparavant. Ne pourriez-vous me garder une option jusqu'à demain soir?

— Impossible, Madame, déclara M. May avec fermeté. Je suis en pourparlers avec d'autres clients qui doivent revenir demain matin.

Francine Eliot ressentit une contraction de la gorge, et le regard des grands yeux de Dolorès

devint triste comme celui d'une biche recevant le coup de grâce.

— Mon Dieu, dit Francine, incapable de résister plus longtemps à son impulsion, si vous me dites que tout est en parfait état, qu'il n'y a aucun revers à la médaille, je pourrai peut-être...

— Aucun revers, Madame, assura M. May avec dignité. Seulement une petite condition que je n'ai pas encore eu le temps de mentionner.

— Une condition? murmura Francine d'une voix altérée.

Un pressentiment de malheur s'appesantit sur elle.

M. May expliqua avec embarras :

— Oh! peu de chose! La propriétaire actuelle du château, une veuve sans enfants, désirerait qu'on la laissât habiter le château, soit en qualité d'intendante, soit même sous les ordres d'une intendante... Elle se refuse à abandonner cette demeure où elle a toujours vécu. Seule, la dureté des temps la contraint à louer sa maison,... et il serait inhumain...

— Oh! murmura Francine, refroidie, je vois...

— Beaucoup considéreraient cette condition comme un appréciable avantage, déclara vivement M. May. Connaissant à fond les ressources du pays, cette dame pourra rendre aux locataires du *Manoir de la Reine* des services incalculables.

— Ne sera-ce pas un peu gênant pour nous, murmura Francine, de devoir donner des ordres à la châtelaine? Cette dame ne pourrait-elle garder une chambre écartée, dans une aile du château, sans pour cela remplir une tâche subalterne?

— Non : la propriétaire a fait de sa nomination d'intendante une clause *sine qua non* de la location du château.

— Quel mobile la pousse? Cette clause est choquante au plus haut point! déclara Francine, ennuyée.

Elle demanda tout à coup :

— La propriétaire est-elle vraiment une dame bien née, une lady?

— Certes, fit M. May, avec un sourire supérieur. Elle appartient à une vieille et excellente famille du

pays. Son fils unique, qui mourut il y a quelques années, lui a légué le château qui, sans cela, serait passé au plus proche héritier mâle, en l'occurrence un parent éloigné. En demeurant, la châtelaine obéit en somme au désir formel du fils chéri qu'elle a perdu. On ne peut que s'incliner devant cette raison sentimentale...

— Cette dame ne vendrait pas son château, alors? demanda Francine, déçue.

— A aucun prix. Elle a refusé les offres les plus avantageuses.

Il ajouta, astucieux :

— Peut-être, après une longue location et voyant cette dame tous les jours, finiriez-vous par la décider.

Francine mordit à l'hameçon.

— Peut-être, dit-elle d'un ton incertain.

— Signons-nous le bail?

Décidément, l'agent voulait la décider à louer sur-le-champ! Francine se rebiffa. M. May avait sans doute pour cela de bonnes raisons. Mais elle ne se laisserait pas faire. Il y avait évidemment une tare, un inconvénient, un mystère quelconque... qui gênerait l'agrément de leur séjour au château. Peut-être la propriétaire était-elle folle?... Francine Eliot résolut d'en avoir le cœur net :

— Combien de temps faut-il pour aller d'ici au domaine?

— Par train rapide jusqu'à Godeshall, la ville la plus proche, il faut compter une heure. Mais le *Manoir de la Reine* est éloigné de vingt kilomètres de la gare, et il n'y a pas de service d'autobus.

— Si nous y allions en auto? suggéra Francine.

— Vous pourriez y être en deux heures... En partant demain matin, vers neuf heures...

— Je pensais y aller ce soir, annonça Francine, afin de vous donner une réponse dès l'ouverture de l'agence, demain.

M. May leva des sourcils surpris. Les Américaines ne manquent pas de décision. Après tout, puisque Mrs. Eliot tenait absolument à visiter le château avant de le louer, mieux valait qu'elle le vît

au crépuscule, et non dans la lumière crue du matin.

— Ce serait, en effet, la meilleure solution, dit-il avec empressement.

Il donna les dernières indications à ces dames, releva leur nom et leur adresse et les reconduisit avec force salutations jusqu'à la porte.

Ce fut seulement une demi-heure plus tard, dans l'auto qui les emportait à toute allure vers le *Manoir de la Reine*, que la mère et la fille s'avisèrent, mortifiées, qu'elles avaient oublié de s'enquérir du nom de la propriétaire.

III

L'INTENDANTE

La nuit était tombée lorsqu'elles arrivèrent au village de Clere et s'arrêtèrent dans une petite auberge du *xvi^e* siècle pour s'enquérir du chemin conduisant au manoir.

Francine et Dolorès mouraient de faim, mais elles n'auraient pas voulu s'arrêter pour un empire. Le thé de cinq heures était déjà loin. L'heure était déjà bien tardive pour visiter une maison à louer. Elles ne pouvaient tarder davantage.

— Nous dînerons à Clere, au retour, dit la mère.

— Oui, il sera bien temps, affirma Dolorès.

Nouvelles venues en Angleterre, elles ne connaissaient naturellement pas la belle campagne du Surrey, si paisible et si verte.

— Comme ça sent bon ! remarqua Dolorès. Et comme cette petite auberge était romantique !

La prosaïque Francine elle-même se sentait troublée par la beauté de ce crépuscule bleu jacinthe dans lequel la lune, qui se levait au-dessus d'un pin, mêlait des trainées d'argent.

L'auto sortit du village. Elles distinguèrent encore de jolis petits cottages en briques anciennes, dissimulés au milieu des roses. Puis ce fut à nouveau la campagne, avec ses fermes, ses métairies et ses champs.

L'auto franchit une grille emmêlée de lierre, puis entra dans une vaste avenue bordée de marronniers. On arrivait au *Manoir de la Reine*. Le cœur de Francine battit un peu plus vite et Dolorès s'agita, mal à l'aise. Allaient-elles être déçues? La vieille demeure répondrait-elle à leur attente?

L'avenue était longue et sinueuse, à l'ombre des grands arbres.

Soudain, le château leur apparut à un tournant. Elles virent luire le crépi blanc d'un mur.

Puis elles distinguèrent des terrasses, des colonnades, de vastes parterres bordés de peupliers et de cèdres du Liban. L'auto franchit un pont sur une petite rivière, puis stoppa peu après devant un vaste escalier de marbre à double révolution.

Toute l'allure de la vieille demeure était si antique que les deux Américaines, descendant d'une somptueuse limousine bleue, se firent presque l'effet d'un anachronisme.

Aucune fenêtre n'était éclairée sur la façade. Cependant on avait dû, de l'intérieur, percevoir le bruit du moteur, car les deux femmes crurent voir circuler à travers les pièces une faible lueur jaune.

Personne ne répondit à leur premier coup de marteau. Il n'y avait pas de sonnette, seulement un marteau de bronze représentant une tête de lion.

Elles eurent le temps de distinguer, sur leur droite, la nappe d'argent du lac et d'admirer les beaux vases de pierre sculptée, emplis de fleurs, qui surplombaient les terrasses.

Dolorès heurta de nouveau, après avoir cherché en vain un timbre électrique. Cette fois, la porte s'ouvrit, et dans l'encadrement apparut la silhouette d'un vieux serviteur à cheveux blancs, au visage rasé; ses yeux clignotants se dissimulaient derrière des lunettes qui le faisaient plus ressembler à un vieux hibou qu'à un respectable maître d'hôtel.

Il s'effaça pour laisser entrer les visiteuses.

— Nous sommes venues pour voir la maison, expliqua vivement Francine. L'heure est un peu tardive, mais nous avons l'autorisation de l'agence.

Dolorès contemplait avec étonnement le vieux

maître d'hôtel. Comme il semblait âgé!... Il était impossible d'imaginer qu'il avait pu être jeune autrefois! Francine nota que ses manières déférentes étaient celles d'un excellent serviteur.

John précéda les visiteuses le long du hall qui était de vastes proportions, à poutres de chêne apparentes et à pavement de mosaïque.

Au passage, Francine remarqua que les fenêtres du hall ouvraient à droite et à gauche sur deux vastes cours à ciel ouvert. Celle de droite avait une vasque dans le centre; dans celle de gauche se dressaient de magnifiques cyprès centenaires.

Le maître d'hôtel posa la lampe sur la longue table rectangulaire de chêne et pria les visiteuses de s'asseoir pendant qu'il allait prévenir « Mylady ».

— Il a l'air d'un brave homme, remarqua Francine à mi-voix. Croyez-vous, Dolorès, qu'il m'appellera « Mylady » quand je serai devenue locataire du château?

Dolorès ne répondit pas, n'ayant pas entendu.

L'atmosphère de la vieille demeure la séduisait infiniment, prenait possession d'elle, l'envoûtait.

Par les hautes fenêtres filtrait le crépuscule bleu et argent. La lampe posée sur la table épandait une lueur mystérieuse. Les boiseries du plafond et des murs étaient précieusement sculptées.

La haute cheminée monumentale appelait des troncs d'arbres entiers.

Au haut du vaste escalier de pierre apparut soudain une silhouette sombre : celle d'une femme vêtue de noir.

La silhouette était si mince, si droite et si souple qu'on aurait pu la prendre pour celle d'une jeune fille.

Mais lorsque l'inconnue, ayant descendu les marches, apparut dans le cercle de lumière, les visiteuses virent son visage.

Ce visage, aux traits nobles et réguliers, sous les cheveux d'argent pâle, était fort beau encore, mais ce n'était certainement pas celui d'une jeune fille. L'âge et la souffrance l'avaient marqué de leur sceau indélébile.

Dolorès le compara à une délicate rose blanche qui, sur le point de s'épanouir, eût été gelée. Cette femme avait vieilli prématurément, en un jour, et sa beauté et sa jeunesse s'étaient comme pétrifiées. Les traits délicats et fins eussent fait la joie d'un miniaturiste. Un sentiment de pitié mêlée d'admiration se glissa dans le cœur de Dolorès.

Francine nota que l'inconnue avait grande allure et la dignité d'une reine.

La mère et la fille se levèrent, et Francine expliqua hâtivement les raisons de leur venue tardive.

— Veuillez nous excuser de vous déranger à cette heure, Madame...

Elle s'arrêta, interdite, se rappelant qu'elle ne connaissait pas le nom de la châtelaine.

— Mon nom est Rosemonde Vane-Eliot, répondit la maîtresse de maison. Les étrangers m'appellent lady Rosemonde.

La voix était douce, musicale.

Francine tressaillit au nom d'Eliot.

— Je m'appelle aussi Eliot, murmura-t-elle, saisie. Mon mari était Anglais, et je sais qu'il appartenait à la branche cadette et pauvre d'une noble famille du Surrey. Comme ce serait curieux si nous étions apparentées, lady Rosemonde ! On peut dire, en ce cas, que nous aurions vraiment été aimantées, ma fille et moi, par cette maison.

— C'est bien possible, répondit lady Rosemonde avec embarras. Les Eliot sont assez nombreux dans le Surrey, et l'on a vu des coïncidences plus étranges. Est-ce la similitude de noms qui vous a donné le désir de louer le *Manoir de la Reine* ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Non, avoua Francine ; dans notre hâte, nous avions même oublié de nous enquérir du nom de la châtelaine.

Lady Rosemonde parut soulagée.

— Alors vous ne connaissez aucune particularité concernant notre famille ? insista-t-elle.

— Aucune. M. May nous a seulement montré les photographies et les notices. J'avais lu l'annonce de location dans un magazine.

Dolorès remarqua que le visage de lady Rosemonde s'éclairait. Sa curiosité s'accrut.

— Désirez-vous visiter la maison? demanda-t-elle avec indifférence.

— Oui, murmura Francine; nous sommes plus désireuses que jamais d'en devenir locataires, maintenant que nous l'avons aperçue.

— Vous n'avez encore rien vu. Malheureusement, comme je vis seule, depuis plusieurs années, avec un personnel peu nombreux, les pièces ne sont pas entretenues.

— Peu importe! dit Francine. Je ferai remettre en état.

Lady Rosemonde appela John Soams, le maître d'hôtel. Celui-ci saisit la lampe et montra le chemin.

— Verrez-vous un inconvénient à ce que je fasse installer l'électricité? demanda timidement Francine.

— Aucun, répondit lady Rosemonde. J'ai toujours reculé devant la dépense.

Elles traversèrent une magnifique salle à manger aux revêtements de chêne, puis une vaste bibliothèque, plusieurs salons, une salle de billard, des chambres à l'infini, aux boiseries précieuses, aux vieux parquets losangés.

Certaines pièces avaient un aspect d'abandon impressionnant, et les tentures devaient être passées.

« Qu'importe! » songea Francine.

Dans l'aile droite se trouvaient les chambres des domestiques. Dans l'aile gauche, elles visitèrent la chapelle aux beaux vitraux du xvi^e siècle.

Francine poussait des exclamations admiratives, et Dolorès, perdue dans une contemplation silencieuse, se demandait, émue :

« Allons-nous vraiment nous trouver en possession de toutes ces merveilles? Je ne puis l'imaginer. Et cette grande dame qui est peut-être notre parente!... Quelle curieuse coïncidence! Tout se passe comme dans un conte de fées. »

— Les Vane-Eliot ont habité cette maison depuis longtemps, depuis l'époque de la reine Elisabeth, annonça lady Rosemonde de sa voix douce. Don Filippo de Casa Nulifor, qui fit bâtir le château,

avait épousé Mrs. Margaret Vane. Don Filippo étant mort sans héritiers, la demeure passa aux parents de la jeune femme : les Vane-Eliot.

Elle ajouta d'une voix rapide :

— Il existe une autre branche de la famille Eliot, tout aussi bien née, mais qui, n'ayant pas le bonheur d'hériter des magnifiques domaines d'un grand d'Espagne, fut toujours plus pauvre.

« C'est la branche à laquelle mon mari devait appartenir », songea Francine ; mais elle se garda de formuler sa pensée à voix haute, car l'air distant de la châtelaine lui en imposait. Non que lady Rosemonde manquât d'amabilité, mais on la devinait fermée, réservée, secrète.

« Elle semble triste », songea l'Américaine.

Elle se souvint alors que M. May leur avait confié que la châtelaine avait perdu son fils unique et se sentit pleine de sympathie pour son hôtesse.

Soudain lui revint aussi en mémoire la « condition » mise au bail.

« Ce doit être une erreur, songea-t-elle. Cette grande dame ne peut souhaiter remplir un rôle d'intendante... »

Elle résolut d'en avoir le cœur net et hasarda :

— Votre agent m'a parlé d'une certaine condition attachée à la location du château. Mais je n'ai pas très bien compris...

— Ah ! oui... J'ai stipulé que je désirerais rester au château en qualité d'intendante, répondit lady Rosemonde sans aucun embarras.

— Vous tenez vraiment à demeurer en cette qualité ? balbutia Francine, interdite. Il serait si simple...

— J'y tiens essentiellement, affirma lady Rosemonde, de sa voix douce et musicale.

— Mais votre titre, ... votre personnalité...

La châtelaine eut un rire amer.

— Mon titre et ma personnalité, dit-elle, ne m'empêcheraient pas de mourir de faim ! Je désire louer ce château, Mrs. Eliot, car j'ai besoin d'argent, et je désire y rester en qualité d'intendante. J'espère que vous serez ma locataire, car je crois que nous nous entendrions, et je crois pouvoir affirmer que

vous seriez satisfaite de mes services. Je suis une bonne ménagère et je sais commander : deux conditions essentielles pour bien diriger une maison. Jadis, j'ai eu sous mes ordres un nombreux personnel, et tout marchait à la baguette.

« Je vous demanderais seulement de me laisser les deux pièces situées au rez-de-chaussée de l'aile gauche. »

— Vraiment, dit Francine, confuse, j'aurai du mal à vous considérer comme mon intendante.

— Eh bien ! vous supposerez que nous sommes deux maîtresses de maison, fit lady Rosemonde de sa voix douce.

Ce caprice bizarre troublait Francine. Qu'une grande dame s'abaissât volontairement la choquait. N'était-ce pas déjà cruel pour la vieille femme de devoir louer sa propre demeure ?

Elle se persuada que la châtelaine trouverait dans cette nouvelle situation l'illusion d'être encore maîtresse de maison.

Mais Dolorès, plus romanesque, chercha des raisons sentimentales à la conduite étrange de lady Rosemonde.

« Sans doute ne veut-elle pas quitter la maison où son fils est mort... Peut-être craint-elle aussi que des Américaines turbulentes ne changent l'organisation intérieure, l'ordre accoutumé. En restant comme intendante, elle veillera à ce que rien ne soit changé dans la vieille demeure.

— Soit, Madame, dit Francine, il en sera fait comme vous le désirez.

Après tout, avoir lady Rosemonde comme intendante conférerait au *Manoir de la Reine* une distinction de plus.

— Vous louez ? demanda vivement la châtelaine.

— Je loue, répondit Francine ; n'est-ce pas, Dolorès ?

— Oh ! oui, maman ! s'exclama la jeune fille.

— Je préviendrai M. May demain matin, à la première heure ! dit Mrs. Eliot. Votre demeure me séduit tout à fait. J'espère bien en devenir locataire pour plusieurs années à venir.

Lady Rosemonde la contempla alors d'un air si étrange, un air où entraient de l'ironie et de la pitié, que Francine se tut, interdite.

Dolorès intercepta, elle aussi, cet étrange regard et se demanda ce qu'il pouvait bien signifier.

« Lady Rosemonde semble croire que nous ne serons pas heureuses ici ou que nous ne nous y plairons pas... Elle sait avec certitude que nous éprouverons de cette location une déception quelconque, mais elle ne veut pas nous prévenir, de crainte de nous dégoûter de la maison; car, visiblement, elle serait très déçue maintenant si nous ne louions pas... »

Cette pensée lui fut désagréable. Elle l'écarta.

Il semblait à Dolorès que dans le prestigieux palais d'illusion que bâtitait depuis quelques heures son imagination venait de s'ouvrir, sur quelque chose de ténébreux et d'horifique, une porte secrète.

IV

A L'ENSEIGNE DU LION BLANC

La mère et la fille prirent alors congé. Et le maître d'hôtel imposant les reconduisit jusqu'à la grille avec une politesse de l'ancien temps. L'auto emporta les deux Américaines qui gardèrent un moment le silence, impressionnées par la splendeur de ce domaine royal dont elles allaient devenir propriétaires.

— Le rêve de ma vie s'accomplit ! murmura enfin Francine avec ferveur. Nous habiterons cette magnifique demeure, Dolorès.

— Oui, répondit la jeune fille d'un air rêveur. Je voudrais être parfaitement belle et intelligente pour me trouver en harmonie avec le *Manoir de la Reine*.

— Tu es parfaitement belle et intelligente, chérie, affirma la mère avec un rire heureux. Je ne suis pas aveuglée par l'amour maternel : tout le monde s'accorde à reconnaître que tu es une beauté. Quant à

moi, je tâcherai d'être aussi élégante que possible pour cadrer avec ce décor printanier.

Elle ajouta :

— Pour l'instant, je n'ai qu'une préoccupation : diner. J'ai l'estomac dans les talons. Toi aussi, sans doute. Tout le temps, je pensais à la charmante petite auberge de Clere. Nous y voilà justement.

L'auto s'arrêtait devant l'enseigne du *Lion Blanc* qui se balançait allégrement dans la brise nocturne.

L'aubergiste, un petit homme replet, gras et rond, se précipita, attiré par le bruit de l'auto. Il se confondit en salutations et montra le chemin aux Américaines. Elles entrèrent dans la salle commune où trônaient dans un coin un tonneau de bière et sur les longues tables de chêne des pichets d'étain.

Frottant ses mains l'une contre l'autre, l'hôte s'enquit :

— Que puis-je servir à ces dames ? J'ai de la hure de sanglier, des rillons, du boudin et des saucisses, à moins que ces dames ne préfèrent un poulet cocotte et des truites du torrent.

— Servez-nous, pour commencer, les truites et le poulet, puis la hure de sanglier avec une salade, déclara Francine, affamée.

L'hôte s'empressa. Tout en servant ces dames, il essayait de lier conversation :

— Ces dames sont de passage ou bien comptent séjourner ?

— Nous nous installerons peut-être dans le pays, dit la mère.

Elle ajouta insidieusement :

— Je suppose que le *Manoir de la Reine* est la plus vieille demeure du pays ?

— Oui, Madame, et l'une des plus belles, affirma l'aubergiste avec conviction.

Francine se rengorgea. N'était-elle pas déjà châtelaine ?

— On a laissé malheureusement le château à l'abandon, ces dernières années...

— Mais il n'est pas trop dégradé ?

— Non... La propriétaire actuelle, après la mort de son fils unique, le jeune baronnet, s'est désinté-

ressée de l'entretien du domaine. Puis elle manquait d'argent...

— Le fils de lady Rosemonde était baronnet? répéta Francine avec complaisance.

— Oui; lady Rosemonde elle-même était fille d'un marquis de Vane, et les aïeux de son père étaient seigneurs du Surrey depuis le XII^e siècle. Par son mariage avec un riche sir Derby Vane-Eliot, lady Rosemonde, en somme, ne s'est pas mésalliée.

— Un marquis se place beaucoup plus haut qu'un baronnet?

— Je crois bien! s'écria l'hôte, ravi d'instruire les Américaines. Un marquis a le même rang qu'un duc!

Francine fut impressionnée à l'idée qu'elle allait avoir comme intendante une fille de duc et une veuve de baronnet, dont les aïeux remontaient au XII^e siècle.

— On a été désolé dans le pays quand on a su que le château perdu passait à une femme et ne serait plus entretenu.

— Le château perdu? répéta Dolorès, surprise.

Le visage rubicond de l'hôte refléta une perplexité.

— Oh!... fit-il avec embarras, c'est le nom que l'on a donné dans le pays au *Manoir de la Reine*. Madame ne connaît pas la légende?

— Non, fit Francine, mais je serais curieuse de la connaître.

Dolorès eut un geste comme pour empêcher la confidence. Délicate, elle avait l'impression que sa mère commettait une indiscretion vis-à-vis de la mélancolique châtelaine.

— Voilà, fit l'autre. On prétend que le château actuel aurait été bâti jadis sur l'emplacement d'un ancien château qui aurait eu la forme d'un triangle et aurait comporté trois cours centrales, au lieu des deux cours existant actuellement.

— La cour aux Cyprès et la cour de la Vasque? murmura Dolorès.

— Précisément. La troisième cour, celle qui a disparu, s'appelait, disait-on, la cour de Cupidon, ou la

cour d'Amour, à cause d'une statue de Cupidon qui l'aurait ornée. Les bonnes gens du village prétendent que la cour de Cupidon existe toujours, emmurée dans le château actuel. Mais le certain est que personne ne l'a jamais vue.

— Lady Rosemonde doit savoir ce qu'il en est au juste, dit Francine; je l'interrogerai.

A cette annonce, l'aubergiste se ferma aussitôt et parut très ennuyé d'avoir tant parlé.

Il changea de conversation.

— Ces dames veulent-elles des reines-Claude pour le dessert? demanda-t-il; j'en ai d'excellentes.

— Volontiers, dit Francine, et servez-nous aussi du café.

Elle essaya encore de faire parler le petit homme sur le *Manoir de la Reine*, mais ce fut peine perdue.

Bouche close, l'hôte ne voulut plus rien dire.

V

ÉNIGME

Francine Eliot était parfaitement heureuse. Tout lui souriait. Elle allait emménager au *Manoir de la Reine*. Les achats que nécessitait cette future installation l'occupaient fort. Elle comptait recevoir.

Elle ferait certainement la connaissance du duc de Brigewater et de toutes les personnalités importantes de la région.

Francine hésita longuement sur la marque d'auto qu'elle devrait choisir. Finalement, elle résolut d'attendre l'avis d'une de ses futures relations.

— En attendant, dit-elle, nous monterons à cheval. Lady Rosemonde, m'a dit M. May, a eu jadis de fort beaux chevaux dans son écurie et s'y connaît.

Enfin, le jour tant souhaité arriva. Une auto de louage déposa ces dames devant le *Manoir de la Reine*. Un camion chargé de malles, de paniers d'osier, de valises et de cartons à chapeaux suivait.

La nouvelle de l'arrivée des Américaines fit sensation dans le village de Clere et circula comme une trainée de poudre dans tous les châteaux environnants.

— Comment, le château perdu est loué? se répétait-on avec stupeur. A des Américaines?... Les pauvres! Elles ne savent évidemment pas...

Celles qui faisaient l'objet de ces commentaires arrivaient pendant ce temps au château.

L'une et l'autre furent un peu désappointées, sans oser s'avouer leur déception. Elles comprenaient maintenant pourquoi M. May avait paru content que leur première visite s'effectuât à la nuit tombée.

Le crépuscule bleu et argent avait évidemment voilé la vétusté de la vieille demeure. Aujourd'hui, en plein soleil, le bail signé, les deux femmes se sentaient un esprit plus critique.

Cependant, même si Francine avait visité le château à la lumière, rien n'eût été changé. Qu'importait que les vieux murs fussent lézardés, les brocarts fanés, les tentures passées de ton, les meubles branlants et rongés par les tarets? Les toiles des vieux maîtres, les boiseries sculptées n'en étaient pas moins belles, les vastes pièces n'en avaient pas moins grande allure. Pour Dolorès, le *Manoir de la Reine*, avec ses plaies et ses lèpres, n'en était que plus émouvant.

Quant à Francine, tout à ses rêves de grandeur, elle se refusait à peser les inconvénients de cette location, en regard de tous les avantages qu'elle en escomptait.

Les parcs, les jardins à l'anglaise, à l'italienne, à l'espagnole, étaient une féerie. Mais eux aussi portaient la trace de la misère et de l'abandon. Des mauvaises herbes envahissaient les allées, des floraisons folles s'emmêlaient aux arbres. Francine chargea une équipe de jardiniers de remettre les parterres en état, au grand désespoir de Dolorès qui croyait errer dans le parc de la Belle au Bois dormant.

— Vous allez lui ôter toute sa poésie, maman, déclara-t-elle.

Mais, cette fois, Francine demeura inflexible.

— Je veux faire aussi restaurer le château, dit-elle, sinon il croulera sur notre tête.

Par déférence, cependant, elle voulut prendre l'avis de lady Rosemonde.

Celle-ci s'était installée dans l'aile gauche, près de la chapelle, dans trois chambres au nord. Elle demeurait invisible la plupart du temps. On sentait sa présence à ce que tout marchait dans la maison au doigt et à l'œil. Jamais Francine n'eût osé aller la trouver. Elle dépêcha donc Soams auprès de l'ex-châtelaine pour solliciter une audience.

Lady Rosemonde accourut, pleine de dignité. Une fois de plus, Francine fut éblouie par sa beauté et son grand air. Sa timidité s'accrut. Lady Rosemonde se tenant debout devant la nouvelle maîtresse de maison, Francine, confuse, la pria de s'asseoir.

— Vraiment, murmura lady Rosemonde, je ne sais si je dois... Je suis votre intendante.

— Ne prononcez pas ce mot, je vous en supplie ! s'écria Francine Eliot, horrifiée. Si vous le prenez de la sorte, je ne pourrai pas supporter de vivre sous le même toit que vous.

— S'il en est ainsi, dit la châtelaine en souriant, nous supposerons que je suis votre collaboratrice. Que puis-je pour vous ? Ne seriez-vous pas contente du service de mes vieux domestiques ?

— Ce sont d'excellentes gens, et ils font de leur mieux, affirma Francine. Il ne s'agit pas d'eux. Je voudrais n'apporter aucune modification ici, mais faire restaurer ce qui s'abîme et faire remettre le parc en état.

Lady Rosemonde hésita quelques minutes avant de répondre.

— Vous êtes désormais maîtresse ici, Madame, et libre d'y faire ce que bon vous semble. Mais puisque vous avez la bonté de me consulter, je vous demanderai de ne rien changer à l'aménagement intérieur du château.

— Mais vous m'autorisez à faire consolider les vieux murs extérieurs et à faire nettoyer le parc ? demanda vivement Francine.

— Cela va de soi ! Je vous remercie, Madame, de prendre mon avis.

— Je voulais vous demander combien, selon vous, nous devrions engager de nouveaux domestiques, de jardiniers et de valets d'écurie ?

Le visage habituellement impassible de lady Rosemonde refléta une perplexité.

— Tenez-vous vraiment à avoir un si nombreux personnel ? demanda-t-elle enfin. Il me semble que, pour vous et votre fille, le vieux couple Soams et la femme de chambre Parker, que vous avez amenée, doivent suffire à assurer votre service. Je crois que vous n'aurez rien à redire à la cuisine de Bennet, qui peut rivaliser avec celle des meilleurs chefs.

Elle ajouta :

— Cependant, si vous y tenez, je pourrai faire engager au village, comme secondes femmes de chambre, deux jeunes filles, nièces de Bennet, que je mettrai vite au courant. Pour le personnel extérieur, il me semble qu'avec les jardiniers, le valet d'écurie actuel et, à la rigueur, un chauffeur, ce serait largement suffisant.

— Mais, interrompit Francine, nous comptons recevoir.

— Auriez-vous des amis dans le pays ? demanda lady Rosemonde d'une voix qui tremblait un peu.

— Personne, répondit Mrs. Eliot avec franchise. Mais nous espérons bien nous faire ici d'agréables relations.

Lady Rosemonde pinça ses lèvres d'un air attristé et ne répondit pas.

— C'est pourquoi, dit Francine timidement, il nous faudra un nombreux personnel.

Elle ajouta gentiment :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— La question ne me regarde en rien, répondit la châtelaine sans sourire.

— Je voudrais avoir, en plus de l'auto, quelques équipages : un mail-coach, une charrette avec un poney...

Lady Rosemonde fixait d'un air absent une belle

tapissérie au mur, qui représentait Apollon et les Muses.

Comme elle ne répondait pas, Francine ajouta :

— ... Et quelques bons chevaux de selle. Dolorès et moi adorons monter...

— Oui,... oui,... je comprends, fit lady Rosemonde d'un air distrait.

— Cela vous ennuie peut-être de vous occuper d'engager tous ces domestiques? suggéra l'Américaine, étonnée du mutisme de la grande dame. Voulez-vous que je téléphone à une agence de Londres?

— Ce serait peut-être préférable, dit celle-ci, à contre-cœur.

— Pour l'auto, je pensais demander conseil à quelqu'un du pays. Peut-être le duc de Brigewater...

— Vous ferez mieux de consulter M. May, dit vivement lady Rosemonde,... plutôt que d'attendre d'avoir fait connaissance avec la noblesse du Surrey.

— Soit, dit Francine à regret.

La question ainsi réglée, Francine, pour faire sa cour à lady Rosemonde, vanta les charmes de la vieille demeure.

— Les deux cours intérieures surtout, la cour de la Vasque et la cour des Cyprès, me transportent d'admiration. A leur ombre, au murmure des jets d'eau, je rêve de l'Espagne, de Grenade, de Séville...

Elle demanda, curieuse :

— Que faut-il penser de la légende qui veut qu'une troisième cour ait existé, jadis, sur l'emplacement actuel du *Manoir de la Reine*, et que cette cour existe encore quelque part, emmurée dans le château actuel?

Elle regardait la châtelaine à ce moment et vit avec stupeur que le visage de lady Rosemonde s'empourprait. Puis le sang abandonna les joues qui devinrent plus pâles que les pétales d'une rose blanche.

Francine crut que son hôtesse allait se trouver mal. Par un effort de volonté surhumain, cependant, lady Rosemonde put prononcer d'une voix calme :

— Une troisième cour? Si elle a existé jadis, il n'en reste plus trace aujourd'hui. Le château primitif a entièrement disparu, et celui d'aujourd'hui a

été reconstruit sur un plan tout à fait différent. Aucune émotion ne perçait dans son accent.

« Qu'est-ce qui a pu provoquer son trouble ? songea Francine. Ma question y est-elle pour quelque chose ?... Sûrement il y a là un mystère. Cette troisième cour est évidemment liée à quelque drame terrible de la famille Vane-Eliot. Et si le château a été démoli et rebâti sur un plan différent, ce n'est évidemment pas sans raison. Je ne parlerai pas de cet incident à Dolorès ; elle est si sensible, si romanesque... Dieu sait ce qu'elle irait encore imaginer ! »

VI

UN DINER CHEZ LADY CLIFFORD

Septembre était venu. Lord et lady Clifford donnaient ce soir-là un petit dîner intime dans leur château, à Riding Wood. Beaucoup de hobereaux étaient partis en Ecosse pour chasser le coq sauvage, le *grouse*. Mais lord et lady Clifford affirmaient que « leurs moyens ne leur permettaient pas ces fantaisies ». En fait, personnages importants dans leur pays, où ils jouissaient d'une autorité incontestée, ils n'aimaient pas se déplacer.

Les « petits dîners intimes » de Clifford House étaient extrêmement courus. Seuls ceux qui n'étaient pas invités se permettaient de dénigrer les réceptions de Riding Wood, en affirmant que, pour recevoir avec ostentation, lord et lady Clifford mangeaient des pommes de terre le reste du temps, et que pour s'offrir, l'hiver, un séjour sur la Riviera française, ils n'hésitaient pas à louer leur belle demeure de Riding Wood.

En réalité, être reçu chez lord et lady Clifford prouvait que l'on appartenait à l'élite du Surrey, et ceux qui n'étaient pas invités souffraient amèrement de cet ostracisme. Le duc de Brigewater était un cousin éloigné de lady Clifford, et, une ou deux fois

par an, honorait la table de lady Clifford de sa présence.

Lady Clifford, qui était plus près de soixante que de cinquante ans, vivait sur son ancienne réputation de beauté. Elle avait toujours des cheveux d'un blond éblouissant dont il convenait peut-être de faire hommage aux produits d'un institut de beauté plutôt qu'à la nature.

Jamais elle n'avait été très intelligente. Elle se montrait aimable pour tous, sauf pour ceux qui avaient une réputation d'étrangeté. Elle était terriblement « convenue ».

Lord Clifford était un petit homme au noble profil d'aigle, dont le nez long semblait un splendide « viseur ». Il n'avait guère d'opinion personnelle et adorait sa femme qu'il voyait toujours « admirablement belle ». Il n'avait qu'une passion : la flûte, dont il jouait assez bien.

Ce soir-là se trouvaient réunis dans le grand salon de Riding Wood : sir George et lady Gaynes, de Clere House. Sir George avait gagné dans les tabacs une fortune de quatre millions de livres, et, à cause de cette fortune, avait été fait chevalier par le roi. A cause de ce titre et du visage souriant, tout en fossettes, de sa femme, on le recevait dans la bonne société du Surrey.

Il y avait le général et Mrs. Calandar. Le général était sourd et âgé ; Mrs. Calandar était une bonne personne satisfaite de tout et de tous, et plus encore d'elle-même. Elle se méfiait seulement des femmes qu'elle ne connaissait pas, surtout quand celles-ci étaient jeunes et jolies.

Il y avait le Révérend James Herckshaw, vicaire de Clere, avec Mrs. Ermytrude Herckshaw, sa femme. Puis le capitaine John de Grey, frère cadet de lady Ermytrude, un jeune homme au visage ouvert et franc, actuellement en congé chez sa sœur. Il s'ennuyait visiblement dans cette société provinciale, un peu austère, ceci malgré la présence de Gladys Gaynes, la fille de sir George et de lady Gaynes, invitée spécialement à son intention.

C'est en vain que l'on eût cherché sur le visage

inexpressif et pincé de lady Ermyntrude une ressemblance avec le charmant John de Grey.

Après la soupe et le poisson (saumon à la mayonnaise), la conversation commença à s'animer. On effleura la politique, le plus récent scandale londonien; mais ce fut seulement au rôti (cuissot de chevreuil sauce poivrade) que l'on aborda le sujet qui brûlait toutes les lèvres : la location du *Manoir de la Reine*. A la vivacité avec laquelle chacun se jeta sur le sujet, il était aisé de comprendre combien la question passionnait tout le Surrey.

— Il va de soi, lady Clifford, que vous n'avez pas rendu visite aux dames américaines? interrogea Mrs. Calandar qui, en qualité de nouvelle venue dans le pays (le général était remarié depuis peu), pouvait feindre l'innocence.

— Naturellement non, répondit lady Clifford de sa voix douce. *Etant donné les circonstances*, cela m'était difficile. Cependant — vous l'ignorez peut-être, étant nouvelle venue chez nous, — lady Rosemonde et moi avons été très liées autrefois.

— Pas si nouvelle venue que ça! protesta Mrs. Calandar, qui « voulait en être »! Voilà deux ans que je suis installée à Clere.

— Oui,... oui;... mais vous n'êtes arrivée ici qu'*après les événements*. La pauvre Rosemonde n'a guère qu'un an ou deux de moins que moi (huit ou neuf eussent été plus près de la vérité), mais, jeune fille, elle a été terriblement gâtée. Tous les hommes la courtaient, elle était si *flirt*! Elle aimait plaire. Rien ne l'avait préparée au drame...

— Ma chère, je vous prie, ne ravivez pas ces horribles souvenirs. Ce drame a été la honte du pays.

— Une vraie tragédie! murmura le vicaire, les yeux levés au ciel.

— Je comprends que vous n'aimiez pas en parler, interjeta Mrs. Calandar avec bonne humeur. Cependant...

— C'est un principe chez nous, déclara lord Clifford. D'un accord tacite, nous évitons ce pénible sujet.

— Rosemonde elle-même cessa de recevoir,... et les gens, par décence, s'abstinrent de l'importuner. Bien sûr, beaucoup d'entre nous lui ont écrit pour lui adresser des condoléances. Mais, ou bien elle ne répondit pas, ou bien elle répondit pour briser toute relation.

— Que pouvait-on pour elle, d'ailleurs? remarqua lord Clifford.

— Si bien, conclut lady Clifford, que je n'avais aucune raison d'aller rendre visite à ses nouvelles locataires.

— Quant à moi, confessa le vicaire avec son sourire d'excuse, je n'ai pas eu le courage de remettre les pieds au château. Si encore lady Rosemonde avait quitté le pays! Mais je ne puis oublier qu'elle m'a presque mis à la porte, il y a deux ans, lorsque je suis venu lui proposer mon ministère. Or, je suis si timide que je n'ai jamais osé récidiver.

— Cela se conçoit! appuya Mrs. Calandar, avec un large sourire.

— C'est vrai que mon mari est timide! assura lady Ermytrude. Même avec ses paroissiens villageois, il est dévoré de scrupules et craint toujours de les mal conseiller.

— Je sais bien que je suis ridicule, murmura le pauvre vicaire en rougissant, confus d'être devenu le sujet de la conversation générale, mais je ne puis m'en empêcher.

— A quoi ressemblent ces Américaines qui viennent de louer le *Manoir de la Reine*? demanda John de Grey, qui avait débarqué seulement l'avant-veille au presbytère.

Il adressa un clin d'œil encourageant et amusé à son beau-frère.

Le vicaire reprit courage. Il avait une vive sympathie pour son jeune beau-frère qui savait si bien le tirer d'embarras. Certes, Ermytrude était pétrie de toutes les vertus, mais elle manquait par trop du sens de l'humour dont son jeune frère était abondamment pourvu.

— La mère est une pure Américaine, mais parfait-

tement distinguée, assura Mrs. Calandar, se décidant à prendre encore la parole.

— Pourquoi dites-vous : « mais » ? demanda John en souriant, comme si les mots « Amérique » et « distinction » s'opposaient fatalement.

— Oh ! On voit des Américaines si bizarres !... Et puis on ne sait jamais d'où elles sortent, ni où leurs maris se sont enrichis. Si bien que, malgré toute la distinction de celle-ci, je ne sais si, au cas où elle eût loué un autre château, je lui eusse rendu visite.

— Et la fille ? demanda John avec intérêt.

— Elle est ravissante, convint Mrs. Calandar, quoique ses yeux soient presque trop grands pour son visage ; ne trouvez-vous pas, lady Ermytrude ?

— Je n'ai pas eu l'occasion d'apercevoir la mère et la fille, sauf à l'église, et ce n'est pas un endroit où l'on puisse détailler les gens, dit lady Ermytrude d'un ton austère.

— Elles vont à l'église ? demanda John, étonné.

— Oui, répondit sa sœur, avec un visage particulièrement inexpressif.

— En ce cas, dit John, vous devriez leur rendre visite.

— Vous savez bien que c'est impossible, John ! fit lady Ermytrude en fronçant les sourcils. Vous n'imaginez pas le vicaire de Clere au *Manoir de la Reine*. Ces Américaines seraient les premières surprises.

— J'en doute, fit le jeune homme. Ces pauvres femmes ne savent certainement pas — à moins qu'elles ne commencent à s'en douter — qu'un ostracisme pèse sur les habitants du château et qu'elles sont de véritables parias ! Elles ont dû louer sans rien soupçonner, sans *savoir*.

— Tant pis pour elles ! Vous n'allez pas les plaindre, j'imagine, John ? Rien ne les forçait à venir s'installer au manoir. Elles n'avaient qu'à s'informer auparavant.

— Généralement, quand on loue une maison, reprit le jeune homme, on s'enquiert de la tuyauterie, de la toiture, et si le fourneau de cuisine tire bien, mais on songe rarement à demander si une tragédie

passée fait de la maison que vous allez habiter un lieu maudit.

— Tant pis pour elles ! répéta lady Ermyntrude, sévère.

— Ne vous attendrissez pas sur le sort de ces infortunées, John ! supplia le vicaire. Je n'ai déjà que trop de scrupules en ce qui les concerne.

— C'est bien là votre tort, dit lady Ermyntrude sèchement. Les imprévoyants ne méritent pas de pitié, s'ils se prennent au piège comme les alouettes au miroir.

Elle redressa sa petite tête, attendant une contradiction qui ne vint pas.

Les Américaines du *Manoir de la Reine* étaient condamnées sans appel.

On se levait de table, et il ne fut plus question d'elles le reste de la soirée.

VII

LE TUNNEL VERT

Francine et Dolorès étaient incontestablement des parias, mais elles ne semblaient pas en souffrir.

Comment auraient-elles pu être malheureuses dans un lieu aussi enchanteur que le *Manoir de la Reine* ? Cependant Francine était fort déçue de ne recevoir aucune visite. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Tout d'abord, les soucis de l'installation l'avaient entièrement absorbée, et elle s'était réjouie de ne pas être dérangée au début.

Vraiment, on respectait par trop sa solitude !

Le premier dimanche, les Américaines ne se rendirent pas à l'église, trop fatiguées par leurs rangements.

— Il faut aussi laisser se calmer la curiosité des villageois, assura Francine.

Le dimanche suivant, en revanche, elles se rendirent à l'église et s'assirent dans le banc qui était,

depuis des générations, réservé aux Vane-Eliot du *Manoir de la Reine*.

Francine rayonnait. Il lui semblait qu'elle replaçait au rang qu'elle aurait toujours dû occuper la branche cadette des Eliot du Surrey, à laquelle avait appartenu son mari.

— Ne viendrez-vous pas avec nous à l'église? demanda Francine, auparavant, à son « intendante ».

— Je ne vais plus à l'église depuis longtemps, affirma lady Rosemonde, le regard détourné.

Francine fut plutôt soulagée de cette réponse. Jamais elle ne se sentait très à l'aise auprès de la belle, froide et mélancolique châtelaine.

Assise dans son banc, à l'église, satisfaite d'elle-même et de sa fille qui portait une ravissante toilette de mousseline blanche, Francine essaya en vain de rencontrer des regards sympathiques. Les yeux se baissaient devant elles, les regards se détournaient. Persuadée que, ce dimanche, elle verrait affluer les visites, l'Américaine fit préparer un goûter somptueux, mais personne ne vint. Un peu peinée, elle résolut de faire les premières avances, et, le dimanche suivant, à la sortie de l'église, Francine essaya de lier conversation avec quelques hobereaux des environs, proposant à certains de les ramener en auto dans sa magnifique limousine. Tous déclinaient son offre avec froideur.

Francine se sentit piquée.

— Décidément, confia-t-elle, peinée, à sa fille, on n'aime pas les Américaines, dans ce pays. Nous sommes mal tombées.

Elle essaya de faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais cet ostracisme systématique, cette solitude complète la déprimèrent à la longue.

Une ou deux fois, elle fut sur le point de demander à lady Rosemonde :

— N'est-ce donc pas la coutume, dans le Surrey, de rendre visite aux nouveaux venus dans le pays?

Mais l'orgueil arrêta les paroles sur ses lèvres. Elle craignait de lire dans le regard de la grande dame cette pitié un peu inquiète qu'elle y avait déjà

surprise, comme si lady Rosemonde éprouvait le regret de n'avoir pas formulé certain avertissement.

Francine, heureusement, était toujours enthousiaste de la vieille demeure; sinon, la situation n'eût pas été tenable.

Elle était aussi contente de constater que Dolorès ne semblait nullement souffrir de cette solitude. Beaucoup de jeunes filles de dix-huit ans auraient regretté les bals, les réceptions, les divertissements.

Dolorès s'en passait fort bien. Jamais elle n'avait été plus belle. Sa mère se désolait de penser qu'aucun jeune homme n'admirait Dolorès.

Dolorès semblait perdue dans un enchantement sans nom. Elle était envoûtée par la vieille demeure. Jamais elle n'avait été aussi heureuse.

— Heureusement qu'elle sait se distraire de peu! soupirait la mère. Mais ce n'est vraiment pas une existence normale pour une jeune fille de son âge. A dix-huit ans, je jouais au tennis, je flirtais avec des camarades...

Tel était l'état de choses au bout d'un mois de séjour des Américaines au *Manoir de la Reine*.

Dolorès, cependant, avait des amis. Tous les enfants du village, qu'elle gâtait, l'adoraient.

Elle se rappela, ce jour-là, qu'elle avait promis des poupées à deux petites filles du village. Et, à l'idée des sourires qui l'accueilleraient, elle se sentit tout heureuse.

Il commença à pleuvoir. Dolorès n'avait justement pas pris de parapluie, car un beau soleil rayonnait lorsqu'elle avait quitté le château.

Bientôt l'eau se mit à tomber à torrents. Comme elle avait encore au moins cinq cents mètres à parcourir en rase campagne pour se rendre au cottage des fillettes, elle se mit à l'abri momentanément sous un grand platane.

Elle ne se trouvait pas sur la grand'route, mais sur un petit chemin de traverse. Le chemin était assez encaissé, sinueux et fort étroit. Des talus, plantés de haies vertes, le bordaient de chaque côté. Des noisetiers entremêlaient leurs branches au-dessus de sa tête, si bien que Dolorès avait l'im-

pression d'être enfermée dans un tunnel vert laissant filtrer une mystérieuse lueur verte.

Mais, sortie de ce tunnel, elle se trouverait en rase campagne. Elle attendit donc que l'averse fût passée.

Les gouttes d'eau crépitaient sur les feuilles en bruit de perles de cristal s'égrenant; l'humidité chaude exaspérait le parfum des fleurs. Dolorès respirait les délicieuses senteurs de foin coupé, de fougère et de roses. Des oiseaux s'appelaient dans les branches. Elle vit toute une petite famille de mésanges dans un nid.

« Je ne fais pas fuir les oiseaux, songea-t-elle. Eux, au moins, ne me considèrent pas comme une intruse, une étrangère. »

Elle se trouvait à la hauteur d'un petit cottage qu'elle n'avait pas remarqué tout d'abord, tant il était enfoui dans la verdure. Elle se rappela cependant l'avoir admiré précédemment, pour son cachet vieillot.

Bâti en briques et en tuiles, il ne datait certainement pas d'hier. Des pavés verdis d'herbe conduisaient de la barrière au cottage.

Dolorès distinguait maintenant les fenêtres à petits carreaux bien nets, voilés de tulle à pois.

La jeune fille se souvint avoir aperçu dans le jardinet aux allées bordées de buis, le long des plates-bandes fleuries de phlox et de primevères, les silhouettes de deux vieilles demoiselles sous des chapeaux de paille noire, pareils à des champignons.

Un chat persan gris, réfugié sous la loggia, darda sur Dolorès des prunelles jaunes comme des louis d'or.

Un épagneul trempé accourut, en remuant sa queue, le long du sentier. Dolorès crut que, dans son désir d'effusion, le chien allait poser ses pattes crottées sur sa robe blanche, mais un coup de sifflet péremptoire rappela l'animal à l'ordre et l'aplatit, rampant, à terre.

Dolorès se retourna vivement et vit qu'un jeune homme s'avancait dans le tunnel vert. Il souleva son chapeau et demanda gaiement :

— J'espère que *Toddles* n'a pas sali votre jolie robe ? Il est ridiculement affectueux.

Il regardait ouvertement la jeune fille, avec une admiration non dissimulée.

— Non, non, protesta Dolorès... D'ailleurs, cela n'aurait eu aucune importance. Je suis très touchée que votre chien me trouve sympathique.

John de Grey faillit dire que son chien avait bon goût.

C'était la première fois qu'il rencontrait Dolorès depuis qu'il avait entendu parler d'elle, deux jours auparavant, au diner de lady Clifford.

Il la reconnaissait d'après la description de Mrs. Calandar et la trouvait encore plus jolie que ne l'avait dit la bonne dame.

Il y avait dans son expression quelque chose de pathétique qui l'émouvait. Ses yeux étaient immenses, certes, mais si beaux, si profonds qu'il n'aurait pas eu l'idée de lui en faire grief. Ils avaient la douceur des yeux d'une biche.

John de Grey en voulut à sa sœur Ermyntrude et à toutes les « pécores » qui ne s'étaient pas laissé attendrir par ces yeux magnifiques qui éveillaient dans son cœur à lui des sentiments chevaleresques de protection et de dévouement.

John de Grey, qui venait d'atteindre la trentaine, avait rencontré bien des jolies jeunes filles. Aucune ne l'avait ému à ce point.

— Vous n'avez pas de parapluie ? remarqua-t-il avec plus de sollicitude que d'originalité.

— Vous non plus, riposta Dolorès en souriant.

Elle avait deviné au premier coup d'œil qu'elle avait affaire à un gentleman.

— Pour moi, cela n'a guère d'importance, pas plus que pour *Toddles*. D'ailleurs, me voici arrivé.

Il confia :

— Je me rends à un thé offert en mon honneur chez les misses Greenley : miss Prune et miss Pêche. Vous les connaissez ?

— Non, avoua Dolorès. Quels noms charmants !

— Mais vous devriez les connaître !

Elle sourit, et une légère rougeur couvrit ses joues.

— C'est possible, dit-elle, mais je vous assure qu'il n'y a pas de ma faute.

— Il n'est jamais trop tard pour lier connaissance, fit-il, mû par une inspiration soudaine. Tout le monde, à Clere, connaît miss Prune et miss Pêche; ces deux vieilles filles, des jumelles, appartiennent à la noblesse du pays.

— Quels jolis noms! répéta Dolorès, évasive.

— Et qui leur conviennent si bien! Les demoiselles de Greenley sont jumelles et se ressemblent comme deux bons fruits. Elles vont être désolées si elles apprennent que vous attendez, au risque d'être trempée, dehors, devant leur porte, la fin de l'ondée. Entrez avec moi vous abriter un instant. Elles seront si contentes! Je suis un peu leur filleul; à chacune de mes vacances, depuis le temps où j'étais collégien à Eton, je ne manque pas de leur rendre visite. C'est moi seul qu'elles reçoivent aujourd'hui, et elles seront ravies si j'amène une invitée.

— Je ne suis pas du tout mouillée, et l'endroit est charmant. Ne vous occupez pas de moi, je vous prie : la pluie va cesser.

— Comme vous voudrez; mais miss Prune, à moins que ce ne soit miss Pêche, viendra vous chercher.

— Ne leur parlez pas de moi! supplia Dolorès.

— Ça, je ne vous le promets pas, dit de Grey en ouvrant la barrière, tandis que *Toddles* le suivait en frétilant de la queue.

VIII

LES VIEILLES DEMOISELLES DU COTTAGE

Dolorès s'apprêtait à prendre la fuite, afin que les vieilles demoiselles du cottage ne fussent pas contraintes de prier la jeune fille d'entrer; mais la pluie se mit, comme par malice, à redoubler de violence.

Les gouttes, tombant en aiguilles serrées, tissaient à l'extrémité du tunnel un rideau opaque, cachant le paysage.

— Mieux vaut attendre, murmura-t-elle, contrariée.

John de Grey escalada en courant les gradins verdiss d'herbe et, arrivé à la loggia, mit sur son épaule le chat persan, pour l'arracher aux effusions de *Toddles*.

Elle l'entendit crier :

— Couché !

Et *Toddles* se coucha, obéissant. Un coup retentit et la porte s'ouvrit. John n'avait pas disparu depuis trois minutes que la porte se rouvrait pour livrer passage à une menue silhouette surmontée d'un grand parapluie que tenait John.

Il essayait de l'abriter, mais elle trotta si allégrement qu'elle arriva à la barrière avant lui.

— Ma chère enfant, s'exclama-t-elle, quelle idée de rester à la pluie au lieu d'entrer chez nous ! Cela n'a pas le sens commun ! Venez vite prendre le thé ; je suis miss Greenley, dite Pêche.

Elle prit Dolorès par la main (la sienne était douce et petite) et entraîna la jeune fille sous la pergola dont les roses laissaient pleuvoir sur elles leurs pétales parfumés.

Dolorès pénétra à sa suite dans un grand hall aux poutres de chêne sombre, aux murs peints en rose pâle. Une grande porte vitrée laissait apercevoir tout le jardin. Au fond, un escalier de bois conduisait au premier étage.

Il y avait une vaste cheminée de briques, à hotte, aux parois de laquelle étaient accrochés des objets de cuivre brillant. Au centre, une table couverte d'un napperon de couleur, brodé et chargé de cakes appétissants. Un service en porcelaine de Wedgewood et de l'argenterie ancienne complétaient le décor.

Une haute horloge paysanne égrenait les heures en un tic tac sonore. Les chaises anciennes étaient couvertes d'un joli *chintz*. Une odeur de lavande et d'encaustique flottait.

— Voici ma sœur Prune, annonça miss Greenley en désignant sa vivante image : teint rose, cheveux blancs bouclés, yeux bleus candides.

Elle ajouta en riant :

— Timide, elle n'osait pas aller vous chercher. Je suis la plus brave de nous deux. Et Laurette qui oublie de servir le thé ! A quoi pense cette petite ? Vous devez être gelée. Asseyez-vous, mon enfant. Prune, vois donc si l'eau bout.

Dolorès contemplait, attendrie, ces deux créatures si semblables que l'âge n'avait pas différenciées. Seule différence : miss Pêche arborait sur ses cheveux blancs un bonnet mauve et sur son nez des lunettes cerclées d'or, tandis que miss Prune portait un ruban de velours noir autour du cou et tenait un face-à-main.

Elles avaient le même regard doux et vacillant des myopes.

Dolorès fut conquise du premier coup par leur charme vieillot et cocasse.

— Comme vous êtes bonnes ! dit-elle, tout émue. Vous ne savez seulement pas qui je suis et vous m'accueillez chez vous en amie.

— Nous savons qui vous êtes, affirma miss Pêche. Le capitaine de Grey nous a dit que vous habitiez le *Manoir de la Reine*.

— Mais nous vous aurions invitée de même sans savoir votre identité, affirma miss Prune vivement. Nous vous avons vue souvent passer et nous avons été maintes fois tentées de vous adresser la parole.

— Mais nous pensions que deux vieilles bonnes femmes vivant retirées du monde n'avaient guère d'intérêt pour une jolie jeune fille.

— Pas si vieilles que ça ! protesta miss Prune, en agitant son face-à-main.

— Prune veut me rappeler que je suis née un quart d'heure avant elle et suis par conséquent la plus âgée.

Elles se mirent à rire gaiement, comme des enfants.

— Monsieur de Grey, dit Pêche, sonnez donc Laurette, qu'elle nous apporte le thé.

— Vous pourriez m'appeler John, comme lorsque j'étais collégien ! Voilà quinze ans que vous me connaissez ! protesta le jeune homme.

— Oui ; mais maintenant vous êtes un officier de Sa Majesté et un des plus distingués.

— La belle affaire ! Je suis toujours votre filleul, j'espère ?

— Certes ! firent d'une même voix les deux sœurs, et notre affection n'a pas varié !

— Eh bien ! alors, prouvez-le-moi en me présentant à Mademoiselle selon les règles.

— Comment, ce n'est pas encore fait ? s'effara miss Prune. Permettez-nous de vous présenter le capitaine John de Grey, frère de lady Ermytrude et beau-frère de notre vicaire, mademoiselle...

Elle s'arrêta court.

— Mon nom est Dolorès Eliot, dit la jeune fille.

— Eliot ! s'exclamèrent les deux sœurs d'une même voix.

— Mais alors vous êtes..., commença miss Pêche.

Un coup d'œil impérieux coupa la phrase sur ses lèvres.

— ... Apparentée à lady Vane-Eliot ? continua Dolorès. Je ne sais pas. C'est possible. Mon père était Anglais et originaire du Surrey, quoique ayant presque toujours vécu en Amérique. C'est pourquoi mère et moi désirions tellement connaître ce coin d'Angleterre. Mais c'est par pure coïncidence que nous avons loué le *Manoir de la Reine*. Nous ignorions qu'il appartint aux Vane-Eliot.

— Comme cela est curieux ! murmura miss Pêche.

Visiblement désireuse de changer de conversation, elle s'exclama :

— Voici Laurette avec la théière, enfin !

Une petite bonne toute jeune, aux pommettes rouges, à tablier blanc, déposait un plateau sur la table. Les deux sœurs s'affairèrent pour beurrer les tartines, les toasts et les *buns*. Le silence régna pendant quelques instants. Mais presque aussitôt on entendit un bruit de roues, et des sabots de chevaux sonnèrent dans le chemin.

John de Grey, qui tenait un cake d'une main et

sa tasse de l'autre, s'approcha de la fenêtre. La consternation se peignit sur son visage.

— C'est Mrs. Calandar ! dit-il, désolé. Juste le jour de mon thé ! Quelle tuile ! Ne pourriez-vous pas faire dire que vous êtes sorties ?

— Oh ! non : ce ne serait pas poli ! firent ensemble les deux sœurs, qui semblaient très contrariées.

— Si on se barricadait dans la cuisine ? suggéra John.

— Voilà son valet de pied qui monte les gradins, soupira miss Pêche. Nous sommes prises...

Laurette revint en annonçant :

— Mrs. Calandar demande si ces demoiselles peuvent la recevoir.

Elle n'avait pas terminé sa phrase que la grosse dame pénétrait à son tour dans le jardinet. Le cocher se précipita pour l'abriter d'un parapluie.

Elle avait sur son visage un air de condescendance un peu grotesque.

— Bonjour, mes chères demoiselles, dit-elle d'un ton protecteur. Je n'ai pas voulu passer devant votre porte sans entrer un moment.

Elle dévisagea avec curiosité Dolorès derrière son face-à-main et se lança dans des phrases vaines, pour meubler le silence :

— Non, je ne prendrai pas de thé, merci. Le médecin me le défend : j'ai les nerfs si fragiles ; un rien trouble ma digestion ou m'empêche de dormir. Cependant, j'adore le thé... Puis, je viens de chez lady Clifford qui a insisté pour me faire goûter... Comme je suis heureuse de vous rencontrer, monsieur de Grey !

Elle reprit haleine quelques secondes et continua aussitôt :

— Savez-vous que l'on attend lord Tillingbourne en congé incessamment ? Quel charmant jeune homme ! C'est lady Clifford qui m'a annoncé la bonne nouvelle, il y a un instant. Elle la tenait de notre cher duc. Lord Tillingbourne doit être un des plus beaux *horse-guards* que l'on puisse imaginer. N'est-ce pas votre avis, monsieur de Grey ?

— A dire vrai, répondit John, imperturbable, il m'a toujours fait l'effet d'un jeune imbécile.

De stupeur, Mrs. Calandar perdit le fil de son discours. Traiter d'imbécile un fils de duc ! On voyait bien que John de Grey se considérait comme l'égal de lord Tillingbourne. Evidemment, de Grey était fils de comte et appartenait à la meilleure noblesse du comté. Elle crut devoir sourire d'un air un peu scandalisé.

Dans le silence qui suivit, elle prit son face-à-main et considéra Dolorès un long moment.

— J'ai une si mauvaise vue, dit-elle, et la pièce est si sombre, avec ce plafond bas et ces petits carreaux, que je ne suis pas sûre de reconnaître cette jeune fille. Sans doute une de vos pupilles ou filleules, miss Pêche ?

John, agacé de la myopie opportune de la dame et sachant qu'elle avait parfaitement reconnu miss Eliot, murmura :

— Miss Pêche n'a qu'un pupille et filleul : c'est moi.

— Oh ! vraiment ? murmura Mrs. Calandar.

— Je vous présente miss Eliot, dit miss Pêche, avec une lueur amusée dans ses yeux candides.

— Miss Eliot ? répéta Mrs. Calandar, comme si elle cherchait dans ses souvenirs. Je me demande si nous avons déjà eu le plaisir...

— J'habite au *Manoir de la Reine*, dit Dolorès simplement.

— Oh ! c'est vrai : on nous avait dit que le château était loué. Ce doit être sinistre ?

— Non, Madame. Je n'ai jamais vu un parc plus féérique. Le château nous plaît.

— Et vous y dormez bien ? Moi, j'y aurais des cauchemars.

— Pourquoi ? demanda la jeune fille, surprise.

— Ce n'est pas que je croie aux fantômes, mais enfin...

— Mrs. Calandar, interjeta vivement miss Pêche, prenez un peu de thé, je vous en prie. Voilà du thé très léger, avec deux morceaux de sucre.

— Non, pas de thé. Car enfin, sans croire aux

fantômes, l'atmosphère du château n'est pas des plus...

— Prenez alors de ce cake, supplia miss Pêche.

— C'est mon cake préféré, affirma John. Seule miss Pêche sait en confectionner de pareils.

— Non, merci, pas de cakes; j'ai déjà goûté chez lady Clifford.

— Voulez-vous dire que le château est hanté? demanda Dolorès. Comme ce serait amusant! Les fantômes ne me font pas peur. Et je suis sûre que les fantômes d'une si belle demeure seraient très agréables à fréquenter.

— Je ne partage pas entièrement votre avis, dit Mrs. Calandar, pincée, et je craindrais, pour ma part...

— Quelle vieille maison d'Angleterre n'a pas ses revenants? interrompit avec vivacité miss Pêche. Nous-mêmes, nous avons ici un fantôme, le croirez-vous? Le fantôme du Turc qui a donné son nom à notre cottage. C'était un Turc authentique, qu'un Vane-Eliot explorateur avait ramené de ses voyages en Orient et qui finit ses jours dans notre petit cottage.

— Je n'aimerais pas avoir un fantôme de Turc dans ma maison, un fantôme qui ne serait pas celui de quelqu'un de bien né, par-dessus le marché. Dites-moi, mademoiselle Eliot, dans vos explorations, n'avez-vous pas retrouvé l'emplacement de l'ancienne cour, appelée cour de Cupidon?

— Non, dit Dolorès, et je ne crois pas qu'elle existe encore. Je ne vois vraiment pas où elle pourrait se dissimuler.

— Il doit y avoir quand même, sinon une cour, du moins des pièces secrètes dans votre château, déclara Mrs. Calandar. Sinon, d'où viendrait cette légende? La nièce de ma cuisinière, qui est apparentée au vieux Soams, votre maître d'hôtel, et lui rend parfois visite, prétend que votre château sue le mystère. A votre place, miss Eliot, je m'assurerais qu'il n'y a dans ma chambre aucune porte secrète dissimulée dans la boiserie, par où pourrait s'introduire un fantôme cambrioleur.

— Vous allez terrifier cette enfant ! s'exclama miss Prune, indignée.

— Pas le moins du monde, assura Dolorès en souriant. Les fantômes ne me font pas peur, je le répète.

— Il y a des fantômes moins désagréables à fréquenter que certaines personnes en chair et en os, prononça John d'un air rêveur.

— Je demanderai un jour à lady Rosemonde ce qu'elle pense de l'existence d'un fantôme, déclara Dolorès.

— Vous ne ferez pas cela ! s'exclama miss Prune, horrifiée.

Miss Pêche lança à sa sœur un regard sévère.

— Miss Eliot plaisante, dit-elle.

Dolorès rougit, interdite. Et John la trouva plus jolie que jamais. La véhémence des vieilles demoiselles surprit Dolorès.

Pourquoi n'interrogerait-elle pas lady Rosemonde, qui se montrait toujours si aimable pour elle ?... Elle fut vexée vis-à-vis d'elle-même comme si elle avait commis une faute de goût répréhensible.

La pluie ayant cessé, elle se leva, ne voulant pas abuser de l'hospitalité des délicieuses vieilles filles.

— Merci de m'avoir recueillie, dit-elle chaleureusement. Jamais je n'oublierai votre réception.

— C'est nous qui avons été enchantées, dit miss Pêche. Il faudra vous arrêter chez nous quand vous passerez par là.

— Volontiers, dit Dolorès. Ma mère serait aussi heureuse de vous connaître. Ne viendrez-vous un jour prendre le thé au château ?

Les deux jumelles devinrent rouges comme des coquelicots.

— Impossible ! dirent-elles d'une même voix. Nous sommes vieilles et ne sortons guère de chez nous.

— Mère enverrait l'auto vous chercher, insinua Dolorès, d'une voix moins assurée.

— Non, non : impossible !...

— Ma chère petite, dit miss Pêche en reconduisant Dolorès jusqu'à la barrière, nous aurions été ravies, ravies d'accepter votre invitation, mais vrai-

ment nous ne sortons pas. Si un jour votre mère consentait à vous accompagner jusqu'ici, nous en serions enchantées; mais sans doute est-elle très occupée?

Attristée et un peu intriguée, Dolorès ne savait plus que dire.

John de Grey rejoignit la jeune fille au portail.

— Serais-je indiscret en rendant visite à Madame votre mère un de ces jours? demanda-t-il vivement.

— Certes non! Ma mère sera enchantée.

Elle hésita une seconde, puis murmura d'une voix rapide :

— Dites-moi : est-ce qu'on a dans le pays des préventions spéciales contre les Américaines?

— Pas du tout! affirma John, sincère.

— Alors, pourquoi tout le monde, y compris ces chères demoiselles Greenley, se refuse-t-il à venir nous voir au *Manoir de la Reine*? Sûrement on a des préventions contre nous?

— Non, fit John, touché de la confiance que la jeune fille lui témoignait. Ce n'est pas ce que vous croyez.

— Cependant...

— S'il y a des préventions, ce n'est pas contre vous.

— Contre qui, alors?

Et comme il hésitait :

— Parlez! Vous en avez trop dit, ou pas assez. A qui en a-t-on?

— Au château.

— Au château? répéta Dolorès, stupéfaite.

— Oui. Si vous aviez loué n'importe quelle autre demeure, tout eût été différent. Mais les gens ne veulent pas venir au *Manoir de la Reine*.

Dolorès rougit comme si elle entendait dire du mal de sa meilleure amie.

— Je préfère habiter ce château ravissant et ne voir personne que de recevoir tous les habitants de Clere dans une demeure qui ne me plairait pas. Je trouve inouï qu'on ait des préventions contre une maison. Je préviendrai maman. Merci de votre franchise, Monsieur, et au revoir.

John de Grey la regarda disparaître.

— Bah ! fit-il, tant pis ! C'est trop bête, cette histoire ! J'irai leur rendre visite au manoir et je tâcherai de décider Jim et Ermyntude à m'accompagner.

IX

L'HOMME A LA GONDOLE

Les jeunes filles ont généralement un bon sommeil. Ce n'était pas le cas de Dolorès. Elle souffrait d'insomnies. C'est la nuit qu'elle ruminait des pensées insoupçonnées de sa mère. Des visions charmantes, des rêves confus l'assaillaient, bien plus beaux que des réalités. Elle avait toute une vie imaginaire intense et vivait ainsi plusieurs existences.

La nuit qui suivit l'orage et la visite au cottage du Turc, le temps s'éclaircit et la lune se leva dans un ciel nettoyé. Enfermée dans sa chambre après avoir souhaité le bonsoir à sa mère, Dolorès s'occupa à de menus rangements. Par la fenêtre ouverte entraient toutes les senteurs nocturnes et le ciel étoilé.

La jeune fille vint s'allonger devant la fenêtre dont le bord, orné de coussins, formait divan. Elle avait éteint l'électricité dans sa chambre, et seules les bûches qui achevaient de se consumer dans la cheminée jetaient quelques reflets dansants. Un miroir vis-à-vis lui renvoya son image : celle d'une ravissante apparition long vêtue de blanc, aux cheveux mousseux.

Le paysage nocturne s'enveloppait de mystère dans le clair de lune argenté.

Le lac brillait comme une plaque d'étain.

« Comme il doit faire bon sur l'eau ! » songea-t-elle.

Minuit sonna dans le château à une horloge lointaine.

— Non, murmura-t-elle. Je risquerais d'éveiller mère, qui serait épouvantée de me savoir dehors à

cette heure tardive, ou bien je risquerais de rencontrer lady Rosemonde, qui serait plutôt surprise.

Une terrasse dévalait en gradins de marbre jusqu'au lac. On apercevait sous l'eau leur pâle transparence. A un anneau était ancré le canot, non loin d'une vieille gondole vénitienne hors d'usage, jadis noire et or, aujourd'hui sans lustre.

Or, tandis que Dolorès contemplait cette gondole, il lui sembla, quoique le lac fût immobile et qu'il n'y eût pas le moindre souffle de vent, que celle-ci remuait. Pas de doute : la gondole s'éloignait du bord.

Quelle ne fut pas la surprise de la jeune fille lorsqu'elle distingua clairement à la proue de la gondole une haute silhouette som^{me} qui maniait la longue rame de la godille.

Dolorès se demanda si elle ne rêvait pas. N'était-ce pas là un fantôme suscité par son imagination?... Une pensée matérialisée?...

La silhouette d'un homme jeune et élégant se détachait avec netteté sur le ciel couleur de perle. Il enfonçait la longue rame d'un geste assuré, et chaque fois faisait jaillir des gouttelettes lumineuses.

— Je ne rêve pas ! murmura-t-elle, saisie.

Une réminiscence lui fit murmurer :

— Le *Passage du roi Arthur*... Sir Lancelot !

Elle évoquait le roi légendaire voguant sur la mer pour s'emparer de l'épée magique que lui tendait, surgi des profondeurs marines, un bras enveloppé d'un blanc linceul.

Dolorès s'attendait presque à voir jaillir de l'onde le bras blanc brandissant une épée et se pencher la silhouette noire du roi « sombre et funéraire », qui se dressait en brandissant le glaive.

Si elle n'avait aperçu distinctement cette sombre silhouette lorsque la gondole avait traversé un rayon de lune, Dolorès aurait pu douter de la réalité de ce fantôme qui se fondait maintenant dans l'ombre.

Elle se frotta les yeux et s'assura qu'elle ne rêvait pas.

« Qui est cet homme? se demanda-t-elle, saisie. Où va-t-il? »

L'idée lui traversa l'esprit que ce pouvait être un des nouveaux domestiques, mais elle l'écarta aussitôt.

Un serviteur n'aurait pas cette grâce aristocratique, cette élégance innée. Non, ce ne pouvait être ni un des nouveaux valets de pied, ni le chauffeur, ni un des jardiniers. Elle n'aurait pas confondu un domestique avec le roi Arthur et sir Lancelot.

— Serait-ce un cambrioleur? ou un braconnier? Mais pourquoi un cambrioleur ou un braconnier s'amuserait-il à voguer sur le lac en gondole?

Toute l'attitude si noble de l'inconnu, son beau visage, ses traits purs, s'opposaient à cette hypothèse désobligeante.

Un sillage de cristal brisé indiquait seul maintenant le passage de la gondole qui était entrée dans l'ombre, derrière la petite île plantée de saules pleureurs. Ce mystérieux gondolier intriguait Dolorès au plus haut point. D'où venait-il? Où allait-il?

A ce moment, la gondole reparut sur la gauche de l'île, avec sa sombre figure de proue.

L'homme manœuvrait de façon à rester dans l'ombre. Il ne tenait certainement pas à être vu. D'ailleurs, il n'avait dû s'aventurer dans la gondole qu'après s'être assuré qu'aucune fenêtre, dans la façade du château, n'était éclairée.

En admettant que ce fût là un étranger excentrique qui s'était introduit par fraude dans le château, comment admettre que cet homme, tenté par une promenade sur le lac, eût préféré délibérément au joli canot tout neuf de Dolorès cette vieille gondole hors d'usage?

Un canot se manœuvre aisément, tandis que le maniement d'une lourde gondole réclame de la pratique et une science particulière. Dolorès était de plus en plus intriguée.

Elle essayait de percer l'obscurité du lac, mais devinait la gondole plus qu'elle ne la voyait. Un long moment s'écoula. Dolorès, gagnée par une crampe et engourdie par le froid, ne songeait tou-

jours pas à abandonner son poste d'observation.

Elle fut récompensée de sa patience : la gondole reparut tout à coup dans le rayon de lune, se dirigeant vers les gradins de marbre blanc.

Mais la lune, à demi dissimulée par un nuage, ne répandait plus qu'une clarté diffuse.

— *Il* va attacher la gondole à un anneau, murmura-t-elle, et je le verrai en pleine lumière lunaire, quand *il* escaladera les gradins de marbre. *Il* ne peut pas prendre un autre chemin.

La vieille horloge lointaine égreña un coup. La demie de minuit, ou une heure du matin?...

Dolorès avait perdu la notion du temps. Un long moment coula. La gondole s'était arrêtée au bas de la terrasse et se balançait doucement, mais aucune silhouette masculine ne paraissait.

Le bel inconnu s'était-il évaporé? Ou bien dormait-il dans la gondole?

Dolorès eût aimé percer ce mystère. Mais il eût suffi qu'elle se glissât hors de sa chambre, pour aller jusqu'au lac, pour que l'inconnu s'échappât pendant ce temps.

Elle attendit encore un long moment. Mais personne ne parut.

A ce moment, la lune sombra derrière les hauts peupliers, et l'obscurité la plus complète régna.

X

FANTOMES

Dolorès aurait pu parler à sa mère de la vision nocturne, mais elle n'en fit rien et garda pour elle ce charmant mystère lié au souvenir du lac lunaire et à l'idylle du noble roi Arthur. En parler eût dépoétisé ce souvenir.

De plus, Mrs. Eliot, n'ayant pas vu la belle figure de proue, serait peut-être effrayée de savoir qu'un étranger s'était glissé nuitamment dans le parc.

« Je lui raconterai plus tard ! » songea Dolorès, pour alléger sa conscience.

Après le petit déjeuner, tandis que sa mère montait écrire des lettres, Dolorès se dirigea vers le lac. Elle s'avança sur la terrasse soutenue par des colonnades enguirlandées de roses et descendit les gradins de marbre, jusqu'à l'endroit où étaient amarrés les bateaux. Elle aperçut le canot et la gondole. Celle-ci avait son air coutumier d'abandon et de décrépitude, avec ses ors déteints et son noir déverni.

Dolorès fut désappointée. Elle s'attendait presque à trouver une fleur, une lettre ou une trace quelconque attestant le passage du bel inconnu. Il n'y avait rien.

Le nœud qui retenait la gondole à l'anneau était tel qu'elle l'avait toujours vu.

Elle se souvint du vœu qu'elle avait émis en réponse aux insinuations perfides de Mrs. Calandar. Le Ciel l'avait-il exaucée en lui envoyant un revenant ?

Dans l'après-midi, John de Grey vint rendre visite à Mrs. Eliot. Et Francine, qui avait repéré son nom dans l'annuaire de l'aristocratie du Surrey, se montra très aimable.

Elle lui fit les honneurs du château avec bonne grâce.

Au moment de prendre congé, il crut devoir déclarer :

— Ma sœur et mon beau-frère seraient déjà venus, s'ils n'avaient craint d'être importuns. Mais... lady Rosemonde ayant fait comprendre, après la mort de son fils, que sa solitude devait être respectée, les gens, dans le pays, ont perdu l'habitude de prendre le chemin du *Manoir de la Reine*...

— Cependant, vous êtes venu, murmura Francine, d'une voix un peu tremblante.

— Oh ! moi, je ne suis pas du pays, ... je suis en dehors des potins... Ne séjournant ici qu'en congé, à des intervalles espacés, je n'ai pas la mentalité des gens du Surrey. Au moment de la mort du fils de lady Rosemonde, j'étais avec mon régiment aux

Indes. Après ça, j'ai fait deux ans d'Afrique. Cela dépayse...

— Je vois, dit Francine.

En réalité, elle comprenait de moins en moins.

Elle demanda :

— Lady Rosemonde se serait-elle brouillée avec les châtelains environnants?

— Non, pas précisément, mais il y a un peu de ça..., répondit John de Grey, fort embarrassé.

— Ne pouvez-vous entrer dans les détails?

Le jeune homme hésitait.

Dolorès, à ce moment, se tenait près du lac, s'amusant à jeter dans l'eau des morceaux de bois que *Toddles* lui rapportait.

— Je ne sais pas trop comment vous expliquer...

— S'agirait-il d'un scandale?... suggéra Francine.

— Non,... d'une tragédie, plutôt... On aurait dû vous avertir.

— Lady Rosemonde?

— Oh! non, pas elle : elle n'aurait pas pu...

— L'agent chargé de la location? Peut-être ignorait-il?

— Cela m'étonnerait; mais il ne pouvait vous dégouter du château, puisqu'il servait les intérêts de lady Rosemonde.

— Qu'aurait-il bien pu me dire qui m'aurait dégoutée de cette jolie demeure? Le château est-il hanté?

— Hanté,... évidemment,... si l'on est superstitieux... Cela ne signifie rien. Tous les vieux châteaux anglais sont plus ou moins hantés.

Dolorès, qui s'était approchée sans bruit, les fit sursauter en demandant :

— Les revenants du château appartiennent-ils au sexe féminin ou au sexe masculin?

— Vous m'avez fait peur, Dolorès, reprocha la mère; je ne vous avais pas vue.

— Sinon, vous vous seriez gardée de parler de fantômes devant « la petite », dit-elle en riant. Mais rassurez-vous, maman. Les fantômes du *Manoir de la Reine* ne me font pas peur. Ce sont sûrement des revenants distingués et du meilleur monde. Le capi-

tain de Grey connaît déjà mon opinion à ce sujet.

Elle demanda, avec un léger tremblement dans la voix :

— Dites-moi, capitaine : pourrait-on voir ici le fantôme d'un grand jeune homme long et mince, aux traits nobles qui rappellent les portraits du roi Arthur ou de sir Lancelot?

John la regarda d'un air surpris.

— Qui vous a parlé de *lui*? demanda-t-il sans réfléchir.

— Ah! il existe donc! s'écria Dolorès, très excitée.

John essaya de rattraper ses paroles.

— Je ne crois pas aux fantômes, fit-il.

— Bien sûr, moi non plus. Cependant, à ma description, vous avez reconnu un des fantômes du manoir. Comment se nommait-il, de son vivant?

— Je suppose que vous en savez autant que moi, dit-il avec mauvaise grâce.

— Qu'as-tu entendu dire? demanda Francine. Le vieux Soams t'a-t-il raconté des histoires?

Taquine, Dolorès hocha la tête.

— C'est mon secret! dit-elle.

— Tout cela est stupide! déclara Mrs. Eliot, agacée.

— Alors, capitaine de Grey, vous ne voulez pas me révéler le nom de mon fantôme?... insinua la jeune fille.

— Vous êtes ridiculement romanesque, Dolorès, déclara la mère. Je vous défends de continuer cette plaisanterie. Vous me dégoûteriez du château.

— Bien, n'en parlons plus; capitaine de Grey, nous reprendrons cette conversation une autre fois.

Dolorès ajouta, malicieuse :

— Si toutefois vous revenez nous rendre visite.

Un regard éloquent lui reprocha sa coquetterie.

— Ne vous moquez pas de moi, dit-il. Je suis déjà assez honteux de la bêtise de mes compatriotes. Ils changeront d'avis.

— N'exercez aucune pression sur eux, je vous en prie, supplia Francine. Nous sommes très heureuses dans notre solitude.

— J'ai cru comprendre que vous aviez loué pour longtemps, dit John. Vous ne vous suffirez pas toujours à vous-mêmes; on a besoin de son prochain.

Il déclara avec décision :

— Tout cela va changer.

Francine eut un rire amical :

— Vous êtes chevaleresque, monsieur de Grey. Mais je crains que vous ne vous heurtiez à bien des difficultés.

— Attendez, dit-il d'un air de mystère. Tout s'arrangera, vous verrez.

Il prit enfin congé et s'éloigna à grands pas, ruminant quels moyens de coercition énergique il pourrait employer pour contraindre les gens à rendre visite aux nouvelles châtelaines.

Lady Ermyntrude se montra inflexible.

— Je ne donnerai certainement pas le mauvais exemple, dit-elle. Lady Clifford a décrété que nous ne mettrions pas les pieds au château.

— Cela est absurde! Ces pauvres dames Eliot sont en dehors des histoires de lady Rosemonde.

Mais sa sœur ne voulut rien entendre :

— Jim peut y aller, à la rigueur, en qualité de vicaire de la paroisse, mais je ne l'accompagnerai pas.

Le pauvre John ne put obtenir davantage.

— Je me demande pourquoi vous prenez tant d'intérêt à ces Américaines? demanda lady Ermyntrude, soupçonneuse. On dit que la jeune fille est ravissante. Vous n'allez pas en tomber amoureux, j'espère?

— Pourquoi pas? se rebiffa John.

Lady Ermyntrude fixa sur son frère des yeux glacés.

— Vous ne pensez pas l'épouser? s'écria-t-elle, horrifiée.

— Si elle y consentait, j'en serais trop heureux! Jamais je n'ai rencontré un être plus doux, plus charmant, plus séduisant. Mais elle est éprise d'un fantôme.

Ermyntrude regarda son jeune frère d'un air inquiet. Elle redoutait son ironie.

— Vous plaisantez, John, je pense? dit-elle froidement.

— Pas le moins du monde.

— Et Gladys Gaynes, qu'en faites-vous?

— Je me moque de Gladys Gaynes. Elle a un nez rouge et des boutons sur la figure.

— Mais elle possède cent mille livres de rentes!

— Qu'elle les garde pour se consoler d'être laide! fit-il avec humeur.

— Décidément, mon garçon, vous êtes plus bête que je ne croyais.

XI

LA PORTE SOUS LA TERRASSE

La soirée était claire, mais fraîche.

— Il fait trop froid pour rester dehors, déclara Mrs. Eliot; je sens que je me coucherai de bonne heure.

Elles restèrent un moment au salon à faire une partie d'écarté, puis se souhaitèrent le bonsoir.

Sitôt dans sa chambre, toutes lumières éteintes, Dolorès reprit, comme la veille, son poste d'observation devant la fenêtre ouverte.

Les yeux fixés sur les gradins de marbre, elle guettait l'apparition d'une sombre silhouette. Mais personne ne se montrait.

« Sans doute est-il trop tôt », songea-t-elle.

Dolorès attendit patiemment. Une heure coula, puis deux. Elle ressentait une déception intense.

— Il ne viendra plus! murmura-t-elle.

Elle prononçait à peine ces mots, lorsqu'elle vit tout à coup la gondole s'éloigner du bord.

A la proue, maniant la longue rame, se tenait la même silhouette sombre que la veille.

Le cœur de Dolorès bondit dans sa poitrine. Comment l'inconnu était-il monté dans la gondole sans qu'elle le vît?... Était-il caché depuis longtemps dans l'ombre des pilastres?

Le gondolier refaisait le même tour que la veille,

contournant l'île aux saules pleureurs et se perdant dans l'ombre.

« Je le verrai remonter le long des gradins, songea Dolorès. A moins d'être un véritable fantôme, il ne peut disparaître mystérieusement. »

Comme la veille, la gondole accosta au bas de la terrasse et l'inconnu demeura invisible.

« Pour s'évaporer ainsi, ce doit être un vrai fantôme, songea-t-elle, déçue. Cet inconnu est certainement le héros d'une belle et triste histoire que personne ne veut me raconter... »

Fantôme ou vivant, l'inconnu ne lui inspirait aucune crainte. Dolorès se sentait étrangement attirée vers lui. Jamais aucun être humain ne l'avait à ce point séduite.

— Je voudrais voir ses traits, murmura-t-elle en se couchant.

Elle ne dormit guère cette nuit-là et s'éveilla de bonne heure.

Il était à peine cinq heures, et tout le monde dormait encore dans le château. Elle se leva sans bruit, se vêtit rapidement et descendit doucement dans l'escalier.

La grande porte d'entrée étant solidement verrouillée, elle sortit dans le parc par une des portes-fenêtres du salon. Une rosée^{em}perlait l'herbe, mais Dolorès mouilla sans crainte ses petits souliers.

Une aube pâle et brumeuse se levait. Le soleil n'avait pas encore escaladé le levant. Elle s'approcha vivement de la terrasse au bord du lac, où étaient ancrés les bateaux.

Peut-être, après tout, le bel inconnu s'était-il endormi dans la gondole et allait-elle le surprendre?

Mais la gondole était vide. Elle remarqua que le nœud avait été refait différemment de la veille.

Les fantômes ne font pas des nœuds...

Dolorès regagna son lit en se demandant :

— Qui est ce beau jeune homme?

Elle s'affirma :

— Je le saurai bientôt.

Sir John de Grey revint ce même jour, amenant son beau-frère. Malgré sa timidité qui le rendait un peu gauche, Jim ne manquait pas de tact. Il s'excusa de n'être pas venu plus tôt et transmit à Mrs. Eliot les regrets de sa femme, retenue à la chambre par un rhume malencontreux.

Sir John de Grey se montra charmant.

— Nous attendons prochainement à Clere lady Desmond, dit-il; c'est une femme aimable qui sera heureuse de vous être présentée, miss Eliot. Elle doit séjourner chez le duc de Bridgewater, à Tillingbourne. Ce sera pour vous un agréable voisinage. Le duc est charmant; malheureusement, des rhumatismes douloureux l'immobilisent chez lui.

Francine se demanda si sir John, dans son désir évident de lui amener des relations, n'avait pas écrit tout spécialement à lady Desmond pour la prier de venir quelque temps à Clere.

Et, comme elle n'était pas sottre, elle devina fort bien la raison qui faisait agir ce charmant jeune homme.

« Il est amoureux de Dolorès, songea-t-elle. Ma foi, il me plairait comme gendre. A la mort de son frère, il deviendra comte. »

— Ma femme, dit le vicaire, m'a prié de vous dire que vous lui feriez le plus grand plaisir en venant dîner un soir prochain, sans cérémonie, à la maison.

Soupçonnant qu'en consentant ce sacrifice lady Ermytrude avait cédé aux supplications de son frère, Francine hésita à accepter cette invitation peu protocolaire.

Mais l'insistance du vicaire et de John eut raison de ses scrupules.

— Soit, dit-elle, nous viendrons jeudi prochain.

Mais elle se promit de refuser les autres invitations.

« Je ne puis aller chez les gens qui ne veulent pas venir chez moi. »

Elle demanda le soir à Dolorès :

— Que pensez-vous de M. de Grey? C'est un charmant jeune homme, n'est-ce pas?

— Certainement ! répondit Dolorès, distraite.

La mère se demanda à quoi pouvait bien rêver sa fille. Comment aurait-elle deviné que Dolorès était obsédée par le souvenir d'un fantôme ?

« D'où vient-il, et où va-t-il au sortir de la gondole ? » se demandait Dolorès, intriguée.

Ce soir-là, elle embrassa sa mère avec effusion et monta de bonne heure dans sa chambre.

Mais, au lieu de reprendre son poste d'observation comme la veille, elle s'enveloppa d'un chaud manteau et prévint la femme de chambre qu'elle allait admirer le lever de la lune.

— Prévenez Soams, afin qu'il ne verrouille pas la porte. Je n'ai pas envie de passer la nuit dehors, dit-elle.

Contournant la façade, afin de ne pas traverser le carré lumineux devant la façade, Dolorès s'avança dans l'ombre de la pergola, pour gagner la terrasse aux gradins de marbre.

Au bord du lac, un grand saule pleureur baignait ses branches dans l'eau noire. Dolorès se glissa sous ses branches feuillues et s'assit sur le talus d'herbe.

La lune se leva, glaçant le lac d'argent. Dolorès apercevait distinctement les formes noires de la gondole et du canot amarrés à des anneaux de fer. Soudain, la jeune fille, qui fixait attentivement les anneaux, eut l'impression que la pierre à laquelle était scellé l'anneau de la gondole s'écartait lentement de son alvéole.

Tout d'abord, elle crut à un reflet dansant de la lune, à une illusion d'optique ; mais bientôt elle dut se rendre à l'évidence. Le bloc de marbre glissait dans les rainures, à la manière d'une trappe qui s'ouvre.

Le cœur de Dolorès se mit à battre avec tant de force qu'elle crut étouffer. Mais la peur était étrangère à son émoi ; une curiosité intense la dévorait.

Une ouverture assez grande pour laisser passer un homme béait maintenant dans le mur de la digue.

Dolorès distingua une faible lumière et, presque aussitôt, la silhouette d'un homme tenant une lanterne. À cette faible lueur, la jeune fille aperçut

enfin distinctement le visage de l'homme. La noblesse des traits, leur beauté, dépassaient tout ce qu'elle avait pu imaginer. L'inconnu avait un teint mat sous des cheveux noirs légèrement bouclés, d'admirables yeux bleus pleins de rêve, un front élevé de penseur, une bouche rouge bien dessinée. Mais l'expression de ce visage lui parut tragiquement triste, et le teint d'une pâleur de statue. Un sentiment de pitié envahit le cœur de Dolorès.

La jeune fille, qui avait beaucoup lu et vivait dans l'intimité des poètes, ne put s'empêcher de comparer plus que jamais ce beau et tragique visage à celui de sir Lancelot du Lac, de même que la silhouette de l'inconnu lui avait évoqué la légendaire silhouette du roi Arthur.

L'inconnu ne soupçonnait certainement pas qu'on l'épiait, et Dolorès eut presque honte de son espionnage involontaire.

L'inconnu déposa sa lanterne dans un renfoncement du mur, sortit de sa cachette et remit en place la lourde pierre, mue par un ressort, qui se referma sans difficulté. Alors seulement il monta dans la gondole et défit le nœud qui la retenait amarrée.

Il glissait sans hâte et sans faire aucun bruit. La gondole s'éloigna dans un murmure imperceptible d'eau déchirée. Dolorès la vit un moment distinctement dans le rayon de lune, puis celle-ci s'enfonça dans l'ombre.

Aussitôt, le remords de son espionnage assaillit la jeune fille. Elle dut s'affirmer :

— Après tout, la propriété nous appartient pour l'instant, à maman et à moi. Ce bel inconnu est un intrus. Pourquoi, d'abord, se cache-t-il ? Il ne doit pas avoir la conscience tranquille.

Malgré les apparences, elle ne pouvait se persuader que ce beau jeune homme fût coupable d'une vilaine action ni même de la moindre indécatesse.

— Avec une allure aussi fière et des traits aussi nobles, il ne peut être un malhonnête homme, murmura-t-elle. Sans doute une fatalité terrible, mystérieuse, le force-t-elle à se cacher, mais non sa mauvaise conscience. Comme je voudrais lui venir en

aide, consoler sa tristesse!... Pour cela, il me faudrait découvrir la clef de l'énigme.

Aussitôt, une résolution l'anima. Pourquoi ne se livrerait-elle pas à des investigations, en l'absence du bel inconnu, dans son antre?... Aucune curiosité mesquine ne la poussait : seul le désir de secourir un infortuné. Elle dut faire appel à tout son courage. N'était-ce pas bien hardi de sa part de se mêler de ce qui ne la regardait pas?...

— A ce compte-là, murmura-t-elle, on laisserait périr son semblable sans rien tenter pour le sauver, il faut faire quelque chose.

Elle sortit de sa cachette.

XII

DE L'AUTRE COTÉ DE LA PORTE

La nuit était claire au début, mais quand Dolorès sortit de sa cachette, le vent d'ouest s'éleva, hérissant le lac de quelques vaguelettes et amoncelant au ciel de sombres nuages.

Dolorès traversa une petite bande de terre et s'approcha des gradins de marbre. L'inconnu n'avait pas repoussé hermétiquement le bloc de pierre dans lequel était scellé l'anneau de fer, et la jeune fille fut étonnée de le soulever sans aucune difficulté. Au seuil du mystère, Dolorès hésita. Mais le désir de secourir un malheureux la décida. Elle enjamba le rebord de la digue et pénétra dans le souterrain.

La lumière jaune de la lanterne jetait des reflets vacillants sur les murs humides.

Elle constata alors que l'huis était formé par une mince couche de pierre appliquée sur une épaisse porte de bois bardée de fer, que fermaient trois solides verrous. Enfermé dans son antre, le prisonnier volontaire y était à l'abri de toute indiscretion et en parfaite sécurité.

Une voûte ovale en briques, juste assez haute pour laisser passer un homme, s'étendait devant elle.

Dolorès s'y engagea. La construction semblait très ancienne.

Dolorès avançait, émue d'une vague terreur qui n'était pas sans charme.

Elle descendit quelques marches. Une odeur de moisi flottait. Un rat fila entre ses jambes, lui faisant faire un saut de côté. Elle continua cependant à avancer, tenant haut la lanterne qui projetait en avant d'elle une flaque de lumière jaune. Une humidité glaciale tombant sur ses épaules la fit frissonner, malgré son chaud manteau de laine.

« Qu'advient-il, songea-t-elle, si l'homme à la gondole me surprend avant que j'aie terminé mon exploration? »

Mais elle se rassura en songeant que, la veille et l'avant-veille, l'inconnu avait passé une bonne heure sur le lac, dans la gondole.

— J'ai donc du temps devant moi, murmura-t-elle.

Le passage voûté faisait un coude. Elle hésita à s'engager dans ce nouveau souterrain.

— Bah! maintenant, je dois continuer...

Le sang espagnol qui coulait dans ses veines la poussait à l'aventure, tandis que son origine anglaise lui donnait la pondération et le courage pour mener cette aventure à bonne fin.

« Je dois être sous le château, maintenant », songea-t-elle, en essayant de s'orienter.

Soudain, elle se trouva devant une porte de fer, munie de deux verrous à peine poussés. Évidemment, l'homme à la gondole n'avait pas prévu la visite de Dolorès.

Elle repoussa le lourd battant avec des mains qui tremblaient et pénétra dans l'« antre ».

La porte, à l'intérieur, pouvait se fermer par un système compliqué de verrous et de serrures anciennes.

La lumière de la lanterne éclaira une cave assez vaste, au sol de terre battue, aux murs de pierre.

Un escalier de pierre en spirale montait à un étage supérieur, et par la cage filtrait la lumière nocturne.

Dolorès escalada les marches usées et inégales.

Son cœur battait avec force dans sa poitrine. Une énergie indomptable la possédait. Elle eût avancé même si elle eût craint qu'un bourreau, au sommet des marches, la guettât pour lui trancher la tête.

Il n'y avait personne en haut, fort heureusement. Elle se trouvait dans une petite cour en forme de terrasse, à ciel ouvert, au pavement de marbre, entre lequel l'herbe verdissait; au centre, un petit bassin que dominait la statue d'un enfant nu, bandant un arc.

— La cour de Cupidon! s'écria Dolorès, saisie. Elle existe donc!

De hauts murs de marbre blanc cernaient de tous côtés la cour, si bien que le ciel clouté d'étoiles apparaissait très haut, comme vu du fond d'un puits.

Dolorès comprit que cette cour devait se trouver encastrée à peu près au centre du château. Mais comme aucune fenêtre n'ouvrait sur cette cour, on ne pouvait en soupçonner l'existence. Cette cour avait les mêmes proportions que la cour des Cyprès et la cour de la Vasque. Un toit, soutenu par des colonnettes, courait autour du quadrilatère comme une galerie de cloître. Sur le rebord, entre les colonnettes ouvragées, se trouvaient des grandes jarres en terre cuite, d'aspect mauresque, de couleurs vives : rouges, jaunes, bleues et noires.

Dans ces jarres poussaient des palmiers, des orangers, des citronniers.

Près du bassin rempli d'une eau claire était un banc de marbre recouvert d'un matelas en vieux velours broché, de fabrication italienne. Près du banc, une table de marbre également, sur laquelle était une sorte de lampadaire non allumé. Sur un des côtés du cloître ouvraient de plain-pied trois petites pièces. Une seule était éclairée.

Dolorès y donna un coup d'œil. La pièce s'ornait de boiseries magnifiques. Les meubles étaient peu nombreux, mais de toute beauté. Il y avait une espèce de couche recouverte d'un beau brocart ancien, de hauts candélabres d'argent avec des bougies allumées, des chaises sculptées et une commode ventrue du xvi^e siècle, de style espagnol, qui pouvait

servir aussi de bureau. Une haute bibliothèque emplie de livres s'adossait au mur.

Au-dessus de la cheminée, Dolorès aperçut, dans un cadre de bois doré, un beau portrait représentant une ravissante jeune fille brune, vêtue et coiffée à la mode du temps de la reine Elisabeth, avec une robe de soie bleue à vertugadin et un fichu de dentelle. Elle tenait à la main des roses qui semblaient fraîchement cueillies et souriait d'un air rêveur, plein de coquetterie candide.

« Lady Rosemonde devait ressembler à ce portrait quand elle était jeune, songea Dolorès. Peut-être cette jeune fille est-elle une de ses aïeules? »

Un léger bruit lui fit tourner la tête. Sir Lancelot du Lac, l'homme à la gondole, se tenait devant elle.

XIII

LE FANTÔME

Pendant un court instant, ils s'affrontèrent en silence. La lumière jaune de la lanterne éclairait leurs visages. Les yeux gris-bleu de Dolorès paraissaient immenses dans ce clair-obscur. Les yeux bleu profond de l'homme se fondaient au noir.

La jeune fille ne réfléchit pas qu'étant propriétaire du château elle pouvait être en droit de n'y pas tolérer d'intrus et se prit à trembler comme une coupable devant l'expression sévère et réprobatrice de l'inconnu.

— Eh bien? dit enfin celui-ci.

Dans son accent sonnaient du mépris, de la colère et du désespoir.

Il avait vraiment l'air d'un homme traqué dans son repaire et résolu à se défendre.

— Êtes-vous un esprit ou un être vivant? balbutia-t-elle.

Elle se jugea aussitôt stupide, mais la question lui était échappée presque malgré elle.

— Je suis un esprit, dit-il. Comment un être hu-

main vivrait-il dans l'épaisseur des murs? Mais qui êtes-vous?

— Je suis Dolorès Eliot, balbutia-t-elle, les joues en feu. J'habite le château avec ma mère, qui a loué la propriété.

— Je vois! fit-il avec amertume. Votre instinct de propriétaire est choqué de ma présence. Mais les revenants ont quelques droits de priorité sur les possesseurs mortels...

Il esquissa une ombre de sourire qui atténua l'expression mélancolique de son visage, et du coup il parut beaucoup plus jeune.

— Ma mère et moi serions désolées de faire fuir les revenants du château, affirma vivement Dolorès.

— Les fantômes ne vous font pas peur?

— Non, quand ce sont d'honnêtes fantômes.

Il lui sembla que la belle statue s'animait. Un sang plus vif courut sous les joues pâles, les yeux sombres brillèrent.

— Merci de me faire crédit, dit-il d'une voix douce; mais peut-être suis-je un méchant fantôme?

— Non, assura-t-elle. Un fantôme triste seulement.

— Triste seulement, répéta-t-il; c'est vrai!

— Et solitaire.

Le beau visage refléta une émotion fugitive.

— N'est-ce pas le destin des fantômes sans feu ni lieu d'être tristes et solitaires? demanda-t-il.

Une vaste pitié pour l'infortuné émut le cœur de la jeune fille.

— Vous avez une demeure, dit-elle en contemplant la cour à aspect de cloître, sur laquelle ouvraient les trois pièces, et une jolie demeure.

Il haussa les épaules avec lassitude:

— Peut-être... mais j'y suis seul. Cupidon seul me tient compagnie.

— Ce n'est déjà pas si mal.

Elle ne put s'empêcher de demander:

— C'est ici la cour de Cupidon que l'on croit perdue?

— Naturellement... Moi seul connais son existence.

— Avec moi, maintenant !

— Avec vous ! Pour mon malheur !

— Pour votre malheur ! répéta-t-elle, indignée.

Me croyez-vous capable de révéler l'emplacement de votre cachette ?

— Pourquoi garderiez-vous ce secret ? demandait-il, encore défiant.

— Parce que...

Elle eut une brève hésitation et conclut :

— Parce qu'il me serait impossible de vous trahir. Votre secret ne regarde que vous.

Il la contempla d'un air de doute :

— Vous ne parlerez pas à votre mère de notre rencontre ? Vous n'interrogerez pas les gens à mon sujet ?...

— Non... Je reconnais que tout ce mystère m'intrigue, et j'aimerais connaître les raisons qui vous forcent à vous cacher, mais je me contenterai de ce que vous voudrez bien me dire.

— Et si je ne veux rien vous dire ?

— Je ne saurai donc rien, fit-elle doucement, et ne poserai aucune question.

— Vous êtes généreuse, Mademoiselle, très généreuse, et j'ai foi en votre parole. Vous permettez alors à un pauvre esprit en peine de continuer à hanter la cour de Cupidon ?

— C'est votre domaine.

— Et vous ne révélez à personne qu'un fantôme hante la cour de Cupidon ?

Elle promit :

— Je ne parlerai à personne ni de la cour ni du fantôme.

— Personne, croyez-vous, ne soupçonne ma présence ici ?

— Cela m'étonnerait : je n'ai rien entendu dire.

Il alluma le grand lampadaire à acétylène qui éclaira féeriquement la cour en forme de cloître, les colonnades, le bassin et la statue de l'Amour.

— J'aime cet endroit, murmura Dolorès. Il est d'une beauté impressionnante.

— C'est possible ! Mais je donnerais beaucoup pour en sortir.

— Pauvre fantôme ! murmura la jeune fille, apitoyée.

— Après tout, je suis ingrat en parlant ainsi, dit-il. Beaucoup s'estimeraient heureux de vivre dans ce beau décor.

— Quelle chose étrange que personne ici ne soupçonne l'existence de cette cour et de cet appartement !

— Jadis, aux temps des guerres et des incursions de brigands, un Vane-Eliot avait dû faire aménager cette cachette pour un dernier refuge. Puis le secret en a été perdu.

Il parut rêver un moment et reprit :

— D'autres prétendent que don Filippo fit aménager cette cour au XVIII^e siècle, pour y rencontrer en grand secret la fille d'un châtelain des environs, la belle Adâ, qu'il souhaitait épouser. Le père s'opposait à cette union, et les amoureux fidèles ne purent célébrer leur mariage que vingt ans plus tard, après la mort du père barbare.

— C'est pourquoi, sans doute, la statue de l'Amour se dresse au milieu de cette cour?... réfléchit à voix haute Dolorès.

Elle suggéra en souriant :

— Peut-être êtes-vous l'esprit de don Filippo réincarné ?

— Je souhaiterais, en ce cas, que la belle Adâ se fût réincarnée en miss Dolorès Eliot.

Elle rougit et n'en parut que plus charmante.

— Est-ce là le portrait de la belle Adâ ? demanda-t-elle pour changer de conversation.

— Non, dit-il.

Il contempla le portrait avec un air d'adoration qui fit éprouver à Dolorès un petit mouvement de jalousie.

— Je vois que vous n'êtes pas tout à fait seul, avec ce portrait, dit-elle avec une moue.

— C'est vrai, avoua-t-il avec ferveur. Il me tient compagnie.

— Sans doute avez-vous aussi de beaux souvenirs pour meubler votre solitude ?

— Quelques-uns,... mais cela ne vaut pas une pré-

sence réelle. Votre venue est un rayon de soleil.

— Vous ne sortez jamais du parc?... demanda-t-elle vivement.

— Jamais! Je me promène en gondole, la nuit...

— Je vous ai vu... C'est ce qui m'a donné l'idée de faire une incursion dans votre domaine. Vous êtes rentré chez vous plus tôt que d'habitude.

— A cause d'un violent orage. C'est pourquoi j'ai pu vous surprendre dans mon repaire.

— Je n'étais pas poussée par une vile curiosité, mais par le désir de vous venir en aide si cela dépendait de moi, affirma-t-elle.

— Intervertissant la légende d'Orphée et d'Eurydice, c'est vous, Eurydice, qui êtes descendue aux enfers pour tenter d'arracher Orphée à son triste sort. Malheureusement, Orphée ne peut quitter les enfers. Mais votre seule venue aura été la goutte d'eau qui désaltère un instant le damné assoiffé.

— J'aurais voulu faire davantage, soupira-t-elle.

— Revenez alors quelquefois rendre visite au pauvre fantôme.

— Vous ne craignez plus que je vous trahisse?

— Non : j'ai foi en vous.

— Et vous continuerez à vous promener au clair de lune, en gondole?

— Je continuerai! promit-il. Vous ne parlerez à personne du fantôme?

— A personne. Ni à ma mère ni aux chères vieilles demoiselles Greenley.

— Vous connaissez les Greenley? demanda-t-il, joyeux.

— Elles m'ont reçue avant-hier dans leur petit cottage qui sent la lavande et l'encaustique.

— La lavande et l'encaustique... Comme c'est vrai!

— Vous les avez connues?

— Jadis, dans une existence antérieure.

— C'est le capitaine de Grey qui m'avait amenée chez elles. Je lui en suis bien reconnaissante.

— Vous connaissez aussi de Grey?

Cette fois, il semblait moins satisfait.

— Un aimable camarade, dit-elle d'un ton léger.

Il est venu nous rendre visite aujourd'hui même avec son beau-frère le vicaire, qui ressemble à un bon chien terrier.

Le fantôme se mit à rire pour la première fois de la soirée.

— Je m'en vais, dit Dolorès à regret.

— Votre visite restera pour moi un souvenir lumineux qui éclairera la tristesse noire de mes jours... Comme c'était brave à vous de vous aventurer dans l'ancre du fantôme !

— Je n'avais pas peur. J'ai seulement tremblé lorsque vous m'avez surprise chez vous. Je redoutais votre colère.

— C'est bien plutôt vous qui auriez pu vous fâcher. Le château vous appartient, et je n'ai pas le droit d'y être.

Elle affirma :

— Les revenants sont chez eux partout.

— Merci de votre générosité, dit-il avec émotion, en serrant la main de la jeune fille.

Dolorès sentit un contact doux et tiède. Qui donc prétend que les fantômes ont les doigts glacés ?

— Je reviendrai, promit-elle. Mais il faudra que vous me confiez le « Sésame, ouvre-toi » qui me permettra d'ouvrir la porte de votre repaire.

— Malheureusement, dit-il, les fantômes ne vivent que la nuit. Je ne puis vous demander de revenir un soir.

— Pourquoi ? Je viendrai très volontiers.

— La porte sera ouverte tous les soirs à partir de dix heures ; mais que dira Madame votre mère si elle découvre la charité que vous me faites ?

— Ma mère m'a toujours incitée à visiter les pauvres et les affligés.

— Alors, dit-il d'un accent pathétique, vous ne pourrez trouver plus pauvre, plus malheureux et plus déshérité que moi.

XIV

LE SECOND RÊVE

Francine ne tarissait pas d'éloges sur le capitaine de Grey :

— Comme c'est aimable à lui de vouloir nous faire connaître le duc de Bridgewater et son amie lady Desmond ! Il a compris que la solitude commençait à nous peser, tout au moins à moi, car tu ne sembles pas en souffrir. On dit que les Anglais sont égoïstes et peu liants. Ce n'est certainement pas le cas du capitaine de Grey. Quel charmant jeune homme ! Comment imaginez-vous lady Desmond, Dolorès ? J'ai regardé dans l'annuaire de la noblesse de Londres et découvert qu'elle avait le titre de vicomtesse et qu'elle était veuve.

Elle bavarda ainsi tout le jour, et Dolorès écoutait sa mère d'une oreille distraite.

Les heures lui semblaient lentes à couler. Vraiment, depuis l'époque lointaine où, petite fille, elle attendait fébrilement la veille de Noël, pour mettre ses souliers dans la cheminée, jamais le temps ne lui avait paru aussi long.

La mère et la fille prenaient leur thé dans le salon quand, par la large baie vitrée, Dolorès aperçut *Toddles* accourant dans la grande allée.

— Voilà le capitaine de Grey, dit-elle.

Il entra, souriant, s'excusa sous un vague prétexte de les déranger. Il apportait à Francine les livres qu'elle avait manifesté le désir de lire, il ne faisait qu'entrer et sortir. Mais, pressé de goûter avec ces dames, il accepta une tasse de thé et des cakes. Puis il se laissa aller à converser gaîment, et au moment où il se disposait à prendre congé — la demie de sept heures venait de sonner — une pluie diluvienne se mit à tomber.

— Faites-nous donc le plaisir de dîner avec nous, dit Francine. Vous nous excuserez de ne pas être en tenue de soirée.

— Vraiment,... je ne sais..., murmura sir John, tenté.

Il resta, naturellement. Après le dîner, il se mit en devoir d'apprendre à ces dames un nouveau jeu de cartes, assez compliqué. Francine adorait les cartes et aurait volontiers passé toute la nuit à ce jeu.

On avait fait dresser la table au tapis vert dans le petit salon, et Dolorès ne quittait pas des yeux le beau cartel Louis XIV. Dix heures, dix heures et quart, dix heures vingt...

Ne partirait-il donc pas? De tout le jour, Dolorès n'avait pensé qu'à ce moment-là. Prétexter une migraine pour quitter la pièce? Ce ne serait guère gentil, et Francine serait surprise.

Dolorès resta donc, torturée d'impatience. Les cartes se brouillaient devant ses yeux. Ses oreilles bourdonnaient.

En même temps, elle s'en voulait de sa mauvaise humeur. John de Grey était charmant. Pourquoi fallait-il qu'un fantôme lui fit tant de tort dans l'esprit de Dolorès?

A la fin, ayant remarqué que la jeune fille dissimulait un discret bâillement, John de Grey prit congé.

— L'auto va vous reconduire, dit Francine.

— Bonsoir, Mademoiselle, dit de Grey, en s'inclinant respectueusement.

Dolorès crut pouvoir s'échapper aussitôt après le départ du jeune homme, mais Francine tenait à avoir l'avis de sa fille.

— Quel jeune homme bien élevé, et si gai, si spirituel! Je n'ai pas très bien compris ce nouveau jeu de cartes, qui me paraît passionnant. Il faudra que tu m'expliques...

Pendant un quart d'heure, Dolorès dut écouter ce bavardage. Elle était au supplice. Onze heures sonnaient quand elle se trouva seule dans sa chambre.

— Dois-je y aller? murmura-t-elle.

Elle entendit Soams barricader les portes au rez-de-chaussée et dut attendre qu'il eut terminé.

— Onze heures et quart!... Il ne doit plus m'at-

tendre ! murmura-t-elle, consternée, et il a dû refermer la porte. N'importe, je vais voir.

Elle prit un vêtement imperméable, car la pluie cinglait les vitres, et, par une porte-fenêtre du salon, sortit dans le parc.

Elle courut d'une seule traite jusqu'aux gradins de marbre. Le chevalier Lancelot du Lac l'attendait dans la gondole amarrée.

— Oh ! s'exclama-t-elle, vous m'avez attendue !

— Je n'espérais plus vous voir, dit-il d'un ton joyeux. Comme vous êtes bonne d'être venue ! Je me disais : « Je ne la reverrai plus jamais. J'ai fait un beau rêve. »

Sa voix avait un charme prenant.

Elle reprocha :

— Vous aviez ma promesse !

— Les jeunes filles sont capricieuses, elles peuvent changer d'avis. Et il fait si vilain temps que j'aurais très bien compris que vous ne vinssiez pas. Nous ne pouvons rester ici. Vous seriez trempée en un rien de temps. Consentiriez-vous à venir prendre une tasse de thé dans ma bibliothèque ?

— J'y consens, dit-elle gaiement. Seulement, il est déjà tard, je ne resterai pas longtemps. Figurez-vous, j'ai été retardée par le capitaine de Grey que maman a retenu à dîner.

— Ah ! fit-il, soudain assombri.

— J'étais ennuyée, mais maman a une vraie passion pour le capitaine.

— Et vous ? demanda-t-il.

— Je le trouve sympathique et bon camarade. Croyez-vous qu'apitoyé par notre manque de relations, il veut nous amener des tas de gens : le duc de Bridgewater, une certaine lady Desmond.

— Lady Desmond ? cria-t-il malgré lui.

Son accent était si aigu que Dolorès le dévisagea avec surprise. Ils venaient de s'engager dans le souterrain, et la lanterne éclairait à plein le visage du jeune homme. Elle remarqua ses traits contractés.

— Connaissez-vous lady Desmond ? demanda-t-elle, vaguement inquiète.

Il répondit d'un ton sec :

— Comment un revenant, mort depuis plusieurs années, connaîtrait-il qui que ce soit? Jadis, quand j'étais vivant, j'ai connu une femme de ce nom-là...

— Jadis! dit-elle en riant. Vous étiez un enfant, alors, car vous êtes très jeune.

— Moi, jeune? répéta-t-il, surpris. Je suis vieux comme le chagrin.

Elle soupira :

— Je voudrais adoucir vos peines.

— Merci! dit-il seulement.

— J'ai apporté quelque chose pour vous distraire; je vous le montrerai tout à l'heure.

— C'est une surprise?

Elle eut un rire d'enfant.

La pluie tombait à seaux sur les dalles de la cour d'Amour, aussi le fantôme saisit le bras de la jeune fille et l'entraîna dans la bibliothèque. Un beau feu de bois brûlait dans la cheminée et des lampes voilées répandaient une lueur douce.

Il enleva la pèlerine qui l'enveloppait et apparut dans un complet bleu marine élégant.

Elle songea que, pour un fantôme, il n'était pas assez démodé.

— Retirez votre imperméable, dit-il. Je vais vous donner du thé bien chaud.

Elle se trouvait dans une pièce tapissée de livres du haut en bas. Au centre, sur une table, un samovar chaud fumait doucement.

Des meubles sombres mettaient leur note grave.

— Ce ne sont pas des meubles anglais, remarquait-elle.

— Non, dit-il : espagnols.

— Je l'avais pressenti. Ma grand'mère paternelle était Espagnole, paraît-il. C'est sans doute pour cela. Avez-vous jamais été en Espagne quand...

Elle s'arrêta, interdite.

Il compléta gaiement :

— Quand j'étais vivant? Oui, j'ai été en Espagne. J'ai même rapporté plusieurs toiles de ce pays. Car, en ce temps-là, j'aimais peindre.

Elle le regarda, pleine d'admiration.

— Sont-ce les paysages que j'aperçois au mur,

dans le fond de la pièce? demanda-t-elle timidement.

— Oui, fit-il avec indifférence.

Elle s'approcha pour contempler de plus près ces paysages étranges de montagnes arides et tourmentées, qui révélaient une forte personnalité.

— Vous êtes un grand artiste, affirma-t-elle.

— Je suis le fantôme d'un homme qui a aimé l'art passionnément. Rien de plus, dit-il.

— Et vous ne peignez plus?

— A quoi bon? murmura-t-il, d'un ton de lassitude.

— Avec un talent comme le vôtre, c'est un crime d'avoir renoncé, affirma-t-elle. Quel intérêt prenez-vous donc dans la vie?...

— Aucun! Il y a longtemps que j'aurais quitté cette existence, sans une promesse que j'ai eu l'imprudence de faire...

— Vous me faites mal en parlant ainsi! dit Dolores, ses grands yeux pleins de larmes. Rien ne peut-il vous rattacher à la vie?

Il fixa sur elle un regard intense, puis détourna la tête.

— Tout ce qui attache à la vie ne sert qu'à vous faire souffrir, dit-il.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle, indignée. L'art, la lecture, la musique sont des sources de joie.

Il ne répondit pas, buté dans son découragement, et s'affaira pour lui servir une tasse de thé.

— Deux morceaux de sucre? demanda-t-il.

Il insinua :

— Vous m'avez apporté une surprise?

— Après avoir vu vos toiles, dit-elle, j'ai honte de ma sottise.

Elle tira de la poche de son manteau un album à dessin, des pastels, une boîte d'aquarelle.

— Je pensais que ceci vous distrairait et qu'en vous occupant à dessiner vous oublieriez vos soucis... Ne vous moquez pas de moi!

— Je n'en ai nulle envie, assura-t-il, et je suis plus touché que je ne puis l'exprimer de votre solli-

citude. Me permettez-vous d'étreindre cet album en crayonnant votre silhouette?

Elle battit des mains comme une enfant.

— Rien ne me fera plus plaisir, affirma-t-elle.

— Mettez-vous devant ce vieux brocart brique, dit-il, sur lequel se détachera votre jolie robe bleu pastel.

Il s'assit vis-à-vis d'elle, prit l'album sur ses genoux, aiguïsa un crayon.

Il contemplait, attendri, les traits puérils, le teint de lait, les fins cheveux de soie dorée, les immenses yeux gris.

— Vous avez l'air d'une grande fleur, remarquait-il.

Il se mit à travailler en silence.

Elle observait le beau visage franc, si expressif et si noble.

— Quelle bonne idée vous avez eue! murmura-t-il. Voilà qui me redonne un intérêt à vivre.

— Comme j'en suis heureuse! dit-elle gaiement.

Il n'avait déjà plus cette expression désespérée, tragique, qui, la veille, avait chagriné la jeune fille. Reprenait-il vraiment goût à vivre? Était-elle un peu responsable de cette transformation? Un grand espoir gonfla son cœur.

— J'ai terminé mon esquisse, dit-il tout à coup, arrachant la jeune fille à sa rêverie.

Elle avait oublié qu'elle posait comme modèle.

Il lui tendit l'album et, penché par-dessus son épaule, il contempla, lui aussi, le dessin, en respirant un délicat parfum d'iris.

— Quel joli pastel! s'exclama-t-elle, ravie. Mais vous m'avez trop flattée.

— Je ne trouve pas, dit-il.

Il demanda, avec une supplication dans la voix :

— Me le laissez-vous?...

— Cela vous ferait plaisir de le garder? demanda-t-elle, coquette.

— Beaucoup, dit-il d'une voix calme qui semblait démentir l'affirmation.

Cependant Dolorès ne s'y trompa point et rougit de plaisir.

— Gardez-le, alors, dit-elle, magnanime, en lui tendant l'album.

Leurs doigts s'effleurèrent, et Dolorès ressentit un étrange émoi.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle soudainement. Il n'insista pas pour la retenir.

— Oui, dit-il, il est tard, il faut nous séparer. Bonsoir, Mademoiselle.

Il prit la main de la jeune fille et la retint quelques secondes entre ses mains.

— Même si vous ne revenez plus jamais, dit-il, je vous devrai une reconnaissance éternelle.

— Je me demande pourquoi?

— Je ne puis vous l'exprimer. Votre présence a opéré un miracle. Le fantôme quitte les limbes pour revenir à la lumière du jour et se réincarner dans un être humain.

— Vous m'encouragez à revenir, dit-elle.

— Si je pouvais l'espérer!...

— Je crains seulement de vous ennuyer.

— M'ennuyer! s'exclama-t-il. J'étais un aveugle qui, grâce à vous, recouvre la vue, un sourd qui percevait à nouveau les bruits du monde et la musique de l'existence, affirma-t-il avec chaleur.

— Eh bien! Je tâcherai de venir un moment chaque soir, sauf, naturellement, quand nous serons invitées à dîner. Mais ce ne sera pas souvent, je crois, malgré les efforts touchants du capitaine de Grey pour nous amener des relations.

— Bientôt, vous connaîtrez des masses de gens, affirma-t-il, et vous n'aurez plus le temps de venir jusqu'à moi!

Elle lui lança un regard de reproche qui lui fit chaud au cœur.

— Vous verrez! dit-elle seulement.

Elle ajouta :

— J'aimerais cependant sortir un peu, pour avoir des choses amusantes à vous raconter.

— Je ne sais si le récit de vos succès au bal, au tennis ou à la chasse me distrairaient tellement, murmura-t-il d'un air de doute. Les fantômes sont

égoïstes et veulent concentrer sur eux toute l'attention. Ne vous dispersez pas trop.

— En tout cas, vous me verrez demain soir, affirma-t-elle.

Il l'aida à remettre son imperméable.

Elevée librement, en jeune Américaine indépendante, habituée à avoir ses camarades personnels, à sortir sans sa mère, Dolorès, assurée que sa mère ne la blâmerait pas, trouvait tout naturel de rendre visite à un ami dans la peine.

— A demain ! dit-il d'une voix qui tremblait un peu.

Comme elle allait traverser la cour pour gagner le souterrain, il la retint par le bras.

— Il pleut à torrents, dit-il. Inutile de vous faire tremper. Je vais vous indiquer un plus court chemin.

Sous ses yeux surpris, il écarta la tenture de brocart rouge, et une porte apparut dans la boiserie qu'il ouvrit. Un couloir s'étendait devant eux.

— Ce couloir aboutit dans la grande galerie centrale du château, dit-il. Seulement, parlez bas, car l'écho est sonore. Je vais vous montrer le chemin.

— Que les murs doivent être épais pour dissimuler des couloirs pareils ! murmura Dolorès.

— Ils ont douze pieds d'épaisseur, dit-il. N'avez-vous pas remarqué la profondeur des fenêtres dans la bibliothèque et dans la grande chambre de l'aile nord, où aboutissent les deux passages secrets ?

— C'est vrai, cela m'avait frappée dans la bibliothèque, mais je ne suis jamais entrée dans la chambre de l'aile nord, où habite lady Rosemonde.

— Je vais vous conduire dans la galerie centrale, à deux pas de l'aile nord. Maintenant, il nous faut garder le silence.

Ils avancèrent sur la pointe des pieds, lui en avant. Elle suivait à quelques pas, un peu émue.

Le fantôme s'arrêta. La lueur de la lanterne éclaira une porte dans l'épaisseur du mur.

— Nous sommes arrivés, souffla-t-il ; au revoir.

Un ressort joua. La porte s'ouvrit sans bruit, et Dolorès se trouva dans la grande galerie qui tra-

verse le château d'une aile à l'autre et que coupe au centre le grand hall.

Dans ce hall était allumé un lampadaire qui éclairait d'une clarté diffuse, à droite et à gauche, la galerie.

Dolorès se retourna et ne vit aucune porte dans la boiserie. Elle se trouvait à l'extrémité nord de la galerie, à deux pas de l'appartement occupé par lady Rosemonde.

XV

PERPLEXITÉS

Quoiqu'il fût plus de minuit quand Dolorès s'endormit, elle se réveilla le lendemain matin de bonne heure. Quand elle descendit dans le hall, où elle prenait son petit déjeuner avec sa mère, rien n'était encore préparé.

Elle se dirigea vers l'aile sud, où se trouvait la bibliothèque, et examina les fenêtres avec un intérêt nouveau. Mais elle chercha en vain une issue ou une porte secrète. Les livres aux murs, dans des casiers, couvraient toutes les parois de la vaste pièce. Cependant, le fantôme l'avait affirmé : « Il y a deux passages secrets : l'un aboutit à la bibliothèque, l'autre à la grande chambre de l'aile nord. »

Elle se plut à imaginer qu'elle n'était séparée de la pièce où le fantôme l'avait reçue la veille que par l'épaisseur d'un mur. Tout à coup, elle se souvint qu'à la bibliothèque attenait un petit cabinet encombré de manuscrits poudreux.

« C'est plutôt par ce cabinet, songea-t-elle, que les deux bibliothèques communiquent. »

Cette idée lui fit plaisir. Elle se sentit moins éloignée de l'inconnu.

Elle sortit sur la pelouse pour contempler la façade du château et essaya de deviner, sans y parvenir, dans l'emmêlement des toitures et des cheminées, quelles étaient celles qui correspondaient à l'appartement particulier du chevalier Lancelot?

Elle remarqua cependant au centre un écart assez important entre les cheminées, écart qui devait correspondre à l'emplacement de la cour d'Amour.

« Connaissant son existence et les deux passages secrets, songea-t-elle, il m'est relativement facile de repérer leur emplacement, mais on conçoit que personne n'ait jamais soupçonné l'existence de l'appartement de mon fantôme. »

Satisfaite d'avoir élucidé ce petit mystère, elle regagna le hall.

Quelques jours auparavant, Dolorès avait trouvé dans la bibliothèque un vieux livre orné d'estampes : *l'Histoire des vieilles demeures historiques anglaises*. Il n'y était question que de corridors secrets, d'oubliettes, de caveaux murés, de cachettes. Elle avait frissonné délicieusement, riant malgré tout de la crédulité de l'auteur. Et voilà qu'elle vivait une histoire plus merveilleuse encore que celle relatée dans le vieux livre à estampes. On y parlait aussi de revenants. La légende était presque toujours la même. Un ancêtre avait commis un crime et devait l'expier éternellement. Enfermé dans son château, rongé de remords, il y mourait, mais continuait à subsister à l'état de fantôme. La malédiction le suivait dans la tombe...

Involontairement, Dolorès pensait au prisonnier de la cour d'Amour. Quelle horrible malédiction le poursuivait pour qu'il expiât ainsi une faute qu'il n'avait évidemment pas commise ? Pour qui payait-il ? Depuis combien de temps était-il enfermé dans cet appartement secret ? Il semblait si jeune, si malheureux...

Dolorès se montra distraite pendant le petit déjeuner, pris en compagnie de sa mère, et pendant tout le reste du jour.

— Je suis ravie, dit Francine, de penser que notre solitude va être agréablement rompue par quelques distractions. Quelle robe mettras-tu pour le dîner chez lady Ermyntrode ?

— Je ne sais pas ; ma bleue, comme hier.

— Non, elle n'est pas assez habillée ; la rose, plutôt.

La mère contempla avec tendresse Dolorès qui jamais n'avait été aussi jolie.

« Quel éclat ! Quel rayonnement ! songea-t-elle. Faut-il en faire hommage au capitaine de Grey ? »

Cette idée lui était agréable ; elle estimait que la première rencontre de sa fille avec John de Grey, le jour de l'orage, dans le cottage des deux vieilles demoiselles, constituait un charmant début d'idylle. Lui était visiblement très épris. Mais que pensait Dolorès ? Timide envers sa fille, Francine n'osa l'interroger ouvertement.

La perspective d'un mariage dans le beau décor du *Manoir de la Reine* l'enchantait. Quel cadre romantique pour une noce campagnarde ! Le capitaine de Grey n'avait peut-être pas une énorme fortune, mais Dolorès était riche pour deux ! De Grey avait un titre et il était apparenté aux meilleures familles du pays. Un jour, peut-être, Dolorès serait comtesse... Quel beau rêve !

« Ce serait le couronnement de ma carrière, songait Francine. Après cela, je ne souhaiterais plus rien, sauf de beaux petits-enfants. »

Elle imaginait déjà les détails de la cérémonie du mariage dans la petite église de Clere. L'orgue était excellent. On ferait venir un musicien et des chanteurs de Londres. Elle se vit rédigeant les lettres de faire part...

Dolorès, elle, ne pensait qu'à son rendez-vous nocturne. Il avait été tacitement convenu qu'elle entrerait par le souterrain au bord du lac et sortirait par le passage secret aboutissant dans la longue galerie où, en raison de l'heure tardive, elle ne risquerait plus de rencontrer qui que ce soit.

Le troisième soir, elle emporta dans son expédition quelques belles roses, afin de prouver au prisonnier qu'elle avait pensé à lui durant le jour.

— Si vous avez pensé à moi, dit-il, ému, j'ai aussi pensé à vous, croyez-le !

Il avait peint pour elle une aquarelle représentant la cour de Cupidon, avec son bassin et sa statue, ses colonnades de cloître, ses pavés verdis. L'aquarelle

était d'une exquise délicatesse de tons. Elle le remercia avec effusion.

— Je regrette seulement, dit-elle, que vous ne figuriez pas sur cette aquarelle, entre deux colonnes.

— Vraiment, demanda-t-il, cela vous ferait plaisir? Laissez-moi l'aquarelle, et demain elle sera complétée.

Mais plusieurs soirs passèrent avant que Dolorès pût revenir. Le soir du dîner chez lady Ermynttrude et le vicaire, les dames Eliot rencontrèrent lord Tillingbourne, le fils unique du duc de Bridgewater. C'était un bon gros garçon d'allure sportive. Il fut séduit par l'éclatante beauté de Dolorès, et, devant que de Grey en était épris, il se promit de la lui souffler, d'autant qu'il sentait bien que de Grey n'avait aucune sympathie pour lui.

Lady Ermynttrude, qui ne partageait pas les préventions de son frère et estimait qu'un fils de duc ne peut être un sot, se pâmait devant tous les lieux communs émis par lord Tillingbourne. Elle admirait sans réserve son aspect un peu vulgaire, sa carrure, sa tignasse jaune et ses yeux à fleur de tête. Enfin, comme elle ne tenait nullement à ce que son frère épousât Dolorès Eliot, elle était ravie de susciter un rival à John.

— Mon frère épousera Gladys Gaynes, avait-elle décréto.

Le dîner devait être, à l'origine, un dîner intime, lady Ermynttrude ne tenant pas à « exhiber les Américaines »; mais Tillingbourne, rencontrant le vicaire dans une rue de Clere, s'écria :

— Je vous ai vu adresser la parole à une ravissante jeune fille; qui est-ce?

Le vicaire ayant répondu qu'il s'agissait de la fille de Mrs. Eliot, la nouvelle locataire du *Manoir de la Reine*, le jeune lord s'écria :

— Je vous supplie, Herckshaw, de me la faire connaître!

Le vicaire crut devoir annoncer :

— Nous avons demain ces dames à dîner; si j'osais...

— Osez, mon cher, osez!... s'écria Tillingbourne

avec empressement. Je serai des vôtres. D'ailleurs, je comptais rendre aujourd'hui même visite à votre femme : je vous accompagne.

Ermyntrude, très flattée, confirma l'invitation de son mari ; seul, le capitaine John fit la tête.

— Qu'est-ce qui prend à ce jeune imbécile ? s'exclama-t-il. D'habitude, il ne met jamais les pieds au presbytère.

Lady Ermyntrude sourit et ne répondit pas.

C'est ainsi que, le soir du dîner, Dolorès se trouva assise à côté de lord Tillingbourne. Ermyntrude avait eu soin d'inviter à l'intention de son frère, et sans le prévenir, l'indésirable Gladys.

On devine la fureur contenue de l'infortuné John, condamné non seulement à faire des frais pour une pimbêche, mais encore à entendre le jeune lord adresser des compliments fades à Dolorès. Celle-ci ne jugea pas le jeune lord antipathique. Quelle femme n'est flattée d'inspirer de l'admiration ? D'ailleurs, Tillingbourne n'était pas mal de sa personne. Vêtu d'une peau de tigre et couronné de pampres, il eût ressemblé à un jeune dieu grec. Cependant, Dolorès adressait de préférence la parole à John qu'elle connaissait.

Cette réserve piqua le jeune lord, habitué à ce que toutes les jeunes filles se missent en frais pour lui. Il s'emballa à fond. Et le dîner s'achevait à peine qu'il sollicitait humblement de Mrs. Eliot la permission de venir lui rendre visite, le lendemain, au château.

— Nous serons ravies ! affirma Francine.

Quand elles revinrent au château, il était trop tard pour que Dolorès songeât à se rendre chez le fantôme.

Elle se coucha en soupirant.

Le lendemain, vers la fin de la journée, les visites se succédèrent. Ce fut lord Tillingbourne, porteur d'une invitation à dîner chez le duc de Bridgewater. Il venait à peine d'arriver lorsque John de Grey parut avec lady Nina Desmond.

Dolorès se trouvait dans le parc quand le domestique vint la chercher de la part de Mrs. Eliot.

— Il y a au salon lord Tillingbourne, le capitaine de Grey et lady Desmond, annonça-t-il.

Dolorès, qui était en train de peindre dans la cour aux Cyprès, en songeant qu'à la même minute le prisonnier peignait peut-être pour elle dans la cour d'Amour, tressaillit au nom de lady Desmond.

Elle se souvenait de l'exclamation du fantôme, quand elle avait prononcé ce nom, et de l'expression orageuse qui avait assombri les beaux yeux bleus de sir Lancelot.

« Cette femme a joué un rôle important dans la tragédie qui a ruiné à jamais l'existence de mon fantôme ! » avait-elle songé sur le moment.

Aussi elle se sentit soudain extrêmement curieuse de connaître lady Desmond.

XVI

LADY DESMOND

Ils se tenaient sur la terrasse au bord du lac. Francine affectionnait cet endroit : on y trouvait de la fraîcheur par les plus chaudes journées.

Lord Tillingbourne excusait son père de ne pouvoir venir rendre visite à lady Eliot.

— Mon père est infirme, perclus de rhumatismes, expliquait-il. De plus, il est en ce moment dans le trente-sixième dessous, parce qu'un obscur critique a éreinté son étude sur les *Armes et Armures moyenâgeuses du Surrey*. Il a un amour-propre d'auteur des plus chatouilleux. Le critique l'accuse d'avoir négligé certaines sources. Et le duc, malade de dépit, a dû s'aliter. Mais il m'a chargé, lady Eliot, de vous inviter à venir dîner, avec votre charmante fille, le soir qui vous conviendra.

Dolorès apparut à ce moment, et le visage assez inexpressif de Jim Tillingbourne se transfigura.

Mais Dolorès ne songeait guère au jeune lord à cette minute. Elle n'avait d'yeux que pour lady Desmond, la belle inconnue aux yeux méchants de l'Hô-

Iel Claridge, qui lui avait fait penser à Cléopâtre et à qui, en somme, Mrs. Eliot et Dolorès devaient indirectement d'avoir loué le *Manoir de la Reine*. Une seconde, elle s'était demandé : « Où ai-je rencontré cette femme ? » Et aussitôt elle avait revu le hall du palace londonien au début d'août, la table où s'était assis un groupe de trois personnes : un homme et deux femmes, dont cette belle dame à chevelure rousse, au teint de lait, qui portait alors une robe de crêpe georgette gris et un turban de gaze d'argent. Aujourd'hui, lady Desmond portait une robe de mousseline et dentelle blanche et une grande capeline enguirlandée de roses, qui lui donnait l'air d'une jeune fille.

Au *Claridge*, Dolorès lui avait donné généreusement trente-cinq ans. Mais aujourd'hui lady Desmond ne paraissait pas plus de vingt-cinq ans.

Cependant, un œil averti se serait avisé que cette jeunesse apparente était due à beaucoup d'artifice. Un fard savant rehaussait l'éclat du teint, le carmin avivait les lèvres, le koheul faisait paraître plus noirs les cils.

Cependant Nina Desmond était incontestablement belle, avec sa grande taille élancée, ses yeux verts de chatte, couleur d'océan, et sa chevelure de flamme.

Lorsqu'elle sentit peser sur elle le regard lourd, insistant, cruel, de ces yeux verts, Dolorès se sentit à la fois fascinée et inquiète.

Lady Desmond lui sourit, et ce sourire était infiniment séducteur. Il n'avait aucune spontanéité, mais il charmait quand même. Visiblement, Nina Desmond désirait faire la conquête de Dolorès.

— Venez vous asseoir près de moi, dit-elle à la jeune fille, d'une voix suave. Je serais heureuse de causer avec vous.

Dolorès obéit.

— Dites-moi, demanda lady Desmond, nous sommes-nous déjà rencontrées ? Votre charmant visage ne m'est pas étranger.

Malgré elle, tant le magnétisme dégagé par lady Desmond était puissant, Dolorès répondit :

— Nous nous sommes croisées dans un hôtel, mais je ne pensais pas que vous m'auriez remarquée alors. Tandis que votre visage était resté gravé dans ma mémoire.

— Vous avez imaginé un roman à mon sujet? demanda lady Desmond avec vivacité.

— Non, dit Dolorès en rougissant, pas précisément. Mais vous êtes de celles qui ne peuvent passer inaperçues.

— Voilà un charmant compliment. Ainsi, j'attire l'attention?

— Votre beauté est éclatante.

— Vous m'aviez remarquée dans un hôtel? Où et quand? demanda-t-elle en dardant sur Dolorès son regard magnétique.

La jeune fille espérait éluder cette question. Elle dut répondre :

— Au *Claridge*, il y a six semaines.

— Ah! Ce doit être le jour où mon frère et sa femme étaient venus passer vingt-quatre heures à Londres pour consulter un médecin. Je me souviens, maintenant. Alors vous étiez dans le hall où...

Elle s'arrêta court, regarda Dolorès d'un air soupçonneux et conclut :

— ... Où nous prenions le thé?

— Oui, c'est cela même, dut avouer la jeune fille, à contre-cœur.

— Mon frère était mal portant depuis quelques jours. Mona, sa femme, inquiète, l'avait importuné pour qu'il vît un docteur. Elle l'adore! D'ailleurs, tout le monde adore mon frère. Aviez-vous remarqué aussi ce jour-là combien il est séduisant?

— J'avais deviné que c'était votre frère, avoua encore Dolorès.

— Vraiment, vous aviez fait des devinettes à notre sujet? Comme c'est aimable à vous! s'exclama-t-elle d'un ton ambigu. On prétend que nous nous ressemblons beaucoup, mon frère et moi.

— En effet, mais il est plus âgé que vous.

— Pas tellement. Il a eu des chagrins. Peut-être savez-vous que, légalement, mon frère aurait dû succéder au dernier possesseur de ce château, si

celui-ci, contrairement à la coutume, en légua par héritage le château à sa mère, n'avait laissé tomber le titre en quenouille.

Dolorès tressaillit.

— Je ne savais pas, dit-elle.

Lady Desmond parut surprise et la scruta du regard.

— Je croyais que vous saviez, dit-elle. Oui, mon frère devrait actuellement régner au *Manoir de la Reine*. Mais il a d'autres domaines, heureusement. Moins beaux, peut-être, mais tout aussi vastes.

Elle conclut, aimable :

— Quoi qu'il en soit, je suis ravie que la châtelaine actuelle du manoir soit une jolie jeune fille comme vous, miss Eliot.

Elle demanda encore :

— Quelle curieuse coïncidence que votre nom soit Eliot ! Etes-vous apparentée à notre famille ?

Dolorès rougit encore :

— Je ne sais pas... Votre nom de jeune fille était-il Eliot ?

— Mon frère et moi sommes des Vane, par conséquent des cousins éloignés de... des gens d'ici.

— De lady Rosemonde ?

— De feu son mari. Mais je ne me souviens pas de lui. Nous en voulons un peu à lady Rosemonde. Sans le désir de faire votre connaissance, nous n'aurions jamais remis les pieds au manoir.

Elle ajouta, cordiale :

— Je ne regrette pas d'être venue. Mais quand on saura dans le pays que Nina Desmond a rendu visite aux habitantes du *Manoir de la Reine*, les gens seront bien surpris. Peut-être me blâmeront-ils ? Mais je me moque de l'opinion publique.

Elle réfléchit un moment et conclut, pensive :

— Je tiens à votre bonne opinion, cependant.

Dolorès rougit une fois de plus de plaisir et d'embarras.

— Pourquoi, demanda-t-elle, les gens vous blâmeraient-ils de venir nous rendre visite ?...

— Je vois que vous ne savez rien de... des circonstances particulières... de l'ostracisme qui pèse

sur le château. Cela vaut mieux, peut-être. Moi, je ne vois qu'une chose; John de Grey m'a demandé, comme un service personnel, de venir vous voir : je suis venue. Et je m'en félicite. De plus, cette visite satisfait ma curiosité. C'est la première fois que je mets les pieds au château, quoique mon frère, lui, y soit venu souvent. Si j'osais, je vous demanderais de m'en faire les honneurs?... Ce doit être une étonnante vieille demeure. Voulez-vous être mon guide?

— Volontiers! s'exclama Dolorès, tout à fait charmée par la sirène.

— Je suppose qu'il n'y a aucun danger de rencontrer lady Rosemonde? Je n'aimerais pas me trouver face à face avec elle. Jim Tillingbourne affirme qu'elle a voulu rester en qualité d'intendante. Est-ce vrai?

— Oui, dit Dolorès; c'était une condition, mise à la location.

— Quel drôle de caprice! Et qu'est-ce qui vous a donné l'idée de louer le *Manoir de la Reine*? Est-ce à cause de la similitude de votre nom avec celui de lady Rosemonde?

— Nullement. Nous ignorions que ce domaine appartint à des Vane-Eliot. Nous... nous nous étions adressées à un agent, prononça vivement Dolorès, qui ne se sentait pas la conscience très tranquille, se souvenant de l'image découpée dans *La Vie à la Campagne* par lady Desmond, geste qui les avait intriguées, sa mère et elle, et leur avait suggéré de se procurer le magazine.

Dolorès sentit sur elle le regard scrutateur de Nina Desmond et se demanda dans quelle mesure celle-ci ne devinait pas ses pensées secrètes?

De plus, elle pressentait dans les sentiments de lady Desmond à l'égard de la propriété autre chose que du désappointement, autre chose que de la curiosité...

— Miss Dolorès veut bien me faire visiter le château, confia Nina au jeune lord Tillingbourne.

— Ne puis-je être de l'expédition?

— Nous venons aussi, déclara de Grey.

Si Nina n'avait fait aucune objection à la propo-

sition de Tillingbourne, elle parut fort ennuyée de l'ingérence de John.

Dolorès remarqua son mouvement d'humeur et en fut surprise. Elle croyait de Grey et Nina excellents camarades.

Tous se mirent donc à visiter la vieille demeure, y compris Mrs. Eliot.

Lady Desmond, dans chaque pièce, poussait des exclamations admiratives. Elle ne fit grâce aux Américaines d'aucune chambre. Ce fut tout juste si elle respecta l'appartement de lady Rosemonde.

— Jamais je n'ai rien vu de plus beau, déclara-t-elle. Voilà qui me donnerait des regrets pour Paul, mon frère, si j'étais envieuse... Mais je suis bonne et généreuse. Et vous convenez si bien, votre fille et vous, à ce cadre ravissant, Mrs. Eliot, que j'aurais mauvaise grâce à maugréer !

Francine sourit, reconnaissante. Pleine d'effusion, elle suggéra :

— Si la maison vous plaît, il faudra y venir faire un long séjour, lady Desmond. Rien ne nous ferait plus plaisir.

— Vous êtes bien gentille, chère Madame, et je serais tentée d'accepter, si vous habitiez seules au château. Mais la présence de lady Rosemonde rend ce projet parfaitement impossible, déclara-t-elle avec une franchise brutale. Vivre sous le même toit que cette femme qui a spolié mon frère, non, je ne puis l'imaginer ! De plus, elle nous hait, mon frère et moi, je n'ai jamais su pourquoi. Vous ferez même bien de ne pas lui dire que je suis venue ici : elle serait capable de résilier votre bail.

— Nous ne lui parlons jamais de rien, dit Francine. Elle est discrète et ne pose aucune question.

— Quelle femme étrange !... s'exclama Nina Desmond. Elle a une passion pour ce vieux château et n'aurait pas reculé devant un crime pour le posséder. Elle aimerait mieux mourir que de s'en éloigner et préfère rester ici dans les conditions les plus humiliantes.

— Humiliantes,.... non,.... pas précisément, protesta Francine. Du moins, nous faisons en sorte, Dolorès

et moi, que lady Rosemonde ne souffre pas de cette situation qui pourrait blesser son orgueil.

— J'en suis bien persuadée ! s'écria lady Desmond. Mais j'estime que cette façon de s'incruster au château comme l'huître à son rocher manque de délicatesse. Cette présence imposée doit gâter votre plaisir de châtelaines !

— Mais non, pas du tout, affirma Francine, choquée de cette suggestion. Lady Rosemonde est aussi discrète que possible. Et nous savions à quoi nous nous engageons en louant le château.

— Quelle drôle de condition !... C'est presque un cas de folie. Sans compter que, si vous aviez été seule maîtresse au château, les gens seraient venus très volontiers vous rendre visite, Mrs. Eliot.

— J'avais cru comprendre, en effet, d'après les insinuations du capitaine de Grey, que l'on en voulait à lady Rosemonde de quelque chose et qu'elle était la cause de l'ostracisme qui pesait sur nous ; cela m'a soulagée, je l'avoue. J'avais d'abord craint qu'on n'eût dans le pays des préventions contre les Américaines.

— Certes non !... D'ailleurs, du moment que je suis ici, cet ostracisme va cesser, affirma lady Desmond en souriant. Je ne suis venue que pour cela. J'ai la chance actuellement d'être une femme à la mode, je donne le ton ! Mon exemple sera suivi. Je suis ravie de vous rendre ce petit service.

Elle appuya le regard d'acier de ses yeux gris sur Dolorès. Et ce regard était si malveillant, si empreint de cruauté, que Dolorès tressaillit. Mais déjà Nina s'était ressaisie et souriait avec tant de bonne grâce que Dolorès crut avoir été victime d'une hallucination.

— Oui, reprit Nina. Les gens se disent : « Si Nina Desmond, dont le frère a été cruellement spolié par lady Rosemonde, oublie généreusement les injures du passé et s'aventure au manoir nous ne devons pas être plus royalistes que le roi. Suivons son exemple. »

Elle conclut :

— Après le bridge impromptu de ce soir à Fil-

lingbourne Court, où vous avez promis de venir, Mrs. Eliot, avec Dolorès; après la petite sauterie que j'organise en votre honneur pour lundi et à laquelle tout le « gratin » du Surrey assistera, vous aurez le pays à vos pieds.

— C'est vraiment trop aimable à vous, lady Desmond! dit Francine, éperdue de reconnaissance. On prétend que les Anglaises sont peu liantes et égoïstes : vous faites mentir cette réputation.

Dans sa gratitude vis-à-vis de cette magnifique recrue, Francine ne remarqua pas la lueur amusée et un peu méprisante qui fulgura quelques secondes au fond des sombres prunelles. Mais Dolorès l'intercepta et ne sut comment l'interpréter.

Pourquoi lady Desmond se donnait-elle tant de mal pour deux femmes qui lui étaient, la veille encore, inconnues? Pour faire plaisir à de Grey, évidemment... Mais pourquoi une grande dame de l'importance de lady Desmond prenait-elle si à cœur le désir d'un jeune camarade?

Nina, cependant, ne pouvait être amoureuse d'un si jeune homme; et puis elle semblait pleurer sincèrement son défunt mari,... en paroles, tout au moins.

Pauvre Dolorès si innocente, si peu soupçonneuse des vilains mobiles qui font agir les êtres!...

Elle vit de Grey remercier chaleureusement Nina de sa « bonté » et vit fleurir sur les lèvres de Nina un sourire ironique qui accrut sa perplexité.

L'idée que Nina pût souhaiter se faire épouser du beau capitaine ne lui vint pas.

XVII

PEINTURE DE FANTÔME

Il y avait eu une petite séance musicale chez le duc, le dimanche soir. Lord Tillingbourne avait télégraphié à Londres qu'on lui envoyât une fameuse chanteuse et un violoniste en renom. En réalité,

c'était un prétexte pour attirer les Eliot à Tillingbourne Court.

Le petit bal improvisé du lundi devint finalement une vraie soirée, avec cotillon, distribution de présents et table de bridge pour les personnes âgées.

Le duc, ayant appris que Mrs. Eliot avait lu sa vaste étude historique sur les *Armures moyen-âgeuses du Surrey* et était une de ses ferventes admiratrices, se montra on ne peut plus aimable. La crise de rhumatismes qui le paralysait jusqu'à l'empêcher de sourire parut aussitôt en voie de guérison, au point qu'il put annoncer à Francine sa visite pour le lendemain au *Manoir de la Reine*.

Francine fut conquise par sa bonne grâce, son aspect délicat et aristocratique. Ils parlèrent littérature et médecine. Francine promit au duc de lui envoyer une herbe de l'Amérique du Sud qui, prise en tisane, avait des effets merveilleux contre les rhumatismes.

Or, le jour où le duc vint rendre visite aux dames américaines fut précisément celui où lord et lady Clifford, poussés par lady Desmond, et plus tard Mrs. Calandar, s'aventurèrent au château.

La présence du duc eut un effet magique. Tous les visages s'épanouirent, et le capitaine John de Grey put se féliciter de son habile diplomatie.

Nina Desmond avait tenu sa promesse. De Grey lui en fut profondément reconnaissant. Nina espérait que cette reconnaissance se muerait en amour.

Mais une chose désespérait le pauvre John et gâtait tout son plaisir : la présence de Jim Tillingbourne, et que celui-ci se fût épris de Dolorès.

Jamais Tillingbourne, égoïste et satisfait de lui-même, ne s'était occupé des jeunes filles. Il flirtait plutôt avec les femmes mariées, les danseuses ou les actrices.

Il n'était pas entré dans les plans de John que le jeune lord jetât les yeux sur Dolorès.

Le soir du bal, sous prétexte qu'il était maître de maison, Jim Tillingbourne accapara la jeune fille, et John obtint difficilement de danser deux danses avec Dolorès.

Il dut se rejeter sur Nina Desmond qui, par sa gentillesse, le consola de son abandon.

— Votre jeune amie, dit-elle perfidement, semble fascinée par Tillingbourne. Toutes les Américaines rêvent d'épouser un titre. Jim sera duc et Dolorès sera duchesse.

Le pauvre John fut très malheureux de cette perspective. Il est vrai que s'il avait connu la cause réelle de la préoccupation de Dolorès il n'en eût pas été plus heureux. Il n'est jamais flatteur pour un homme bien vivant, en chair et en os, de se voir préférer un fantôme.

Dolorès n'éprouvait aucune joie à danser avec Tillingbourne. Les facéties un peu lourdes du jeune lord ne parvenaient pas à la dérider. Elle songeait à son chevalier Lancelot du Lac qui l'attendait peut-être et se désolait.

Depuis cinq jours, elle n'avait pu aller lui rendre visite dans la partie secrète du château qu'il hantait, et parce que sa pensée restait attachée à la cour d'Amour, Dolorès s'ennuyait partout. Il lui fallait sourire au dîner, au concert, au bal, et sa pensée était ailleurs.

Ces réjouissances, qu'elle escomptait quelques semaines auparavant comme un amusement, lui paraissaient aujourd'hui vaines et puérides.

Dolorès avait aidé sa mère dans les préparatifs du grand dîner qu'elles avaient donné au *Manoir de la Reine* — ce dîner dont l'annonce avait amené une moue réprobatrice sur les lèvres de lady Rosemonde, — elle avait été affable envers les invités. Mais, au lieu de se montrer enchantée de ces distractions, comme l'était sa mère, Dolorès restait inquiète et distraite.

Le soir du dîner, la jeune fille s'était dit :

« Sitôt nos hôtes partis, j'irai dire un petit bonsoir à mon pauvre fantôme. »

Mais, après le départ des hôtes, Francine tint à échanger longuement avec sa fille ses impressions sur la soirée.

La demie de minuit sonnait quand elle prit congé

de Dolorès. Trop tard pour que celle-ci s'aventurât dans les dédales du souterrain.

Le lendemain de ce grand diner, lady Desmond et la demi-douzaine d'amis qu'elle avait amenés de Londres partaient pour l'Ecosse où Nina séjournerait jusqu'au 1^{er} octobre. Ensuite elle regagnerait Londres pour quelques jours, puis reviendrait chez le duc de Bridgewater passer quelques jours, dans le courant du mois.

— Je vous amènerai des visiteurs charmants, promet-elle à ses nouvelles amies.

Francine décida de donner pour le retour de Nina une soirée sensationnelle, peut-être un bal masqué, avec un cotillon monstre?

Dans l'après-midi, lord Tillingbourne et le capitaine de Grey vinrent jouer au tennis. Heureusement, ce soir-là, ils partirent de bonne heure, et, pour la première fois depuis longtemps, Francine et Dolorès dinèrent en tête à tête.

La mère avait justement sommeil, après toutes ces soirées de veille, et la jeune fille se trouva libre de bonne heure.

A dix heures, Dolorès put gagner l'entrée secrète du souterrain, au bord du lac.

Après cette longue absence qui ressemblait à de l'oubli, elle craignait que le fantôme eût renoncé à l'attendre. Aucun rais de lumière ne filtrait à travers la dalle.

Le cœur de Dolorès s'alourdit. Avait-il laissé fermée la lourde porte de fer? Elle n'oserait pas frapper, de crainte d'attirer l'attention de quelqu'un dans le château : lady Rosemonde ou un domestique.

La trappe était fermée. Un moment elle s'arrêta sur la terrasse, les jambes coupées par l'émotion.

Il ne l'attendait plus!... Mais à ce moment elle crut voir remuer la gondole.

La nuit était obscure, et elle distinguait mal les objets.

Une forme noire se dressa à l'avant.

— Est-ce vous? demanda la jeune fille dans un souffle.

— Oui, c'est moi, répondit la voix musicale qui la

troublait délicieusement. J'attendais dans la gondole, sans grand espoir, et ne vous ai pas entendue venir.

— Oh ! comme je suis contente que vous soyez là ! s'exclama Dolorès. J'avais peur que vous n'ayez renoncé à guetter ma venue.

Il se mit à rire :

— Avez-vous cru cela vraiment ? Pas un soir je n'ai manqué de monter la garde dans cette gondole, de dix heures à minuit.

Il s'était rapproché d'elle, et l'eau clapotait doucement à leurs pieds.

Elle remarqua alors combien il était grand et élancé. Elle se faisait l'effet d'une petite fille auprès de lui. Par contraste, Jim Tillingbourne et John de Grey, qui étaient cependant de beaux spécimens d'humanité, lui parurent petits et trapus.

— Je voulais tant venir tous ces derniers soirs, expliqua-t-elle, mais j'en ai été empêchée.

— Je commençais à désespérer. Je me disais : « Sa compassion n'aura guère duré. C'est logique. Pourquoi viendrait-elle s'ennuyer avec un pauvre fantôme ? »

— Oh ! protesta Dolorès. Cette pensée était éloignée de mon esprit ! Je ne m'ennuie pas avec vous. Et si vous voulez me recevoir un moment chez vous.

— Chez moi ! murmura-t-il en souriant. Vous me feriez presque croire que je ne suis pas un fantôme. Bien sûr que je veux vous recevoir chez moi !

— Vrai, ma présence ne vous gêne pas ? demanda-t-elle quand elle fut installée dans la petite pièce meublée à l'espagnole, devant le brocart rouge, dans le haut fauteuil noir de bois sculpté.

Il la contemplait avec tant d'intensité qu'elle baissa les yeux, intimidée.

— Votre présence apporte le bonheur, murmura-t-il.

Il répéta :

— Le bonheur... Ce mot sonne étrangement. Depuis si longtemps il est banni de mon vocabulaire ! Je suis heureux de vous voir... Que deviendrai-je après votre départ ?...

— Mais je ne m'en vais pas !... Nous comptons

rester ici, maman et moi, des années ! Maman ne s'ennuie plus du tout, maintenant : nous avons des tas de relations charmantes. Quant à moi, je ne puis envisager l'idée de vivre hors du *Manoir de la Reine*.

— Vous vous marierez un jour, murmura-t-il, le regard détourné.

— Me marier ? cria-t-elle. Oh ! non ! Il n'en est pas question. Quelle idée absurde !

Elle était vraiment choquée de la suggestion et s'en étonna. A l'inverse de la plupart des jeunes filles, Dolorès n'avait jamais beaucoup rêvé au mariage. Son existence de jeune fille libre et riche la satisfaisait pleinement.

Elle savait bien qu'un jour, selon toute vraisemblance, elle distinguerait un jeune homme entre tous et l'épouserait. Elle l'imaginait grand, mince, distingué, pas trop jeune. Les jeunes gens lui paraissaient insignifiants. Elle ne les appréciait qu'au tennis ou au bal. Elle ne tenait pas à ce qu'il fût joli garçon, mais souhaitait qu'il eût de beaux yeux noirs et une voix agréable.

— Non, dit-elle, je n'ai aucune envie de me marier.

— Bientôt, on vous fera peut-être changer d'idée, murmura-t-il.

Elle ne répondit pas. Le sujet ne l'intéressait plus.

— Avez-vous fait l'esquisse que vous m'aviez promise ? demanda-t-elle. Votre portrait dans la cour d'Amour ?

Il sourit.

— Je vais vous montrer ce que j'ai fait, dit-il en s'approchant d'un vieux bahut.

Il revint avec une aquarelle dans des tons très doux, d'une transparence irréaliste, presque diaphane. Les colonnades, la vasque semblaient vues à travers un rêve ; quant au visage de sir Lancelot, il était fantomatique à souhait. Seuls les yeux avaient une intensité étrange et semblaient contempler Dolorès tristement.

La ressemblance était frappante.

Elle reprocha :

— Pourquoi vous êtes-vous peint si flou ?

— Ne suis-je pas une ombre ? Mais, si ma silhouette vous déplaît, je vais la retoucher.

Il voulut lui enlever le portrait des mains, mais elle le retint vigoureusement. Leurs doigts s'effleurèrent ; ceux de sir Lancelot étaient si brûlants que la jeune fille en fut saisie.

Jamais elle n'aurait supposé que la main d'un fantôme pût être si virile et si chaude. Peut-être devina-t-il son impression, car il lâcha aussitôt l'esquisse qui demeura en la possession de Dolorès.

— Je la garde telle quelle, dit-elle, et vous défends d'y toucher. Et je vous remercie du fond du cœur.

— Ne me remerciez pas : il n'y a pas de quoi.

Il ajouta à voix basse :

— J'ai des remords de vous laisser exercer votre charité à mon égard.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, soudain attristée.

Il regarda longuement le doux visage à l'expression candide, presque enfantine, et répondit seulement :

— Parce que...

— Ce n'est pas vous qui m'avez attirée ici, dit-elle. C'est moi qui ai eu l'indiscrétion de m'aventurer sur vos terres et d'y revenir.

Comme il ne répondait pas, elle interrogea, un peu anxieuse :

— Vous ne me défendrez pas de venir vous voir ?...

Elle ne s'avisait pas de l'étrangeté de sa requête.

Après tout, elle ne parlait pas à un jeune homme comme John de Grey ou Jim Tillingbourne, mais à un fantôme.

XVIII

Quand Dolorès contempla au jour, le lendemain, l'aquarelle, elle fut frappée de la ressemblance du portrait avec l'original. Seul la gênait l'aspect par trop fantomatique de la silhouette. Elle fut tentée



de découper le visage pour l'encadrer, mais l'ensemble était si parfait, si harmonieux, qu'elle renonça à cet acte de vandalisme.

« Non, songea-t-elle : je vais faire une copie réduite du visage et la porterai au cou, au bout d'une chaîne ou d'un médaillon. »

Elle commanda à Londres des toiles, de la peinture et des pinceaux. Dès qu'elle reçut l'envoi, elle se mit au travail.

L'exécution sur une plaquette d'ivoire lui parut plus difficile qu'elle ne le croyait. La ressemblance la fuyait.

Le portrait lui apparaissait chaque fois plus séduisant, plus grande la perfection des traits. Cependant, l'artiste ne s'était pas flatté. Elle crut sentir sur elle le regard intense de sir Lancelot, et une vague de chaleur incendia son visage.

Après plusieurs essais infructueux et s'être mieux appliquée, elle arriva à copier le visage du portrait en miniature sur la plaquette d'ivoire.

Alors elle partit un après-midi, avec l'auto, à Londres, sous prétexte d'y faire des courses, et elle se procura chez un bijoutier le médaillon et la chaîne. Encadrée sous le verre, son œuvre lui parut encore meilleure.

Elle la contempla avec satisfaction.

Ce soir-là, au dîner, elle porta le médaillon en or qui recélait, insoupçonné de tous, le portrait du fantôme.

Dolorès se sentait heureuse. Jamais elle n'avait connu pareille allégresse.

Elle rencontrait son fantôme presque chaque soir, maintenant, ne fussent que cinq ou dix minutes, au bas de la terrasse, dans la gondole. Elle lui racontait les nouvelles du dehors ; mais, par une curieuse pudeur, elle évitait de prononcer le nom de lady Desmond.

Il la questionnait sur les uns et les autres, et plus particulièrement sur le capitaine John de Grey et sur lord Tillingbourne. Dolorès finit par remarquer que le récit de ses parties de tennis ou de ses piqueniques en compagnie des deux jeunes gens plongeait

le fantôme dans des abîmes de mélancolie. Elle supposa que l'idée de ces excursions, de ces promenades, de toute cette vie au grand air, lui faisait, par son contraste, paraître plus cruelle sa captivité.

— Pourquoi me faites-vous raconter tout cela? demanda-t-elle un jour. Ce n'est pas très intéressant.

— C'est une excellente discipline, dit-il; je m'entraîne.

Elle se méprit sur le sens de ses paroles.

— Ne sortirez-vous pas un jour de cette réclusion volontaire? demanda-t-elle. Je ne vous en demande pas la cause, ajouta-t-elle vivement. Il y a certainement à votre conduite des raisons péremptoires... Cependant, si vous désiriez vous échapper, passer à l'étranger,... ma mère et moi pourrions faciliter votre évasion.

— Impossible! dit-il brièvement.

— N'aimeriez-vous pas rentrer dans le monde? insista-t-elle. Cette solitude doit être si pénible!

— J'ai dit adieu au monde pour toujours, dit-il d'un air sombre. Je suis comme mort. Deux personnes seulement connaissent la retraite du fantôme : vous... et une autre.

Ses yeux allèrent au portrait accroché au mur, qui représentait une belle jeune femme. Dolorès ressentit un petit pincement au côté gauche.

Elle comptait justement, ce soir, montrer à sir Lancelot la petite miniature qu'elle avait faite de lui et qu'elle portait dans un médaillon, mais l'allusion la blessa de savoir qu'elle n'était pas seule à lui témoigner de l'amitié. Elle garda son secret et se mit à parler de miss Pêche et de miss Prune, les deux vieilles filles de *Turc Cottage*.

A l'inverse des gens de Clere, celles-ci n'avaient pas changé d'avis et n'avaient pas rendu visite à Mrs. Eliot, malgré l'attitude conciliante prise par lady Desmond et le duc vis-à-vis des habitantes du château où elles n'avaient pas mis les pieds. Mais Dolorès allait souvent les voir.

Elle avait commencé à étudier l'espagnol, et sir Lancelot, qui parlait cette langue à merveille, l'aidait à progresser.

Elle nota avec plaisir que son ami reprenait goût à la peinture. Chaque jour, il lui montrait une esquisse ou un dessin nouveau que la jeune fille trouvait remarquable.

Les yeux de sir Lancelot avaient perdu cette expression tragique qui avait tant attristé Dolorès le premier soir, et sa voix, d'abord si sourde, vibraient maintenant de résonance joyeuse.

Une quinzaine s'écoula ainsi. Ils avaient établi entre eux un nouveau code. Quand une corvée empêchait Dolorès de rendre visite à sir Lancelot, à sept heures et demie du soir elle se rendait dans la bibliothèque, déplaçait quelques volumes sur un rayon et tapait trois petits coups contre la boiserie correspondant à la chambre espagnole du solitaire.

Il était toujours là à cette heure, de l'autre côté de la cloison, prêt à capter un message.

Inversement, si lui-même n'était pas libre de sa soirée, il tapait trois coups légers pour avertir la jeune fille.

Si bien que celle-ci avait pris l'habitude de venir chaque soir, avant de dîner, passer un moment dans la bibliothèque.

En l'espace de quinze jours, deux fois seulement sir Lancelot avait donné le signal. Quelle raison mystérieuse le forçait donc à renoncer au plaisir évident que lui causait la venue de la jeune fille? Ce petit problème tortura Dolorès. Elle n'osa interroger le fantôme à ce sujet, quand elle le revit, mais son esprit fermenta.

Des contingences auxquelles, tout d'abord, Dolorès n'avait pas songé firent travailler son imagination. Puisqu'il s'agissait, après tout, d'un homme et non d'un fantôme, il fallait bien qu'il se nourrit, et puisqu'il ne sortait pas au dehors, quelqu'un devait, de toute évidence, lui porter de quoi manger? Peut-être, après tout, avait-il un domestique qui, la nuit tombée, allait s'approvisionner au dehors. Il y avait sans doute plusieurs autres pièces à l'entour de la cour de Cupidon, en dehors de celle que connaissait Dolorès.

En fait, toutes les pensées de la jeune fille tour-

naient autour du prisonnier de la cour d'Amour.

Le 1^{er} octobre, on apprit le retour à Londres de lady Desmond. Elle invitait les dames Eliot à venir dîner chez elle à Londres.

Elle ajoutait :

Comme il vous serait peut-être désagréable de rentrer au château tardivement, je vous offre l'hospitalité pour la nuit, et même pour quelques jours. Cela nous permettra d'aller au théâtre. Je prie également lord Tillingbourne et je suis bien sûre qu'il acceptera.

Francine, qui lisait la lettre à haute voix, se montra ravie de cette invitation.

— Quelle femme charmante que lady Desmond ! s'exclama-t-elle. Il y a un post-scriptum.

Nous parlerons, écrivait lady Desmond, du bal costumé. Je vous amènerai de nombreux danseurs.

— C'est vrai ! s'exclama Francine, il faut penser à ce bal et vous choisir un ravissant déguisement !

Mais, à son vif étonnement, Dolorès ne manifesta aucun enthousiasme.

Elle était atterrée à l'idée de quitter le manoir, fût-ce pour vingt-quatre heures.

Le soir même, elle annonça la nouvelle à son ami. Sir Lancelot parut consterné. Il devint horriblement pâle.

— Vous partez... pour... quelques jours, balbutia-t-il. Je devrais m'en réjouir pour vous, et, égoïstement, je ne pense qu'à moi. C'est un peu de votre faute. Vous m'avez gâté !

— S'il ne dépendait que de moi, ... je resterais.

— Ne dites pas cela ! Il vaut beaucoup mieux que vous vous distrayiez. Je serais désolé de m'interposer entre vous et le plaisir. Je vous souhaite, au contraire, de vous amuser à Londres et d'y être aussi heureuse que possible.

Dolorès gardait le cœur lourd. Le remords l'oppressait.

Elle avait l'impression de désert.

N'avait-elle pas apporté la lumière et la joie dans cette prison? Avait-elle le droit d'abandonner son prisonnier?

XIX

AU THÉÂTRE

Le jour du départ pour Londres arriva.

Francine, qui trouvait sa fille mélancolique depuis quelques jours, se réjouissait pour Dolorès de cette diversion.

— Vous avez mauvaise mine, chérie, dit-elle, comme Dolorès, aidée de la femme de chambre, empillait dans une malle de ravissantes robes. Vous n'êtes pas souffrante, j'espère? Cependant, depuis quelques soirs, nous nous couchons de bonne heure, et vous n'avez aucune raison d'être fatiguée. Ne lisez-vous pas trop tard le soir, dans votre chambre?

— Non, non, fit Dolorès en rougissant; je ne lis pas du tout le soir.

— Le changement d'air vous fera du bien, et aussi la distraction. Lady Desmond va certainement insister pour nous garder quelques jours à Londres. J'aurais presque envie, après cela, de vous emmener quelques semaines en Ecosse. L'air de la montagne serait excellent.

— Quelle idée! protesta Dolorès avec effroi. Je suis très bien portante et n'ai aucune envie d'aller en Ecosse! C'est déjà bien assez d'aller à Londres!

Francine ne fit aucun commentaire, mais contempla sa fille d'un air pensif. Parfaitement heureuse? Elle en doutait. N'avait-elle pas remarqué que Dolorès perdait l'appétit et la gaieté? Sa fille semblait vivre dans un rêve. Qu'est-ce que cela signifiait? Était-elle amoureuse? De qui? De Jim Tillingbourne ou de John de Grey?

Elles partirent pour Londres en auto. Parker, la femme de chambre, suivait avec les bagages. Lady Desmond les accueillit avec amabilité, se prodiguant. Son appartement était vaste, agréable et

merveilleusement tenu. Le service y était parfait.

Nina donna à ses invitées deux belles chambres communicantes, avec boudoir et salles de bains. La chambre de Dolorès était tendue de damas bleu ciel, celle de Francine de vert amande. Il y avait des fleurs à profusion. Mais, dans la chambre de Dolorès, en plus des bouquets choisis par lady Desmond, l'attendait une merveilleuse corbeille de violettes de Parme, portant la carte de lord Tillingbourne.

— Marquis de Tillingbourne, lut Francine à haute voix, savourant chaque syllabe. Il a deviné que les violettes étaient vos fleurs préférées.

— Oui, dit Dolorès, que cet envoi laissait indifférente.

— Lady Desmond m'a dit que toutes les jeunes filles de l'aristocratie s'arrachaient le jeune lord. C'est un beau parti.

— Sans doute ! fit Dolorès avec impatience.

— Vous ferez bien de mettre quelques-unes de ces violettes à votre corsage, ce soir, conseilla la mère. Lord Tillingbourne nous invite à dîner au *Ritz*, m'a dit lady Desmond ; cela lui fera plaisir...

Distraite, Dolorès ne répondait pas. Elle songeait au prisonnier de la cour d'Amour.

Après le dîner, qui fut somptueux, Jim Tillingbourne emmena les dames au théâtre Saint-James, où l'on donnait une pièce nouvelle. Il avait également convié deux de ses camarades de régiment : l'un, un major timide pour qui Mrs. Eliot se mit en frais, et l'autre un fringant capitaine, visiblement épris de lady Desmond.

Tillingbourne put donc se consacrer entièrement à Dolorès et s'asseoir à côté d'elle. D'habitude, il fréquentait les music-halls ; mais, y ayant trop de relations, il n'avait osé y conduire Dolorès.

Comme la pièce l'ennuyait, il n'avait d'autre ressource que d'admirer la jeune fille et ne s'en privait pas. Elle était charmante dans sa robe de taffetas blanc et lui plaisait sérieusement. Cependant Dolorès lui marquait une froideur excessive. Mais peut-être cette froideur même contribuait-elle à l'enflammer davantage.

— Ça vous amuse, cette pièce? ne put-il s'empêcher de demander.

— Mais oui, affirma-t-elle, sincère.

Il soupira :

— Quel dommage! Vous n'avez d'yeux que pour les acteurs et vous ne voyez pas le drame qui se joue auprès de vous.

— Un drame?

— Je suis éperdument amoureux de vous et j'ai l'impression que je ne compte pas pour vous. Ne consentiriez-vous pas à m'épouser? demanda-t-il avec ardeur.

Cette demande inattendue stupéfia la jeune fille.

Totalement dénuée de coquetterie, elle n'avait rien fait pour encourager le jeune lord. Un peu moins perdue dans ses rêves, elle aurait pu cependant s'apercevoir plus tôt des attentions marquées de Tillingbourne.

— Oh! balbutia-t-elle, atterrée, vous plaisantez?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie, affirma Tillingbourne.

Le rideau tombait sur le second acte sans qu'ils s'en aperçussent.

Les applaudissements les tirèrent de leur stupeur.

— Vous me plaisez follement, assura le jeune lord, très rouge. Jamais je n'ai demandé aucune jeune fille en mariage, vous savez!

— J'en suis désolée! s'exclama Dolorès, car je ne veux pas me marier.

Tillingbourne contempla la jeune fille avec inquiétude. Parlait-elle sérieusement? Evidemment non! Toutes les jeunes filles font des manières.

Il regretta cependant d'avoir lancé sa déclaration au théâtre. L'endroit n'était guère propice. Il ne s'attendait pas, il est vrai, à un refus, et la discussion n'était pas son fort.

— Vous changerez d'idée, j'espère, insinua-t-il, présomptueux.

— Non, affirma-t-elle.

— Je saurai bien vous convaincre!

Elle hocha la tête tristement.

— Non, répéta-t-elle, certainement pas ! Perdez tout espoir.

Le jeune lord rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Vous en aimez un autre ? demanda-t-il rudement.

Un autre ?... Pendant une minute, Dolorès ne sut que répondre, la gorge nouée. Aimait-elle quelqu'un d'autre ?

— Je... je ne sais pas..., balbutia-t-elle, aveuglée d'une lueur soudaine.

— Ce n'est pas bien sérieux, alors ! s'exclama Jim Tillingbourne, soulagé.

Dolorès avait hâte de fuir, de se retrouver seule. La déclaration de Tillingbourne, en la forçant à lire dans son propre cœur, l'avait bouleversée.

Elle imagina quelle eût été sa joie si un autre, à la place du jeune lord, avait formulé la même requête. Elle crut sentir sur elle le regard brûlant de deux magnifiques yeux et se sentit défaillir.

Elle l'aimait, elle aimait un fantôme...

Quelle chose curieuse que Tillingbourne l'eût forcée, par son aveu, à découvrir ce secret merveilleux ! Mais aussitôt le désespoir l'assaillit. Elle aimait un fantôme retranché du monde. Sa vie, désormais, serait celle d'une nonne.

Le rideau se relevait.

— Je vais donc vous faire une cour en règle, reprit le jeune lord. Car je ne veux pas me laisser décourager. Il faudra bien que vous disiez oui.

— Oh ! je vous en prie, supplia Dolorès, n'insistez pas !

— Pourquoi cela ?

Hésitante, elle biaisa :

— On va vous entendre, et je veux écouter la pièce.

Il se tut, maussade. La jeune fille lui plaisait, mais il ne voulait pas qu'elle se moquât de lui. Après tout, il lui faisait bien de l'honneur en la demandant en mariage ! Son dédain était inexplicable !

En même temps, la difficulté aiguïssait son désir.

« Elle sera à moi ! » décréta-t-il en contemplant

les épaules virginales, le pur profil et les blonds cheveux dorés.

Mais sa confiance en lui était ébranlée.

Au sortir du théâtre, lady Desmond pria les trois hommes à souper. Ils acceptèrent.

Nina remarqua l'abattement de Tillingbourne. Elle devina que Dolorès était la cause de son souci et le prit à part :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je lui ai demandé de m'épouser et elle a refusé. Je ne puis rester sur cet échec ! déclara Jim, penaud.

— Ne vous tracassez pas, cher ami ! Les jeunes filles sont capricieuses. Je lui parlerai ce soir, si vous voulez.

— C'est une idée ; j'accepte.

En fait, c'était d'un commun accord que Nina et Tillingbourne avaient attiré les Eliot à Londres pour arracher Dolorès à l'influence du capitaine de Grey. Eprise du beau capitaine et souhaitant l'épouser, Nina espérait que Tillingbourne réussirait du premier coup auprès de Dolorès et qu'elle, Nina, serait ainsi débarrassée d'une rivale dangereuse.

Snob, elle s'était dit :

« Avec son titre, sa fortune, sa prestance, ce sera un jeu pour Tillingbourne de convaincre cette petite. J'aurai ainsi le champ libre du côté de John ! »

Le soir, au moment du coucher, quand Dolorès se fut retirée dans sa chambre, Nina retint Francine Eliot un moment au salon.

— Pauvre Tillingbourne ! dit-elle alors, d'un ton confidentiel. Je suis navrée pour lui. Pas vous ? Ou bien seriez-vous aussi opposée à cette union ?

Francine, malgré son âge, avait gardé une ingénuité de jeune fille.

— De qui parlez-vous ? demanda-t-elle.

— De Dolorès, naturellement !

— Voulez-vous dire que lord Tillingbourne aurait distingué Dolorès ? demanda-t-elle en rougissant d'émotion.

— Distingué ! s'écria lady Desmond. Tillingbourne est fou d'elle ! Nous sommes de vieux camarades, et

il m'a fait ses confidences. J'espère pour le pauvre garçon que vous n'êtes pas contre lui?

Son sourire était si doux, ses manières si franches, que Francine, d'habitude fort réservée, se sentit incitée à la confiance.

— Pas du tout. Je serais ravie qu'il plût à Dolorès. Lord Tillingbourne représente socialement un beau parti, mais j'ose déclarer que Dolorès, par sa fortune et son charme, ne serait pas indigne de lui.

— Certes! Votre fille est exquise et digne des plus beaux partis. Cependant, ce mariage me paraît réunir tous les avantages. Il n'y a qu'un obstacle.

— Lequel?

— Dolorès rabroue Tillingbourne.

— Vraiment? Il m'a paru en effet un peu déprimé.

— Il a sollicité la main de Dolorès ce soir, mais elle l'a envoyé promener. Il a tant de chagrin que cela me fait de la peine; j'ai promis de plaider sa cause. M'aiderez-vous?

Francine parut perplexe.

— Dolorès a un cœur exquis, dit-elle, mais elle a ses idées. Je ne l'ai jamais influencée en rien. Chez nous, on laisse les jeunes filles libres de choisir leur mari.

« Quelle anarchie! » songea lady Desmond, exaspérée.

A voix haute, elle proféra :

— Croyez-vous que ce soit pour leur bonheur? Ici, les parents disent leur mot, et, ma foi, leur expérience évite souvent bien des bêtises. Dans le cas présent, l'union de Dolorès avec Tillingbourne présente tant d'avantages que vous devriez lui faire entendre raison. Croyez-vous que votre fille ait le cœur pris ailleurs? demanda-t-elle brusquement.

— Non, je ne crois pas, dit Francine d'un ton hésitant... Mais j'aurais pensé qu'elle épouserait plutôt...

Elle s'arrêta court, embarrassée sans savoir pourquoi.

— Qui? insista Nina.

— Il m'avait semblé que le capitaine de Grey

avait de la sympathie pour Dolorès et qu'il ne lui était pas antipathique : c'est tout.

Nina fronça les sourcils. C'est bien ce qu'elle avait redouté. Heureusement, de Grey ne semblait pas avoir risqué l'aveu. Rien n'était perdu ! Quelques insinuations perfides pouvaient détacher le jeune homme et inquiéter Francine.

— Que de Grey soit séduit par Dolorès comme nous tous, c'est vraisemblable. Mais il ne l'épousera jamais.

— Pourquoi donc ? demanda la mère, étonnée.

Nina parut se recueillir :

— John a aimé autrefois, sans espoir, une femme mariée. Celle-ci, depuis, est devenue veuve et lui rend aujourd'hui son amour. Même si le capitaine de Grey s'est détaché un peu, il n'osera jamais, par délicatesse, épouser une autre femme.

Francine parut profondément choquée. Evidemment, John baissait dans son estime. C'est tout ce que souhaitait Nina. Elle se réjouit de son succès.

— M'autorisez-vous à sonder votre charmante fille pour savoir quels sont ses sentiments exacts à l'égard de Jim Tillingbourne ? demanda-t-elle. De mère à fille, une pudeur empêche souvent la confiance.

Francine n'osa refuser ; visiblement, la médisance concernant John de Grey l'avait troublée. Pourquoi, faute de mieux, Dolorès n'épouserait-elle pas Tillingbourne ? C'était un bon garçon, un peu sombre, mais bien apparenté !...

— Parlez si vous le voulez, dit-elle.

Lady Desmond n'attendit pas au lendemain et vint frapper à la porte de la chambre de Dolorès.

Celle-ci commençait à se déshabiller et parut fort surprise de cette visite intempestive.

XX

LE MÉDAILLON

— Excusez cette intrusion tardive, dit Nina doucement, mais j'ai vu ce soir un pauvre garçon si malheureux que mon cœur s'est ému de pitié.

— Vous êtes très bonne, dit Dolorès avec réserve.

— Et vous bien froide ! fit Nina en riant. Ce pauvre Tillingbourne est absolument fou de vous, ma chère ! Ce serait un mari dont vous feriez ce que vous voudriez.

— Je ne l'aime pas.

— Ah ! Vous arriveriez bien vite à l'aimer. Il est capable de faire le bonheur d'une femme, je vous assure.

— Les jeunes filles à marier ne manquent pas.

— Mais c'est vous qu'il souhaite épouser !

— Dommage ! Je ne l'épouserai pas.

— Vous êtes sûre que vous ne changerez pas d'avis ?

— Absolument sûre.

Lady Desmond, à l'accent de la jeune fille, sentit qu'il ne s'agissait pas d'un caprice, mais d'une résolution inébranlable. Elle s'en étonna. Quelle raison assez sérieuse pouvait inciter la jeune fille à écarter sans regret un parti aussi brillant que lord Tillingbourne ?

« Il y a quelqu'un d'autre », songea-t-elle.

Elle examina Dolorès qui dénouait avec des doigts fébriles un collier de perles.

« Elle voudrait me voir partir », remarqua Nina.

— Vous aimez quelqu'un ! jeta-t-elle à brûle-pourpoint.

Dolorès ne s'attendait pas à cette suggestion.

Elle rougit, puis devint toute pâle.

Elle eut un geste nerveux. Le sautoir de perles se rompit, et le médaillon qu'il retenait tomba dans l'ample manche de dentelle où il s'emmêla.

Sans s'occuper des perles, Dolorès voulut récu-

pérer son trésor. Mais le fermoir s'était pris dans la dentelle, et Dolorès ne pouvait le dégager sans risquer de déchirer la dentelle.

Nina Desmond se précipita.

— Laissez-moi vous aider, chère !

Et, avant que Dolorès pût défendre son bien, Nina se saisit du médaillon, le dégagea et l'ouvrit comme par mégarde !

— Oh ! cria Dolorès, horrifiée, rendez-le-moi !

Mais Nina savait ce qu'elle faisait. Peu lui importait de commettre une monstrueuse indélicatesse que Dolorès ne lui pardonnerait jamais. Elle voulait savoir.

Maintenant avec force le médaillon que Dolorès tentait de lui arracher des mains, elle regarda la miniature, s'attendant à voir le portrait de John de Grey.

Découvrant que le portrait du médaillon n'était pas celui de l'homme qu'elle aimait secrètement, Nina aurait dû ressentir un soulagement intense. Mais, apercevant les traits de sir Lancelot, son visage se contracta dans une expression de terreur, et elle laissa tomber le médaillon à terre, comme brûlée par un fer rouge.

Dolorès ramassa vivement son cher trésor. Elle était épouvantée, moins de voir découvert le secret de son amour que de penser qu'elle trahissait la confiance que le prisonnier de la cour d'Amour avait mise en elle.

Elle aurait voulu demander à Nina :

« Connaissez-vous ce visage ? L'avez-vous jamais vu ? Souhaitez-vous du mal à mon fantôme ? »

L'émotion visible de lady Desmond portait son angoisse au paroxysme. Dolorès s'arma pour la lutte. On l'eût suppliée en vain. Elle fût morte plutôt que de révéler l'existence de sir Lancelot et celle de la cachette où il se terrait.

Pendant un moment, lady Desmond perdit l'usage de la parole ; elle semblait atterrée, terrifiée ; son visage était livide.

— Qui est cet homme ? demanda-t-elle enfin.

Dolorès avait horreur du mensonge. Mais elle

sentait que dire la vérité en cette minute serait nuire à son cher fantôme.

— Personne ! dit-elle d'une voix ferme.

Nina Desmond retrouvait peu à peu sa présence d'esprit. Elle voulait savoir à tout prix où la jeune fille avait découvert cette miniature et pourquoi elle la portait sur son cœur.

Pourquoi ce revenant qu'elle voulait oublier venait-il à nouveau la hanter comme un remords ? Elle eut une brève hallucination, elle crut voir ses mains teintées de sang...

— Ce n'est pas une réponse, dit-elle.

— De quel droit m'interrogez-vous ? demanda Dolorès, indignée.

Nina revint à la prudence.

— J'ai de bonnes raisons pour cela, dit-elle, mais je ne puis vous les dire pour l'instant. Cependant, je ne suis pas poussée par une vulgaire curiosité, je vous le jure. Dites-moi qui est cet homme ?

— Je ne sais pas ! affirma Dolorès.

— Vous portez sur votre cœur le portrait d'un homme que vous ne connaissez pas ? Quel est ce secret ?

— Il n'y a aucun secret, déclara Dolorès, résolue à défendre coûte que coûte l'incognito de son ami le fantôme.

Lady Desmond regarda la jeune fille d'un air de doute.

— Vous n'aviez pas le droit de regarder malgré moi cette miniature, déclara Dolorès.

— Ce fut un accident, je vous assure, mentit Nina.

Elle insista :

— Vous ne savez pas le nom de cet homme ?

— Je l'ignore ! affirma Dolorès, heureuse de ne plus mentir.

— Où avez-vous trouvé cette peinture ?

Dolorès hésita une seconde.

— Au manoir, dit-elle.

— Oh ! fit lady Desmond, soulagée. Et personne ne vous a parlé de cet homme ?

— Personne ! assura Dolorès.

— Alors, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de brûler cette miniature et de n'y plus penser.

— La brûler ! s'exclama Dolorès. Je m'y refuse !

— Donnez-la-moi, alors.

— Certainement non ! Je ne vois pas quel mal je fais en gardant cette miniature.

— Ce portrait vous portera malheur. Cet homme était, de son vivant, un criminel endurci ; il a perpétré un horrible forfait, si horrible que je n'oserais même pas en faire le récit à des oreilles innocentes. D'y penser seulement me remplit d'horreur.

Nina se voila les yeux comme pour masquer une vision trop atroce.

— Consentez-vous, maintenant, à brûler l'effigie d'un assassin ? demanda-t-elle enfin.

— Non, répondit Dolorès, très pâle. Je ne crois pas qu'un homme doué de traits aussi nobles ait pu commettre un crime horrible.

Nina parut saisie et regarda la jeune fille d'un air étrange.

— Il a avoué, dit-elle. Voulez-vous savoir quelle fut sa faute ?

— Non, dit Dolorès froidement, je ne veux pas entendre ce récit de votre bouche.

XXI

LA VIE EST UN RÊVE

Cette révélation avait bouleversé Dolorès.

« Est-il possible, se demandait-elle, que ce soit là la raison de sa réclusion volontaire ? Serait-il appréhendé par la Justice s'il sortait de sa cachette ? Non, je ne puis le croire. »

Dolorès déplorait amèrement son imprudence.

« Si je n'avais pas porté ce médaillon sur moi, songeait-elle, rien ne serait arrivé. »

Le séjour à Londres fut pour la jeune fille un vrai supplice. La présence de Nina lui était pénible. Elle n'avait osé confier à sa mère la scène avec lady Desmond et souffrait de lui cacher quelque chose.

Ce fut donc avec un vif plaisir qu'elle reprit le chemin du manoir. Il faisait nuit quand elles arrivèrent au château, à l'heure du dîner.

Elles étaient chargées de paquets, ayant acheté, en prévision du bal, maints objets de cotillon.

Le premier soin de Dolorès fut de se précipiter dans la bibliothèque pour signaler sa présence au prisonnier.

Mais elle fut très déçue de recevoir le signal lui interdisant l'accès du souterrain.

Quelles raisons mystérieuses pouvaient bien inciter sir Lancelot à se priver de sa visite?

Cela n'était pas sans l'intriguer.

Ce soir-là, Francine monta dans la chambre de sa fille pour causer avec elle de leur séjour.

— Ainsi, dit-elle, tu ne veux pas épouser Tillingbourne?

— Non, maman : je ne l'aime pas.

— J'espère que John de Grey n'a pas troublé ton cœur? Il n'est pas libre.

Et, en toute innocence, Francine relata la confidence de Nina.

— Rassure-toi, maman, dit Dolorès en souriant, je ne suis pas éprise du charmant capitaine. Mais, en ce qui le concerne, je crois que John de Grey se considère comme parfaitement libre.

Depuis l'incident du médaillon, Dolorès n'avait plus aucune confiance en lady Desmond.

Nina s'était, ce soir-là, montrée sous un jour peu sympathique.

— Tu crois? murmura Francine. J'avais eu l'idée que notre hôtesse regardait le capitaine de Grey avec de doux yeux. Peut-être espère-t-elle l'épouser, et, craignant de trouver en toi une rivale...

— C'est bien possible! interrompit Dolorès avec lassitude. Qu'elle l'épouse s'il y consent : je ne le lui disputerai pas!

Elle dormit mal, cette nuit-là.

La journée du lendemain lui parut interminable.

Sitôt le soir venu, elle courut à la bibliothèque pour correspondre avec son prisonnier. La réponse fut encore négative. On ne pouvait la recevoir dans

la cour d'Amour. Dolorès se retint pour ne pas pleurer.

Il en fut encore de même le lendemain et les jours suivants. Le cœur de Dolorès devenait lourd comme du plomb.

Pendant ce temps, Francine envoyait les invitations pour le bal travesti qu'elle comptait donner à huit jours de là. Dolorès assistait à ces préparatifs avec une mélancolie chaque jour plus grande.

Lady Desmond et Tillingbourne avaient promis de venir et d'amener des amis. Francine, avant de quitter Londres, avait encore insisté pour que Nina vînt séjourner quelques jours au manoir.

— Ce serait avec plaisir, avait répondu celle-ci ; mais, tant que lady Rosemonde, l'ennemie de notre famille, y habitera, je ne pourrai dormir sous le même toit. Ne me demandez pas cela : c'est au-dessus de mes forces.

Une semaine s'était écoulée depuis la dernière rencontre de Dolorès avec son fantôme. Elle était au bord du désespoir, quand elle reçut l'avertissement que la route était libre et qu'on l'attendait. Elle crut défaillir de joie à ce signal.

Elle s'attendait à ce que son fantôme manifestât la joie la plus vive et s'excusât de n'avoir pu la recevoir plus tôt. Mais il ne dit rien de semblable et se montra encore plus réservé que de coutume.

Cette rencontre dont Dolorès escomptait de douces émotions la glaça. Vers la fin, cependant, sir Lancelot déclara :

— Vous m'avez beaucoup manqué, vous savez.

Le cœur de Dolorès se dilata.

— C'est vrai ? demanda-t-elle.

Il la regarda pour la première fois de la soirée, et ce regard intense la bouleversa.

Pour masquer son trouble, elle se mit à parler avec volubilité du prochain bal, de lord Tillingbourne et de sir John de Grey.

« Je ne veux pas qu'il devine à quel point il m'est cher ! » songea-t-elle.

— J'aurai un ravissant déguisement, déclara-t-elle, que maman m'a commandé pour cette occa-

sion à Londres. Un costume d'ondine, tout en perles de cristal.

— Comme vous êtes jeune! murmura-t-il, attendri.

Il ajouta, pensif :

— J'aimerais vous admirer dans cette belle toilette.

Elle promit :

— Si je peux m'échapper au milieu du bal, je viendrai me faire admirer. Je serai ondine, avec une robe blanche perlée de cristal, une écharpe vert d'eau, également perlée, et de grosses perles de cristal en collier.

— J'aurais aimé vous voir danser au bal comme les autres, comme Tillingbourne ou de Grey...

Il ajouta à voix plus basse :

— J'aimerais vous faire danser...

— Oh! fit-elle, saisie, dansiez-vous quand...

— Quand j'étais encore vivant et appartenais au monde? Oui, j'adorais danser.

— Mais il n'y a pas si longtemps de cela!

— Hélas!... murmura-t-il d'un air sombre. Mais ne parlons pas de moi. Avec qui danserez-vous? Avec Tillingbourne?

— Je ne crois pas.

— Pourquoi cela?

— Parce que... Je danserai plutôt avec de Grey. Il danse si bien! ajouta-t-elle, comme pour s'excuser.

Elle souffrait d'évoquer devant lui les plaisirs auxquels il ne pouvait participer.

Le silence régna un moment. Il semblait soudain triste.

Tout à coup, il demanda :

— Voudriez-vous me faire un grand plaisir?

— Certes! fit-elle avec empressement.

— Gardez-moi une danse... Vous passerez ce moment avec moi en pensée. Voulez-vous?

— Je vous le promets, dit-elle avec gravité. Quelle danse voulez-vous?

— Un tango... J'adorais danser le tango, autrefois.

Il s'amusait à évoquer cet autrefois.

— Quel air préféreriez-vous? demanda-t-elle.

— Celui qui s'appelait : *La vie est un rêve*.

— L'orchestre le jouera certainement, affirmat-elle. C'est celui-là que je vous réserverai.

— Vous n'oublierez pas?

— Je n'oublierai pas!

Elle ajouta :

— Je ferai inscrire ce tango au programme pour minuit, un peu avant le souper. Vous pourrez donc le danser à cette heure-là, en imagination, avec moi.

— Entendu! dit-il d'un ton joyeux.

Elle n'osa lui demander s'ils se reverraient avant le bal, craignant d'être indiscreète.

Comme s'il avait deviné sa pensée secrète, il déclara :

— Nous nous verrons encore une fois. Voulez-vous venir bavarder avec moi la veille du bal? D'ici là, ... il vaut mieux que je ne vous voie pas.

— Pourquoi cela? demanda-t-elle en rougissant.

— Pour mille raisons personnelles. Je lutte contre mon désir, vous savez.

Elle fut peinée de penser qu'il se privait volontairement de sa présence, mais n'osa poser aucune question.

Une seconde, l'idée affreuse traversa son esprit qu'il avait deviné le sentiment trop tendre qu'elle lui voulait et voulait la détacher. Non, impossible. Cependant, ... elle partit fort triste. Le lendemain, elle essaya de distraire sa mélancolie en flirtant avec le capitaine de Grey.

John était un charmant camarade, si attentionné! Dolorès se montra avec lui plus coquette que d'habitude, et ils marivaudèrent gaiement.

Lady Desmond et Tillingbourne avaient regagné Tillingbourne Court. Tous deux vinrent rendre visite aux dames Eliot.

Dolorès se montra froide. Le jeune lord l'avait effrayée par son impétuosité, à la soirée du théâtre Saint-James, et elle voulait le décourager définitivement.

John bénéficia de cet état de choses.

L'été avait été pluvieux et froid, mais septembre

avait été plus lumineux, et octobre s'annonçait magnifique.

Le soir du bal, on laisserait ouvertes les grandes portes vitrées du salon, donnant sur la cour aux Cyprès que l'on illuminerait de lanternes chinoises et de lampions multicolores, parmi les fleurs.

La vasque au jet d'eau serait teintée de mille feux. Les salles du château se prêtaient à la réception.

Lady Rosemonde avait appris avec saisissement le projet du bal, mais n'avait fait aucun commentaire et s'était activée pour que l'organisation de la fête fût parfaite. Elle-même avait décoré de fleurs le grand hall et les salons et suggéré que l'éclairage de la cour aux Cyprès devait être vert.

Elle paraissait encore plus pâle et plus triste que d'habitude.

— Vous vous surmenez ! reprocha doucement Dolorès.

— Je veux que ce bal soit un grand succès, dit-elle. C'est bien le moins !...

Elle semblait s'excuser d'avoir jusqu'alors, par sa seule présence, empêché les réjouissances et les réceptions au *Manoir de la Reine*.

XXII

LE CHEVALIER A L'ARMURE

La veille du bal, Dolorès ne put rendre visite au prisonnier de la cour d'Amour, comme elle l'avait projeté, sir George Gaynes donnant ce soir-là une soirée improvisée en l'honneur des dames Eliot.

Dolorès ne regretta pas trop ce contretemps. Toute la semaine, elle s'était désespérée de ne pas voir son fantôme. Elle lui en voulait un peu de son ostracisme et n'était pas fâchée de le faire attendre à son tour. Ce fut cependant le cœur déchiré qu'elle frappa, ce soir-là, le signal pour avertir le prisonnier de son empêchement à venir le trouver.

Vint enfin le grand soir de la fête. Quand Dolorès se vit éblouissante dans le miroir, en sa robe d'ondine perlée de cristal, une tristesse l'assaillit. Elle songeait au pauvre prisonnier de la cour d'Amour qui aurait tant souhaité la voir dans son beau déguisement.

Les invités n'étaient pas trop nombreux, mais la réunion était de choix. Tout le gratin du Surrey y figurait, et lady Desmond avait amené des amis de Londres.

Les Eliot avaient aussi recruté quelques Américaines de marque, anciennes relations de New-York séjournant actuellement à Londres et qui avaient fait le voyage pour la circonstance. Une centaine de personnes environ en tout, dans de brillants costumes empruntés à tous les âges et à tous les pays.

La salle du bal ressemblait à une magnifique salle d'exposition, avec ces portraits animés.

L'orchestre était entraînant. Et Dolorès, malgré sa préoccupation, s'abandonna bientôt au plaisir de la danse. Elle avait réservé pour son danseur imaginaire, son mystérieux fantôme de la cour d'Amour, le dernier tango, sur la musique de *la Vie est un Rêve*. Ceci malgré l'insistance de tous ses danseurs, dont Tillingbourne et sir John, à danser avec elle ce tango.

Elle dansait la danse précédente, un *one-step*, avec le comte de Breslord, un charmant jeune homme blond et rose, frais émoulu d'Oxford, en magnifique costume d'un seigneur du temps de Henri VIII.

Tout en tournant aux bras de son partenaire, Dolorès pensait à sa prochaine danse : ce tango qu'elle « danserait » avec un partenaire absent.

« Où m'assiérai-je, se demanda-t-elle, pour mieux l'évoquer ? »

Elle songea tout à coup : « Dans la bibliothèque ! »

C'est, en effet, dans cette pièce qu'elle serait le plus près de *lui*, puisqu'une cloison seule les séparerait.

Comment n'y avait-elle pas songé à temps pour avertir le fantôme de son intention ?

De plus, là elle serait seule; aucun invité, aucun fâcheux n'aurait l'idée saugrenue de venir l'y déranger.

Lorsque le *one-step* fut terminé, Dolorès remercia son cavalier et gagna le fond du hall, par où l'on accédait à la bibliothèque.

A droite et à gauche de la porte se tenaient d'habitude, en faction, deux mannequins casqués de visières de fer et gainés dans les armures de chevaliers moyenâgeux. Celui de droite rappelait vaguement à Dolorès, par son attitude digne et sa taille élancée, le prisonnier de la cour d'Amour, aussi l'avait-elle baptisé sir Lancelot.

Sa surprise fut grande de voir que ce mannequin avait disparu.

« Pourquoi l'a-t-on enlevé? se demanda-t-elle, et qui s'est permis de le déplacer? J'exigerai qu'on le remette ici dès demain. »

Un siège accolé à un pupitre Renaissance soutenait un énorme volume armorié des *Légendes de la Table Ronde*, ouvert au récit de la *Mort d'Arthur*.

Dolorès s'assit un moment sur ce banc, afin d'entendre les premières mesures du tango *la Vie est un Rêve*.

John de Grey, habillé en troubadour, passa devant elle, ayant à son bras lady Desmond, somptueuse Cléopâtre, avec un aspic or et diamant enroulé autour de son cou.

Puis ce fut lord Tillingbourne, fringant cavalier du temps de Charles II, qui avait sorti ce beau costume des coffres familiaux. Il semblait d'exécrable humeur, et Dolorès craignit un moment qu'il ne l'aperçût et vint vers elle. Mais, à sa surprise, il ne la regarda même pas et s'éloigna d'un air sombre, pour se rapprocher de Gladys Gaynes, déguisée en reine de cœur.

Jugeant le moment opportun, Dolorès se leva doucement pour se glisser dans la bibliothèque.

Elle constata avec ennui que la porte baillait : quelqu'un l'avait-il devancée en ce lieu? Non; la pièce, peu éclairée, semblait déserte...

De hauts cierges, transformés en candélabres

électriques, jetaient une clarté parcimonieuse, vite mangée par l'ombre. Les hauts vitraux coloriés aux blasons de la famille, qu'encastrent les rayons chargés de livres, se teintaient légèrement, grâce à l'illumination extérieure de la cour aux Cypres et à un magnifique clair de lune. Ils reflétaient dans le parquet brillant leurs chauds coloris, pareils à des pétales de fleurs azur, pourpres, roses et orange.

Quel endroit idéal pour évoquer un fantôme !

Il sembla à Dolorès voir remuer une ombre dans le fond de la vaste pièce.

— Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait un peu.

Personne ne répondit. Sans doute avait-elle été abusée par un jeu de lumière ? L'orchestre attaquait le tango : *La Vie est un Rêve*.

De chaque côté de la monumentale cheminée, deux guerriers, deux mannequins en armures moyenâgeuses, comme à l'entrée, montaient la garde.

Eux seuls peuplaient la solitude.

Mais, chose surprenante, Dolorès crut apercevoir, un peu en retrait, un troisième chevalier.

Trois au lieu de deux ? Était-ce sir Lancelot qu'on avait placé ici ? Elle s'avança, intriguée, quand le bruit de la porte s'ouvrant la fit sursauter et l'immobilisa. Lord Tillingbourne se précipita dans la pièce.

Elle distinguait mal ses traits, dans la demi-obscurité, mais il lui parut très rouge et assez excité.

— Je vous ai suivie, dit-il. Vous avez cru que vous m'échapperiez encore, mais je vous observais sans en avoir l'air. Vous m'avez menti en me disant que vous étiez engagée pour ce tango. Qui attendez-vous ici, seule, dans l'ombre ? Si j'ai un rival, celui-ci passera un mauvais quart d'heure !

Il ferma la porte et s'adossa résolument contre le battant, afin de barrer à la jeune fille toute retraite.

— Je ne dois rencontrer personne ici, dit Dolorès, sérieusement inquiète de cette attaque inattendue. J'avais besoin de me reposer.

Evidemment, Jim avait bu trop de cocktails.

La musique de *la Vie est un Rêve* parvenait

assourdie. Furieuse d'être troublée dans sa méditation amoureuse, Dolorès retrouva tout son courage.

— Je vous prie de me laisser seule ! dit-elle avec colère.

— Non, déclara Tillingbourne, je ne vous quitterai pas.

« Je veux profiter de ma chance. J'en ai assez d'être traité par vous comme la boue de vos souliers. Vous allez me dire pourquoi vous refusez de m'épouser. Je vous fais horreur ? »

— Vous ne me faites pas horreur, dit Dolorès avec impatience, mais je n'ai aucune envie de vous épouser et je vous prie de me laisser tranquille. Je veux rester seule.

— Seule ! Je commence à en douter. Vous attendez quelqu'un, évidemment. Je saurai le nom de mon rival.

— Je n'attends personne et je vous prie de quitter cette pièce immédiatement ! cria Dolorès, hors d'elle.

— Pas avant que vous ayez consenti à m'épouser !

— Oh ! cria Dolorès, indignée. Vous ne pensez tout de même pas me décider par la menace ?

— Vous vous jouez de moi ! J'en ai assez ! Ou bien vous êtes amoureuse d'un autre, et je saurai qui il est ; ou bien vous n'aimez personne et vous serez ma femme.

Il se rapprocha d'elle, les bras tendus. Effrayée, elle fit un bond en arrière. Son pied se prit dans un tapis persan un peu élimé. Elle perdit l'équilibre et serait tombée si Tillingbourne ne l'avait reçue dans ses bras.

Abusant de la situation, il serra la jeune fille contre son cœur et approcha son visage enflammé du sien pour l'embrasser.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle, horrifiée.

— Non, non, murmura-t-il, haletant, je ne vous lâcherai pas ! Je vous aime. Je vous apprendrai à m'aimer.

Elle sentit son haleine empestée d'alcool contre sa joue et tenta un effort désespéré pour se libérer, mais il la tenait solidement.

Les lèvres du jeune lord allaient toucher les

siennes, quand un événement extraordinaire se produisit. On entendit un cliquetis d'acier, et un des chevaliers en armure, sir Lancelot, s'approchant vivement, saisit Tillingbourne à l'épaule d'une main de fer.

— Lâche ! cria à travers la visière une voix retentissante.

De stupeur, Tillingbourne relâcha son étreinte.

Dolorès s'écarta vivement.

— Par Dieu ! s'exclama le jeune lord, furieux, qui que vous soyez, vous me rendrez raison de cette intervention insultante !

A l'abri d'une haute cathédre, Dolorès contemplait cette scène extraordinaire. Comment le mannequin de sir Lancelot s'était-il animé soudain ?

— Je suis à vos ordres ! répondait-il à Tillingbourne d'une voix creuse.

Mais Dolorès avait reconnu avec un battement de cœur joyeux la voix de son cher fantôme, la voix du prisonnier de la cour d'Amour. Elle ne cherchait pas à s'expliquer par quel miracle il s'était trouvé là à point nommé pour la secourir. Son cœur débordait de gratitude.

Mais bientôt la joie fit place à la terreur. Si on le reconnaissait, si on le dénonçait, si on l'arrêtait ? Son sang, à cette idée, se figea dans ses veines. Elle crut défaillir.

— Je suis à vos ordres, répétait sir Lancelot d'un ton de défi.

La silhouette de ce chevalier en armure rigide avait quelque chose de si impressionnant, dans ce clair-obscur, que Tillingbourne perdit son assurance.

Il connaissait de longue date les mannequins bardés de fer de la bibliothèque. Tout petit garçon, quand il venait en visite au château avec son père, il en avait peur. L'idée que l'un d'eux s'était animé soudain pour le rappeler au sentiment de l'honneur et de la décence le troublait étrangement.

Dans son cerveau un peu obscurci par les fumées de l'alcool, la fiction et la réalité se mêlaient étrangement. Il ne savait plus très bien où il en était.

Avec ses gantelets de fer, l'homme à l'armure,

très grand, lui en imposait. Cependant, Jim n'avait rien d'un lâche. De plus, la présence de Dolorès le stimulait.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il en toisant le chevalier d'un air arrogant.

L'inconnu à l'armure souleva sa visière avec lenteur.

Le clair de lune entrant par un haut vitrail éclaira en plein son noble visage, pareil à celui d'une statue de la justice.

Tillingbourne, qui, jeune homme, avait admiré ce beau visage, poussa un cri de frayeur.

Les morts peuvent-ils donc ressusciter?

— Dolorès! cria-t-il.

Mais Dolorès avait disparu.

Alors, pris d'une panique inexplicable, lord Tillingbourne se rua hors de la pièce, éperdu, pour fuir le revenant, en claquant la porte derrière lui.

XXIII

LE PARTENAIRE INVISIBLE

Sitôt libérée, Dolorès s'était élancée vers la porte, dans un mouvement de fuite; mais, sur le seuil, elle s'était arrêtée, curieuse d'assister à l'entrevue des deux hommes.

Sir Lancelot lui tournait le dos, mais elle avait vu qu'il levait sa visière, et, constatant l'effet que la vue du visage découvert du chevalier produisait sur Tillingbourne, elle fut prise elle-même d'effroi et se laissa tomber sur un banc, dans l'ombre, contre le mur.

Cependant, la fuite précipitée du jeune lord réveilla son sens de l'humour, et elle se mit à rire de bon cœur.

Les lueurs des lampadaires jetaient des reflets légers sur le cuivre d'une vieille commode, la reliure dorée d'un vieux livre.

Sir Lancelot s'approcha de Dolorès et saisit les

maines de la jeune fille dans ses gantelets de fer articulés. Aussitôt, le rire se figea sur ses lèvres, elle devint sérieuse.

— Merci de votre intervention, dit-elle. Ce pauvre garçon était gris, je crois, et avait perdu la tête. Il m'a fait peur, je l'avoue... Mais comment avez-vous osé sortir de votre retraite? N'est-ce pas bien imprudent?

— Non, dit-il en souriant. Tillingbourne m'a pris pour un revenant.

— Le fantôme de sir Lancelot! murmura-t-elle.

— Je m'étais rappelé que vous m'aviez baptisé ainsi et que cette armure vous évoquait ma silhouette.

— Oh! fit-elle, émue, vous vous êtes souvenu de ce petit détail?

— Je n'oublie rien de ce que vous me dites. C'est vous qui m'avez donné l'idée de revêtir cette armure pour venir vous admirer.

— Vrai? fit-elle, joyeuse. Comme je suis contente!

— Vous êtes heureuse que je sois venu?

— Si heureuse, sir Lancelot!

— Je ne mérite pas ce beau surnom, fit le jeune homme.

« Lancelot était l'incarnation de toutes les vertus chevaleresques. Il symbolisait un noble idéal. »

— Dès que je vous aperçus pour la première fois dans la gondole, sur le lac, au clair de lune, je vous associai aussitôt avec l'image du noble chevalier.

Il parut touché.

— Vous seule, dit-il, pensez à moi sans horreur.

Se souvenant des perfides insinuations de lady Desmond, Dolorès frissonna. Il demanda :

— N'aviez-vous pas deviné, quand je vous ai demandé de me réserver une danse, que je viendrais ce soir vous retrouver?

Elle hocha négativement la tête.

— Jamais je n'aurais osé avoir une pareille pensée! J'avais espéré votre présence imaginaire et j'étais venue ici, dans la bibliothèque, pour être seule et plus près de vous.

Elle ajouta, pensive :

— Je n'avais pas prévu que Tillingbourne m'y suivrait.

— Quel mufle!... Je ne sais ce qui m'a retenu de le frapper.

Elle sourit, touchée.

— Heureusement que vous n'en avez rien fait!

Désireuse de changer de conversation, elle demanda :

— Et notre tango? Ne reconnaissez-vous pas, assourdie, la musique de *la Vie est un Rêve*?

— Voulez-vous le danser avec moi?

Surprise et ravie, elle se leva, et il l'enlaça d'un bras de fer. Elle s'abandonna à la délicieuse ivresse de la danse. La musique s'arrêta; mais les danseurs, dans le hall voisin, en frappant dans leurs mains, firent bisser le tango.

Dolorès et sir Lancelot repartirent, enlacés. Le temps s'abolit pour elle. Elle s'étonnait de la légèreté de son cavalier, malgré la pesante armure. Il fallait qu'il fût excellent danseur.

Mais l'acier de cette cotte de mailles contre sa robe la glaçait. C'était comme le symbole de la barrière infranchissable qui les séparait.

— Ne devriez-vous pas partir? demanda-t-elle, inquiète pour lui, quand la musique se tut. Si on vous surprenait ici?

— Que m'importe! murmura-t-il d'une voix altérée. Cette heure est divine: je ne veux pas l'abrèger.

Il murmura tout à coup :

— Je suis un égoïste; sans doute êtes-vous engagée pour la prochaine danse?

— Je me moque pas mal de danser avec d'autres! fit-elle avec colère. Je ne songe qu'au danger que vous courez.

Il affirma, rassurant :

— Sous ce déguisement, je ne cours aucun danger.

Elle demanda, curieuse :

— Comment avez-vous pu vous procurer cette armure?

Il rit gaîment :

— Ah! voilà! C'est mon secret. Peut-être ai-je

soudoyé vos domestiques? Ou bien les ai-je suggestionnés? Les fantômes, vous savez, jouissent de pouvoirs surnaturels.

Elle n'osa insister.

— Vous étiez là depuis longtemps?

— J'étais dans la cour aux Cyprès. Par les fenêtres ouvertes, je vous ai vue danser avec le capitaine de Grey à trois reprises, une fois avec Tillingbourne.

— Comment les avez-vous reconnus? demanda-t-elle impulsivement.

Elle regretta sa question en voyant le visage du jeune homme s'assombrir.

— Excusez ma curiosité, dit-elle vivement.

— Je n'ai pas à vous excuser. Vous êtes ma seule amie, et si je pouvais prendre quelqu'un dans ma confiance, ce serait vous.

Elle rougit de plaisir, comme une petite fille.

— Personne ne me remarquait, au milieu de tous ces travestis; je me suis tenu un moment en faction devant la porte de la bibliothèque, puis je suis entré en devinant que vous vous dirigeriez de ce côté pour notre tango.

— Vous aviez deviné que je viendrais ici? répéta-t-elle, surprise.

— J'en étais sûr. Ce soir, il me semble que j'ai le don de seconde vue. Je suis si heureux!

— Moi aussi, dit-elle ingénument.

— Malheureusement, les plus beaux rêves ont une fin. Il faut que je vous quitte. Le fantôme doit s'évanouir.

— Quelques minutes encore! supplia-t-elle.

— Ne me tentez pas! dit-il en prenant sa main.

Il avait ôté son gantelet, et elle sentit contre sa paume la paume brûlante de sir Lancelot.

— Je n'ose demeurer! fit-il à voix basse.

Et elle comprit que le danger auquel il faisait allusion n'était pas celui qui menaçait sa sécurité, mais bien la paix de son cœur.

L'âme de Dolorès s'inonda de joie.

— Au revoir, belle ondine, dit-il d'une voix rauque. Je n'oublierai jamais cette soirée.

— Vous verrai-je demain? supplia-t-elle.

Il baissa la tête et murmura :

— Ni demain, ni jamais! Je vous dis un éternel adieu.

Elle recula, toute pâle, comme s'il l'avait frappée.

— Jamais! balbutia-t-elle. Vous... vous ne voulez plus me revoir?

Il eut un sourd gémissement. Elle crut l'entendre murmurer :

— Aurai-je le courage?...

Elle devina son immense détresse et, émue de pitié, posa sa main sur son bras.

— Qu'avez-vous? Que se passe-t-il? demanda-t-elle, inquiète.

Il murmura, fébrile :

— Je me croyais plus fort que je ne suis. Le sacrifice est au-dessus de mes forces. Et cependant je dois le consommer. Adieu, doux rayon de soleil! Vous aurez été la consolation du paria. Grâce à vous, je ne suis plus un mort vivant. Soyez bénie!

Il saisit sa main et la couvrit de baisers. Deux larmes brûlantes y tombèrent.

Avant qu'elle fût revenue de sa surprise, Dolorès vit le chevalier à l'armure s'éloigner dans un rayon de lune, ouvrir la porte-fenêtre sur la cour aux Cyprès et disparaître.

Alors elle se jeta sur le divan, au milieu des coussins, et sanglota amèrement sur son bonheur perdu.

XXIV

UNE CONFSSION

Lord Tillingbourne devait danser avec lady Desmond le tango qui précédait le souper.

— Je croyais que vous m'aviez oubliée, dit-elle avec mauvaise humeur.

— J'ai... j'ai été retenu! fit-il d'une langue pâteuse.

Elle le dévisagea et fronça des sourcils réprobateurs.

— Vous avez encore bu plus que de raison, fit-elle avec colère. Excellente façon, en vérité, de conquérir les bonnes grâces de la jeune fille puritaine à qui vous souhaitez plaire ! Je ne vais pas danser avec un homme qui vacille sur ses jambes.

— Si vous saviez ce qui m'est arrivé, vous seriez plus indulgente, s'excusa-t-il.

— Quelle sottise nouvelle avez-vous commise ? Vous avez essuyé un nouveau refus de votre jeune Américaine ?

— Si ce n'était que cela !

Ses gros yeux bleu faïence se foncèrent au souvenir de l'insulte.

— Racontez-moi ce qui s'est passé ! commanda Nina avec impatience, en l'entraînant dans la cour aux Cyprès, vers un banc de pierre.

Il s'assit pesamment et, pendant quelques secondes, regarda devant lui, d'un air hagard, le jet d'eau teinté de rouge qui retombait en gouttelettes de rubis.

— J'ai vu un revenant ! déclara-t-il enfin.

— Quelle stupidité ! fit Nina, agacée. Trêve de plaisanterie !

— Je ne plaisante pas. Regardez ma tête. Ai-je l'air de quelqu'un qui a envie de plaisanter ?

Elle le scruta d'un œil aigu.

— Non, dit-elle enfin. Qui avez-vous donc rencontré dont la vue vous a à ce point troublé ? Est-ce une de vos amies du passé, ... quelqu'un que Dolorès Eliot n'aurait pas dû rencontrer ?

— Oh ! Dolorès l'a vu comme moi. C'était le fantôme vivant, en chair et en os, du *meurtrier* ; vous savez qui je veux dire...

Tillingbourne était si préoccupé par son aventure qu'il ne songeait pas à observer sa compagne. Il ne la vit pas tressaillir. Cependant, étonné de son silence, il leva les yeux et constata qu'elle était toute pâle et avait porté la main à sa gorge, comme si elle suffoquait.

Il se rappela alors, sans doute, certain fait pou-

vant expliquer son émotion, car il murmura, contrit :

— C'est vous qui avez voulu savoir !

— Quelqu'un s'est moqué de vous et a emprunté sa ressemblance, dit-elle d'une voix âpre. Les morts ne ressuscitent pas. Et je ne crois pas aux fantômes.

— Moi non plus, dit-il. Surtout au milieu d'un bal. Cependant, l'apparition que j'ai vue dans la bibliothèque n'était pas un effet du clair de lune, je vous en réponds !

— Oh ! C'était dans la bibliothèque que vous avez eu votre vision ?

— Une vision terriblement matérialisée, vêtue d'une armure et parlant, à travers sa visière, d'une voix creuse. Quant à son visage, malgré la mobilité des traits et à l'exception des yeux qui brûlaient comme des braises, il avait l'air d'une statue de marbre. Les morts qui sortent de leur tombeau ne sont pas...

— Pour l'amour du Ciel, taisez-vous ! s'exclama lady Desmond, horrifiée.

— Pardon, je vous demande pardon... Mais comment douter ? C'étaient bien *ses traits*, tels que je les avais contemplés pour la dernière fois, il y a quelques années,... et non ceux d'un fantôme. Sa seule apparition m'a glacé d'effroi. J'ai appelé Dolorès, mais elle s'était enfuie, épouvantée.

— Dolorès a assisté à l'apparition du fantôme ?

— Parfaitement ! Comme elle avait refusé de danser ce tango avec moi, je voulus voir avec qui elle le dansait. Mais, au lieu de rester dans la salle du bal, elle gagna la bibliothèque pour y rencontrer un amoureux. Je la suivis.

— Croyez-vous qu'elle avait rendez-vous avec un amoureux dans la bibliothèque ? demanda vivement Nina.

— J'en mettrais ma main au feu. Mais ma présence et plus encore l'apparition du fantôme l'ont mise en fuite.

— Voyons, racontez-moi l'incident avec précision. Tillingbourne obéit, n'omettant aucun détail. L'altercation finale et son émotion quand il avait senti sur son épaule la griffe de fer du fantôme.

— Vous alliez embrasser Dolorès quand le fantôme est intervenu ?

— Précisément. Il s'en est fallu d'un cheveu que j'embrasse cette mijaurée. Vous savez que je ne suis pas un lâche, mais cette apparition était si inattendue que jamais je n'ai ressenti une pareille frousse. J'aurais bien besoin de boire un whisky pour me remettre.

Nina ne répondit pas. Les yeux perdus dans le vague, elle revoyait avec netteté la miniature enfermée dans le médaillon que Dolorès Eliot portait au cou.

— Je me souviens maintenant que la bibliothèque était la pièce de prédilection de... enfin du fantôme. C'est sans doute pour cela qu'il revient hanter ces lieux, reprit Jim.

— Vous êtes tout à fait ivre, mon pauvre garçon, fit Nina avec colère. Venez souper, cela vous remettra. Vous avez rêvé cette histoire.

Mais elle savait au fond d'elle-même qu'il n'avait rien inventé.

XXV

AU BOUT DU CORRIDOR

Dolorès avait promis à John de souper à sa table. Étonné de ne pas la voir paraître, celui-ci se mit en quête de la jeune fille, mais n'eut pas l'idée d'aller la chercher dans la bibliothèque.

« Sans doute est-elle montée dans sa chambre, pensa-t-il. Peut-être veut-elle changer de robe et nous faire une surprise. »

Il ne s'inquiéta pas outre mesure. Dolorès reparut vers la fin du souper, toujours dans sa scintillante toilette d'ondine, et ne voulut toucher à rien.

— J'avais la migraine, expliqua-t-elle brièvement au jeune capitaine. J'ai été me reposer.

Sa mine défaite corroborait ses paroles.

— Ne pourrions-nous danser le cotillon ensemble ? demanda-t-il, inquiet.

— Je vais mieux maintenant. Mère s'inquiéterait si je ne dansais pas le cotillon.

Et elle entraîna le jeune homme.

Il la devina triste et préoccupée.

Au milieu de la première figure, Nina Desmond, qui faisait vis-à-vis à Dolorès, au bras de Tillingbourne, glissa à l'oreille de la jeune fille :

— Il faut que je vous parle le plus tôt possible.

Si bien que, le quadrille terminé, les danseurs qui devaient danser l'un avec Nina, l'autre avec Dolorès, constatèrent que toutes deux avaient disparu.

Nina avait entraîné Dolorès dans le parc. La température était très douce. Cependant Dolorès frissonna sous sa robe perlée.

— Dolorès, attaqua lady Desmond d'un air sévère, je suis presque assez âgée pour être votre très grande sœur. Je n'ai pas parlé à Mrs. Eliot du médaillon que vous portiez sur votre cœur, afin de ne pas vous attirer une réprimande et croyant, sur votre parole, que vous aviez découvert cette miniature *par hasard*. Or, j'ai appris que vous m'aviez menti et que vous connaissez l'original du portrait. Qui est cet homme que vous avez rencontré ce soir dans la bibliothèque?

Accablée, la jeune fille se taisait. Nina prit avantage de son saisissement.

— Je commence à croire, dit-elle, qu'une ténébreuse intrigue s'est nouée sous votre toit, à l'insu de votre mère. Vous allez me dire ce que tout cela signifie.

— Je ne vous dirai rien, lady Desmond, balbutia la jeune fille, car je n'ai rien à dire.

— Qui est cet homme?

— Je n'en sais rien. Je ne sais de qui vous parlez.

— Vous allez tout me dire, sinon j'avertirai votre mère. J'agis dans votre intérêt, Dolorès. Quel est ce chevalier en armure que vous avez rencontré dans la bibliothèque?

— J'ignore son nom, je ne sais rien de lui.

— Vous ne voulez rien dire? Libre à vous!

Et lady Desmond partit, furieuse.

La jeune fille ressentit une intense frayeur, non

pour elle, mais pour le prisonnier de la cour d'Amour.

Nina Desmond était capable de lui nuire. Elle devinait obscurément qu'un lien mystérieux avait rapproché jadis tragiquement le fantôme et Nina, et que cette femme pouvait être fatale à son chevalier Lancelot. Elle redouta toutes les catastrophes. Le départ précipité de Nina équivalait à une menace. Qu'arriverait-il si lady Desmond exigeait qu'on fit des recherches dans le château, si l'on découvrait l'existence de la cour d'Amour, si l'on arrêtait le prisonnier?...

Visiblement, cette femme n'était pas bonne. D'elle on pouvait tout craindre. Dolorès trembla que Nina ne fût en mesure de nuire à son fantôme.

« J'avertirai votre mère dès demain », avait-elle dit.

Dolorès regretta presque l'intervention si opportune de sir Lancelot, dans la bibliothèque.

« C'est à cause de moi, pour venir à mon secours, qu'il s'est démasqué, songeait-elle. Lord Tillingbourne a certainement conté son aventure à Nina Desmond, qui avait déjà des soupçons depuis l'incident du médaillon. »

Elle se faisait d'amers reproches.

« Il faut que je le voie et l'avertisse du danger qui le menace. Qui sait? Lui conseiller de prendre la fuite, peut-être. »

Elle songea qu'il avait décrété : « Nous ne nous verrons plus jamais. » Mais tout était changé. Il y avait un fait nouveau. Elle avait le devoir d'aller le trouver, de l'avertir.

Tous les hôtes étaient partis, à l'exception des invités américains, qui devaient séjourner au château.

Quatre heures avaient sonné, et tout le monde dormait dans la vieille demeure.

Francine, ravie du succès de la fête, était montée se coucher, après avoir félicité sa fille de son succès personnel.

Dolorès s'attardait dans la bibliothèque, agitée et perplexe. Que résoudre? La lune avait disparu derrière un nuage, et l'aube n'était pas encore proche.

« Si je tape au mur, m'entendra-t-il? se demandait-elle. Dort-il? »

Elle ne savait exactement où était sa chambre à coucher, n'ayant pas visité toutes les pièces de son petit appartement. Une seule chance existait : qu'il se fût attardé dans la pièce espagnole...

Elle pouvait toujours essayer de l'appeler. Elle déplaça quelques livres sur un rayon et frappa trois coups au mur.

Personne ne répondit.

Elle frappa à nouveau.

Toujours aucune réponse... Le silence.

— Que faire? murmura-t-elle, angoissée.

Le silence de la maison endormie l'impressionnait, la rendant plus nerveuse au moindre craquement de meuble. Tout lui faisait peur : les recoins d'ombre, le reflet de la lumière sur les meubles. Il lui semblait à chaque instant que Nina Desmond allait lui apparaître, avec son visage de Némésis.

Dans son désespoir, elle pensa alors à la porte secrète qui se trouvait au bout du long corridor et par où elle regagnait généralement sa chambre, après ses visites au prisonnier de la cour d'Amour.

Elle n'oserait frapper à cette porte secrète, à cause du voisinage de la chambre de lady Rosemonde, mais il devait y avoir un moyen d'ouvrir cette porte, un ressort caché...

Jamais elle n'avait pénétré dans l'antre du fantôme par ce côté-là, étant toujours entrée par le souterrain au bord du lac. A cette heure tardive, lady Rosemonde devait dormir.

Francine avait proposé à son intendante et propriétaire d'assister à la fête, mais lady Rosemonde avait décliné cette offre.

« Elle doit dormir », s'affirma Dolorès.

Elle sortit donc dans le hall et suivit la longue galerie aboutissant à la porte secrète et aux appartements de lady Rosemonde.

A l'endroit où elle savait la porte secrète dissimulée dans la muraille, Dolorès s'arrêta, cherchant des yeux le ressort caché. Elle pressait chaque rosace, chaque ressaut de la boiserie, s'attendant à

voir la porte s'ouvrir. Soudain, elle sentit qu'une aspérité de la boiserie cédait sous son doigt et elle entendit le déclic familier. Le panneau glissait doucement, révélant l'ouverture d'une porte.

Dolorès allait se glisser dans le corridor secret, quand la porte au fond de la galerie s'ouvrit, et lady Rosemonde parut sur le seuil de sa chambre.

Pendant quelques secondes, les deux femmes se contemplèrent en silence. Dolorès tremblait de crainte, lady Rosemonde de colère.

— Comment osez-vous? cria-t-elle d'une voix perçante. De quel droit voulez-vous connaître mes secrets? Je vous faisais confiance sur votre visage innocent. L'apparence est trompeuse! Votre conduite est indigne, mademoiselle Eliot! Vous voulez donc me trahir?...

— Non, fit Dolorès. Je ne vous veux aucun mal, loin de là...

— N'essayez pas de vous défendre. Cet espionnage est honteux! Je ne cache rien ni personne dans mon château. Je ne veux pas que vous demeuriez sous mon toit désormais. Dès demain, votre mère et vous quitterez le manoir.

Elle était hors d'elle. Ses cheveux blancs tombaient en mèches sur son front et ses yeux. Elle avait d'air d'une furie vengeresse.

Cette succession d'événements imprévus avait ébranlé si durement les nerfs de l'infortunée Dolorès que celle-ci ne trouva pas la force de répondre. Ne sachant si lady Rosemonde connaissait l'existence de la cour d'Amour et son mystérieux habitant, elle n'osa parler et sortit, la tête basse, désespérée.

XXVI

LE LENDEMAIN

Dolorès ne sut comment elle regagna sa chambre, comment elle parvint à dormir.

Peut-être avait-elle eu tort de ne pas se défendre,

de ne pas dire la vérité à lady Rosemonde? Celle-ci devait, au fond, être en relations avec le prisonnier. Mise au courant par Dolorès de l'étrange menace proférée par Nina Desmond, elle eût averti le prisonnier du danger qui le menaçait...

Oui; mais si lady Rosemonde était, comme Nina, une ennemie du fantôme?... Improbable... Sir Lancelot ne se cachait évidemment pas au manoir à l'insu de sa propriétaire.

Et si lady Rosemonde avait paru si en colère, c'est que celle-ci avait craint pour la sécurité du prisonnier. Certainement, elle avait cru que Dolorès voulait du mal à sir Lancelot...

Quel désolant imbroglio! Dolorès ne ferait-elle pas mieux d'aller avertir lady Rosemonde du danger qui menaçait sir Lancelot?

Si seulement elle savait ce qui valait le mieux...

Elle pensa que sa mère, fatiguée par le bal, dormirait tard, et que lady Rosemonde, pas plus que lady Desmond, ne pourraient la voir avant l'heure du déjeuner. Qui consulter?...

C'est alors que la pensée des vieilles demoiselles du cottage turc traversa son esprit.

Celles-là connaissaient certainement le fin mot de la tragédie du manoir et pourraient la conseiller utilement. Ayant pris ce parti, Dolorès se sentit un peu plus tranquille.

Elle savait que les vieilles demoiselles étaient matinales, pour les avoir aperçues souvent de bonne heure dans leur petit jardin, ombragées par leurs grands chapeaux qui les faisaient ressembler à des champignons.

A sept heures et demie, Dolorès se glissa hors du parc, et, au moment où la vieille église de Clere faisait tinter huit coups, Dolorès sonnait à la porte du cottage.

Les deux vieilles demoiselles étaient en train de prendre leur *breakfast*. Elles poussèrent la même exclamation de surprise à la vue de la jeune fille.

— Comment, chère, déjà levée, au lendemain d'un bal! s'exclama miss Pêche.

— La chère petite vient nous raconter les mer-

veilles de la soirée. Je suis sûre que vous étiez ravissante et que le cotillon a été un succès, déclara miss Prune.

Cet accueil sympathique bouleversa Dolorès; elle sourit au milieu de ses larmes. Pêche et Prune, voyant son trouble, la mirent à l'aise en bavardant comme des pies.

— Laurette, vite une tasse et des toasts! Miss Eliot déjeune avec nous. Du thé pas trop fort, n'est-ce pas?... Buvez, chère; vous devez être fatiguée d'avoir veillé si tard.

Quand la petite servante eut quitté la pièce, Pêche demanda :

— Vous avez des soucis, petite? Peut-on vous aider en quoi que ce soit?

— Oui, fit Dolorès, touchée de cette intention. J'ai besoin de vos conseils.

— Nous sommes à votre disposition, chère enfant, affirma Prune. Vous connaissez notre affection.

— S'agit-il d'un souci d'amour? demanda Pêche.

— Non, fit Dolorès en souriant, ce n'est pas tout à fait cela. Je suis venue vous demander de bien vouloir me dire ce que vous savez de la tragédie qui se déroula, il y a quelques années, au *Manoir de la Reine*, et à cause de laquelle on refusait de venir nous voir au château.

— Mon Dieu! s'exclama miss Pêche. Quelle personne malintentionnée a été vous parler de cette vieille histoire?

— Peu importe! dit Dolorès tristement. Mais il faut que je sache la vérité. C'est une question de vie ou de mort!

XXVII

LA TRAGÉDIE

Miss Pêche et miss Prune se consultèrent du regard; ce fut miss Prune qui prit la parole d'une voix grave :

— Très bien, chère. Si vous nous interrogez, c'est

que vous avez de bonnes raisons pour cela. Nous ne vous cacherons rien.

— Quelle tristesse d'avoir à évoquer pour vous cette horrible histoire ! soupira miss Pêche. Que savez-vous au juste, chère enfant, et par où faut-il commencer ?

— Je ne sais presque rien, sauf que lady Rosemonde, depuis la mort de son fils, a renoncé au monde.

— Ah ! vous avez entendu parler de son fils ? Un jeune homme accompli, beau, noble, intelligent. Sa mère l'adorait.

— Tout le monde l'adorait. C'était le jeune homme le plus séduisant que j'eusse jamais connu ! s'exclama Pêche.

— Son nom était Anthony. Il était tout enfant, encore écolier à Eton, quand son père mourut. Il devint alors sir Anthony et hérita des domaines.

— Il exerçait sur ses camarades un curieux ascendant.

— Son cousin Paul Vane, de sept ans son aîné, l'accompagnait souvent aux vacances. Anthony préférerait la résidence du manoir à celle d'un autre domaine que lui avait légué son père. On dansait... Les jeunes filles raffolaient de lui... Mais Anthony se souciait peu de l'amour ; il n'admirait que son cousin, à qui il avait voué une solide amitié. Celui-ci se nommait Paul Vane.

— Paul Vane ? répéta Dolorès. Le frère de lady Desmond ?

— Lui-même. Le connaissez-vous ?

— Je l'ai aperçu une fois à Londres, sans savoir qui c'était. Il était avec Nina Desmond et sa femme.

— Sa seconde femme ! souligna miss Pêche. La première était une beauté. Elle était bien plus belle que sa belle-sœur. Mais ceci nous sort de notre sujet.

— Pas tout à fait, intervint Prune. Car, en somme, la femme de Paul fut la cause de tout le mal.

— Nous y arrivons. Anthony avait de lourdes charges. Cependant, sa mère voulut qu'il entrât à

Oxford. Pendant ses vacances, il peignait : c'était sa passion. Il était tellement doué ! Sa mère était fière de lui.

— Pauvre femme ! Comme elle était heureuse alors ! Et si jeune ! Elle semblait la sœur aînée d'Anthony. Elle aurait pu se remarier dix fois, mais elle adorait son fils et ne voulait pas se séparer de lui ni lui donner un beau-père.

— Vous vous égarez, chère. Dolorès veut le récit de la tragédie.

— Nous y arrivons. La tragédie débute avec l'arrivée d'Elinor Vane au manoir. C'était une cousine de Paul et d'Anthony, une orpheline très pauvre. Elle était plus jeune que Paul, mais un peu plus âgée qu'Anthony. Sa beauté rivalisait avec celle de Nina.

— Les deux jeunes filles se haïssaient. Cette famille des Vane ne vaut pas cher. Du vivant de sir Digby, le mari de lady Rosemonde, jamais Paul Vane n'eût mis les pieds au château, ni sa sœur Nina, ni sa cousine Elinor ; mais Anthony était un cœur tendre et confiant.

— Lady Rosemonde était bonne aussi. C'est elle qui recueillit Elinor pour la sauver de la misère. Elle ne prévoyait pas qu'Anthony s'éprendrait de sa cousine.

— Elinor était si belle !

— Oui ; mais Anthony, qui n'avait déjà guère de fortune (les domaines étaient lourdement hypothéqués), ne pouvait épouser une fille pauvre.

— Il avait vingt-trois ans alors. Son nom, comme peintre, commençait à être connu.

— Paul vint alors rendre visite à son cousin. Il était entré dans la diplomatie et revenait de Vienne. Les voyages lui conféraient un certain prestige. Elinor fut impressionnée. Du coup, Anthony ne compta plus à ses yeux. De plus, Paul était plus riche. Il avait de l'avenir. Coquette, Elinor fut séduite par l'idée de vivre dans des grandes capitales, au lieu d'enterrer sa beauté dans le Surrey.

— Elle ensorcela Paul.

— Cependant, elle avait aimé Anthony, mais son

ambition fut la plus forte. Paul, ébloui, demanda sa main.

— Elle avait dû prier Anthony de lui rendre sa parole. D'ailleurs, Paul n'aurait pas épousé la jeune fille s'il avait cru qu'Anthony eût des droits sur elle.

— Anthony aimait Paul et l'admirait. Il s'effaça. Et puis il était si généreux, si chevaleresque !... Toujours il se sacrifiait pour les autres.

— Paul et Elinor furent mariés et partirent pour Vienne. Anthony cacha son chagrin, mais son caractère changea. Il devint sombre et taciturne. La gaieté avait disparu du château.

— C'est alors que Nina reparut au manoir. Elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Son frère ayant hérité de toute la fortune paternelle, elle n'avait aucune dot.

— Anthony s'éprit sans doute de sa belle cousine ? demanda Dolorès d'une voix altérée. Nina fut la consolatrice ?

— Je ne sais ; peut-être... Nous approchons de la tragédie. Lady Rosemonde, désolée de la mélancolie persistante de son fils, décida de passer, cette année-là, l'hiver à Londres. Malheureusement, Paul Vane venait de quitter Vienne. Il était nommé à Londres. Anthony revit le couple. Le ménage marchait assez mal. Elinor était plus coquette que jamais, et Paul, très épris toujours, supportait mal ses coquetteries.

— Elinor était moins jolie. Les fêtes lui faisaient perdre le sommeil. Elle usait, disait-on, de soporifiques, murmura Pêche.

— Cependant, elle connut de grands succès à Londres. Coquette, elle se mit en tête de refaire la conquête d'Anthony.

— Parvint-elle à le reconquérir ? demanda Dolorès à voix basse.

— Comment savoir ? Anthony était si secret...

— Et Elinor encore belle !...

— Il y avait aussi Nina qui s'était éprise d'Anthony et ne voulait pas le lâcher. Elle comptait se faire épouser par lui.

— Un soir, Anthony emmena ses deux cousines au bal. Au retour, dans l'auto qui les ramenait, il

dut y avoir entre eux trois une scène violente. Que se passa-t-il? Nul ne le sut. Le chauffeur entendit une détonation. Anthony avait tué Elinor.

— Oh! cria Dolorès. C'est impossible!

— Il avoua..., dit tristement Pêche. Ce fut une horrible tragédie...

— Et il a expié cruellement, dit Prune à voix basse.

Dolorès, accablée, baissa la tête. Les deux vieilles filles virent le tremblement de ses lèvres.

— Je ne puis croire encore que ce jeune homme..., tel que vous me l'avez dépeint, si noble, si bon, ait pu tuer, dit-elle enfin.

— Nous pensions de même et avons eu du mal à accepter cette fatalité. Comment douter, cependant, de sa parole? Il a avoué. Elinor avait dû le pousser à bout, l'exaspérer par ses coquetteries... Il a dû voir rouge...

— Paul revint pour trouver sa femme morte.

— Mais, Nina, quel fut son rôle en cette affaire? demanda Dolorès, soupçonneuse.

— Elle dut être terrifiée par la soudaineté de ce drame. Elle semblait, paraît-il, avoir perdu l'esprit. Cela se conçoit. Le scandale était à son comble.

— Nina n'a-t-elle pas expliqué ce qui s'était passé, la genèse du drame?...

— Si, si... Il ressortit de sa déposition qu'Anthony n'avait jamais pu se consoler du mariage d'Elinor et qu'il aimait mieux la voir morte que mariée à son cousin. Anthony confirma ses dires.

— Il avait attendu bien longtemps pour arriver à cette conclusion, murmura Dolorès, sceptique. Cela n'est guère vraisemblable. Que fit-on alors d'Anthony?

— Il fut arrêté, traduit en cour d'assises et condamné à être pendu.

— Oh! gémit Dolorès, toute blanche, en portant la main à son cœur.

— Prune, reprocha Pêche, la petite se trouve mal. Vite, un peu d'éther!

— Non, non, sourit Dolorès. Cela va mieux... Continuez, miss Prune.

— Il y eut une demande de recours en grâce, signée de personnages importants, des articles dans les journaux; lady Rosemonde, affolée, fit intervenir des amis influents. Bref, la peine de mort fut commuée en celle de dix ans de réclusion.

« Il commença à purger sa peine dans une forteresse du nord... Désespérée, lady Rosemonde s'était cloîtrée au manoir, refusant de sortir ou de voir qui que ce soit. »

— Un jeune homme si brillant, si doué, si beau, si noble... Quel effondrement! Un an après, on apprit sa mort. Il n'avait pu survivre au déshonneur..., murmura Pêche. On crut que sa pauvre mère ne lui survivrait pas. Elle vit, cependant, et ne semble pas trop accablée. Cela nous a bien étonnées...

— Ses cheveux sont devenus blancs, il est vrai, en une seule nuit.

— Quand... Anthony est-il mort? demanda Dolorès d'une voix faible.

— Il y a deux ans de cela. On ne sait seulement où il a été enterré. Lady Rosemonde n'a pas dû oser ramener son cercueil à Clere. Les gens sont si intransigeants, ici!... Personne n'a plus voulu la voir après cet horrible drame.

— Pauvre femme! murmura Dolorès, les larmes aux yeux... Pauvre jeune homme!...

— Pauvre Paul, aussi! dit Pêche. La mort de sa femme lui causa un véritable désespoir. Il l'adorait. On crut qu'il deviendrait fou. Il donna sa démission de diplomate et ne se maria que l'année dernière.

— Quant à Nina, elle épousa, il y a dix-huit mois, le vieux lord Desmond qui la laissa veuve au bout de trois mois de mariage, en lui léguant sa fortune.

— Quelle fut l'attitude de Paul et de Nina envers Anthony? demanda Dolorès.

— Paul se brouilla avec son cousin, cela se conçoit; mais Nina se montra assez bonne envers lui et essaya de le défendre, maladroitement, d'ailleurs.

— Nous avons été étonnées tout de même qu'elle fût assez oublieuse du passé pour remettre les pieds au *Manoir de la Reine*.

— C'est nous qu'elle venait voir, et non lady

Rosemonde, murmura Dolorès. Et parce que le capitaine de Grey le lui a demandé.

— C'est vrai ! On prétend qu'elle veut l'épouser, dit Pêche. Il mérite mieux que cela ! Elle est trop âgée pour lui.

— Pêche ! reprocha Prune. Vous êtes bien sévère. Nina est peut-être légère, mais pas méchante.

— Savoir ! murmura la cadette des jumelles.

Dolorès réfléchissait. Ce récit l'avait prodigieusement émue. Mais elle entrevoyait maintenant une lumière dans les ténèbres.

— Je vous remercie, dit-elle, et m'excuse de vous avoir forcées à évoquer ce pénible passé. Mais il fallait que je sois renseignée. Il y va de la... réputation d'un innocent.

Prune se méprit. Elle crut que Dolorès faisait allusion à une intrigue entre Nina et John de Grey.

— Je suis sûre, dit-elle, que John n'est pas épris de Nina. Elle seule fait tous les frais de l'idylle.

Malicieuse, elle ajouta :

— Je crois que John a le cœur pris ailleurs.

Dolorès eut un sourire mystérieux.

Elle embrassa les deux vieilles filles et prit congé sans répondre. Elle allait agir.

— Quelle exquise jeune fille ! soupira Pêche. Ce serait une charmante compagne pour notre filleul John.

— Peut-être ! murmura Prune sans se compromettre.

Elle regarda le jardin d'automne avec mélancolie et murmura :

— Les petites roses rouges commencent à s'effeuiller.

XXVIII

UN AMOUREUX

John poussa une exclamation de surprise joyeuse en apercevant Dolorès au bout du tunnel vert.

— Dehors de si bonne heure ! cria-t-il.

Toddles accourut en bondissant.

Quand John fut plus près, il remarqua la pâleur de la jeune fille.

— Miss Eliot, que se passe-t-il?

— Ai-je l'air bouleversée? demanda-t-elle. Je suis simplement triste et inquiète.

Elle hâta le pas.

— Vous rentrez au château? Me permettez-vous de faire quelques pas avec vous?

Dolorès parut hésiter.

— Venez si vous voulez, dit-elle enfin.

Ils avancèrent en silence.

— Je suis peut-être bien indiscret, dit John tout à coup, mais je ne puis vous voir aussi triste. Puis-je quelque chose pour vous? Qui vous a causé du chagrin? J'irai lui boxer les oreilles.

Elle sourit, touchée.

— Je n'ai vu personne, sauf les charmantes misses Greenley, dit-elle.

— Ce n'est pas elles qui vous ont peinée. Elles vous aiment tendrement.

— Je le sais bien.

— Quelle chance de vous avoir rencontrée! J'étais si déçu, hier, en vous quittant!

— Déçu, pourquoi?

— J'emportais l'impression que je n'existais pas pour vous. Et vous comptez tellement pour moi! N'ai-je aucune chance?

— J'ai beaucoup, beaucoup d'amitié pour vous, dit-elle.

— Vous ne croyez pas que vous pourriez m'aimer un jour... assez pour m'épouser? demanda-t-il d'un ton suppliant.

— Non, dit-elle avec une douce fermeté, je ne le crois pas. Mais vous êtes mon meilleur ami.

— Il faudra donc bien que je me contente de ce titre, dit-il. Je voudrais au moins le justifier en vous prouvant mon dévouement.

— Vous pourriez me le prouver... mais je n'ose vous dire comment.

Elle hésita. La proposition était hardie. Comment sir John la prendrait-il?

— Dites ! supplia-t-il.

Elle murmura sans le regarder :

— En laissant croire que nous sommes fiancés.

— Dolorès !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vous refusez ? J'en étais sûre !

— Non, non, protesta-t-il, je ne refuse pas, au contraire : je suis tellement heureux !

Elle précisa :

— Je ne dis pas que j'accepte votre main. Au contraire ! Je vous demande seulement, pour des raisons personnelles, de laisser courir le bruit que nous sommes fiancés.

— J'ai bien compris. Mais je suis si heureux de pouvoir vous rendre service. Peu important vos raisons ! Je ne tiens pas à les connaître. Ma chère Dolorès, nous sommes fiancés !

— Pour rire ! Vous ne vous prendrez pas au jeu ?

— Soyez sans crainte ! Je sais que les jeunes filles américaines ont d'étranges caprices.

— Ce n'est pas un caprice, je vous assure. Il s'agit d'un sauvetage.

— Je vous crois sur parole, dit-il galamment. Me permettez-vous d'aller demander ce matin même votre main à Mrs. Eliot ?

— Non, non, dit-elle vivement. C'est inutile. Je dirai seulement à maman que vous m'avez demandée en mariage et que je n'ai pas dit non !

— Moi qui espérais vous accompagner au château et m'y établir sur le pied du fiancé fictif !... dit-il drôlement.

— Ce n'est pas nécessaire ! Au revoir, cher fiancé ! A bientôt !

Elle lui tendit la main. Il la baisa tendrement.

Mais Dolorès lui arracha vivement cette main qu'un autre avait, la veille, couverte de baisers brûlants et s'enfuit en courant vers le château.

John de Grey demeura planté un moment devant la grille du parc, résistant à la folle tentation de courir après la jeune fille.

— Quel sot je fais ! murmura-t-il. Elle se moque de moi ! Tant pis ! Elle est exquise, n'est-ce pas, *Toddles* ?

XXIX

LADY ROSEMONDE

Francine finissait son petit déjeuner dans sa chambre, quand Dolorès frappa à la porte.

Du premier coup d'œil, au visage souriant de sa mère, Dolorès devina que personne n'avait encore troublé la sérénité de Mrs. Eliot.

— Je suis ravie du succès de notre petite fête, dit celle-ci; lady Chulinwort m'a affirmé que tout était parfait.

Elle terminait sa phrase quand Parker, la femme de chambre, vint annoncer que lady Rosemonde désirait parler à ces dames.

Dolorès fut prise d'un tremblement nerveux. Mais elle se rassura quand Parker ajouta :

— Lady Rosemonde préférerait parler à Mademoiselle.

— J'aime mieux cela, dit Francine, car je ne suis pas habillée. Allez la recevoir, Dolorès. Elle veut sans doute vous consulter pour un détail de maison.

Perplexe et vaguement inquiète, Dolorès, qui se souvenait de la colère de la châtelaine, descendit au salon. Elle vit sur le visage de lady Rosemonde que celle-ci n'était plus en colère.

— Je viens vous demander pardon pour mes paroles d'hier soir, dit humblement lady Rosemonde.

Cette entrée en matière était si inattendue que, de surprise, Dolorès rougit.

— Je devrais me traîner à vos genoux pour m'excuser, dit la châtelaine.

— Je n'ai rien à vous pardonner, affirma vivement Dolorès, tout heureuse de ce revirement.

Que s'était-il donc passé pour transformer ainsi la hautaine propriétaire du manoir ?

L'explication ne se fit pas attendre.

— J'ai appris, dit celle-ci, tout ce que vous aviez fait pour *lui*, et je suis pleine de confusion... de m'être méprise...

Le visage de Dolorès devint encore plus rouge. Son intuition ne l'avait pas trompée : sir Lancelot et Anthony ne faisaient qu'une seule et même personne.

— Ne dites pas cela, fit-elle, très troublée. Je n'ai encore rien fait pour *lui*. Quand vous m'avez surprise, hier, je voulais l'avertir d'un danger. Je tremble pour sa sécurité.

— Sa sécurité ! s'exclama lady Rosemonde en tressaillant. Quel danger pourrait-il courir, si vous ne l'avez pas trahi ? Tout le monde, sauf vous et moi, ignore sa cachette.

— Je ne l'ai pas trahi, mais je crains que d'autres ne soupçonnent sa présence. Il a été imprudent, hier soir, en se montrant.

Lady Rosemonde devint encore plus pâle et se tordit les mains.

— Il a perdu l'esprit. Je ne le reconnais plus... Hier, après vous avoir surprise et injuriée, j'ai été le trouver et lui ai crié tout le mal que je pensais de vous... Alors...

Sa voix s'étrangla.

— Alors ? demanda Dolorès, palpitante.

— Il est entré dans une fureur épouvantable. Il m'a dit qu'il ne me pardonnerait pas d'avoir été injuste pour vous ; que vous étiez sa seule amie, son ange gardien ; que sans vous il serait mort de chagrin et d'ennui... Vous lui êtes plus nécessaire que le pain et le sel.

Le visage de Dolorès s'éclaira :

— Il vous a dit tout cela ? Est-ce possible ? Cependant il ne veut plus me voir.

— Ah ! je comprends ! C'est par charité pour vous. Il ne veut pas vous entraîner dans la malédiction qui pèse sur lui. Comme il vous aime !... Mais je vous supplie de ne pas le prendre au mot. Vivre sans vous voir, désormais, ce serait pour lui la mort lente ! Et je ne peux plus supporter de le voir souffrir. Si vous saviez ce qu'il est pour moi !

— Je le sais. C'est votre fils, c'est Anthony !...

— Il vous a dit ? demanda vivement lady Rosemonde.

— Il ne m'a rien dit, mais on m'a raconté certains détails. J'ai deviné le reste, et entre autres choses qu'il était innocent et que vous l'aviez fait évader de prison.

— Hélas ! Il a tué dans un moment d'aberration et il a avoué ! s'exclama lady Rosemonde en joignant les mains. Du moins, il l'affirme. Mais je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de lui. Comme il a raison de vous aimer !...

— Et comme il a raison de vous adorer, vous qui lui avez sauvé la vie !

— Toute mère en eût fait autant. Ce ne fut pas sans mal que je parvins à gagner deux gardiens qui, à la faveur d'un décès dans la forteresse, prétendirent qu'Anthony était le mort et le firent évader. On enterra un cercueil vide.

Elle demanda, timide :

— Vous oublierez mes méchantes paroles, vous resterez, n'est-ce pas ? Vous m'aidez à lui rendre sa réclusion supportable. Il a si durement expié sa faute de jeunesse !

— Oh ! de grand cœur ! Mais il ne veut pas me voir...

— Il vous verra ! promet la mère. Venez avec moi : nous allons aller le trouver. Il sera bien heureux. Le corridor conduisant à la cour d'Amour aboutit à ma chambre.

La jeune fille, à plusieurs reprises, avait été sur le point de révéler à la mère douloureuse le péril qui menaçait son fils. Mais elle jugea que la pauvre femme avait assez souffert et qu'il valait mieux avertir Anthony lui-même.

XXX

BATAILLE DE DAMES

Lady Desmond n'oubliait pas ses rancunes.

Il était à peine midi quand elle se présenta au château et demanda à parler à miss Eliot.

Dolorès la reçut dans un petit boudoir.

Nina portait une robe noire, et une grande cape-line noire ombrageait son visage.

« Elle a vraiment l'air d'une femme fatale », songea Dolorès.

Nina ne lui faisait plus peur. Elle lisait dans son âme.

— Où pourrions-nous parler sans être dérangées? demanda celle-ci.

— Dans le parc, si vous ne craignez pas le grand jour et la lumière, fit Dolorès.

— Je ne crains rien, affirma Nina.

Elle dévisagea la jeune fille qui portait sur son visage un air de résolution inhabituel.

— Je ne vous reconnais pas, dit-elle. Vous avez l'air bien sûre de vous, ce matin. Cependant, après la façon dont vous vous êtes conduite, il n'y a pas de quoi être fière! A votre place, je tremblerais.

Dolorès ne répondit pas. Elle entraînait Nina vers un petit pavillon, situé près de la pièce d'eau, dont elle ouvrit les fenêtres.

— Là, dit-elle, nous ne serons pas dérangées.

Des jouets d'enfants s'entassaient dans un coin.

— Qu'est-ce que cela? demanda Nina, intriguée.

— C'étaient sans doute les jouets d'Anthony Vane-Eliot quand il était enfant, dit Dolorès tranquillement.

Nina tressaillit.

— Ah! dit-elle, mon intuition ne m'avait pas trompée. On vous a parlé d'Anthony.

— Un peu, oui...

— J'aurais pu vous en parler aussi.

— Pas de la façon qui m'aurait plu.

— Vraiment? Vous êtes amoureuse d'un fantôme?

— Peut-être.

— Quel est l'homme qui incarnait hier Anthony, dans cette armure moyenâgeuse? C'est un triste jeu que de prendre les traits d'un mort, quand ce mort fut un criminel. Le fantôme dont vous êtes amoureuse a assassiné Elinor, la première femme de mon frère.

— C'est faux ! cria Dolorès, hors d'elle.

— Vous plairait-il de lire copie du jugement, des plaidoiries et de la condamnation ? Si Anthony n'était pas mort, il serait encore en prison.

— Faussement accusé, c'est vrai... Il est mort, heureusement pour lui ! Car ce n'est pas vous qui lui auriez sauvé la vie. Vous avez tout fait pour l'accabler.

— Que me chantez-vous là ?

— La vérité, vous le savez bien !

— La vérité, cria Nina, livide, je vais vous la dire ! C'est que l'assassin d'Elinor s'est évadé de prison, il n'est pas mort : sa mère le cache ici même. Il a trouvé moyen de vous voir, de vous séduire, de vous parler. Pardi ! Vous êtes une riche héritière ! Mais cela ne se passera pas comme ça ! Je ne vous laisserai pas aller jusqu'au bout de votre sottise.

— Qu'allez-vous faire ? s'affola Dolorès.

— Je vais dénoncer le meurtrier à la police.

— Vous ne ferez pas cela ! Vous n'avez aucune preuve ! s'écria Dolorès, horrifiée.

— J'ai des preuves suffisantes pour lancer la police sur une piste. A elle de se débrouiller !

— C'est infâme !

Nina eut un sourire sardonique :

— Si vous prenez tant d'intérêt à... Anthony, je puis vous indiquer le moyen de le sauver.

— Je vous écoute !

— Épousez Tillingbourne qui vous adore. Je verrai ainsi que vous ne courez pas à votre perte et j'aurai la conscience tranquille.

— Ne parlons pas de votre conscience, cela vaudra mieux.

— Acceptez-vous ?

— Certes non ! Vous voudriez me voir mariée à Tillingbourne, afin d'être bien assurée que je n'épouserai pas le capitaine John de Grey !

— Que voulez-vous dire ? demanda Nina, surprise par cette attaque imprévue.

— Que vous vous êtes mis en tête de devenir Mrs. de Grey.

Nina rougit violemment; ses yeux lancèrent des éclairs.

— C'est vrai, dit-elle. J'aime John à la folie. Ce mariage se fera. Je joue sur lui ma dernière carte.

— Malheureusement, reprit Dolorès, c'est moi que John aime; c'est moi qu'il a demandée en mariage ce matin même.

— Vous mentez! s'écria Nina qui devint toute pâle. Le pauvre John est incapable d'un choix pareil.

— Nous sommes fiancés, et je l'épouserai sous peu.

— Allons donc! cria Nina. Quand il saura votre conduite et apprendra votre intrigue avec un assassin...

— Rien ne l'empêchera de m'épouser! Il m'aime.

Ce coup droit avait désarçonné Nina. Visiblement, la révélation l'affectait. Ses yeux verts fulguraient comme ceux d'une chatte en colère.

— Votre mère ne permettra pas cette union. Elle sait que John a compromis une honnête femme et se doit de l'épouser.

— C'est vous l'honnête femme? ricana Dolorès.

Nina Desmond ne reconnaissait plus la douce vierge qu'elle estimait une adversaire sans conséquence.

Sa passion pour John de Grey s'enflammait davantage devant cet obstacle inattendu.

Elle perdit la tête.

— Ecoutez, dit-elle : si je vous promets de ne pas dénoncer Anthony, renoncerez-vous au capitaine de Grey?

— Je renoncerai à lui si non seulement vous renoncez à dénoncer Anthony, mais encore si vous me dites qui a tué Elinor Vane.

XXXI

LE PLAN DE NINA

Les forces abandonnèrent Nina. Ses jambes se dérochèrent sous elle. Elle se laissa choir sur une chaise.

— Vous dites? balbutia-t-elle.

— Je veux savoir qui a tué Elinor Vane.

— Ce... ce fut Anthony! balbutia Nina.

— Non. Anthony est innocent, et vous le savez bien!

Nina avait l'air d'une bête traquée.

— Interrogez lady Rosemonde, interrogez Anthony lui-même.

— Je sais ce qu'ils me diront. C'est de vous que je veux savoir la vérité.

— Je ne puis que confirmer leurs dires.

— Vous êtes donc un monstre?

— Je ne comprends pas...

— Cependant vous avez aimé Anthony, vous avez été jalouse d'Elinor.

— Qui vous a dit cela?

— Personne. Mais je commence à vous connaître. Si cela vous gêne de me confier de vive voix le nom de l'assassin de lady Elinor, voulez-vous l'écrire? Il ne sera fait aucun usage de votre révélation, puisque l'on croit Anthony mort et que l'action judiciaire est éteinte.

— A ce prix, vous renonceriez à John, vous lui écririez immédiatement pour lui rendre votre parole et vous ne lui révéleriez jamais le nom de l'assassin d'Elinor?

— Je vous le jure. Pendant que vous écrirez le nom du coupable, j'écrirai à John de Grey pour lui rendre sa liberté.

Nina parut hésiter.

Un regard diabolique passa dans ses prunelles.

— Soit! dit enfin Nina. Je vois que vous n'avez pas confiance en ma parole et que vous voulez de moi une déposition écrite. Je vais vous la donner. De votre côté, écrivez à John. Je lui ferai tenir moi-même votre message.

— Tenez, dit Dolorès. J'ai mon stylo dans mon sac et un bloc-notes. Prenez ce feuillet.

Nina le lui arracha des mains et griffonna rapidement ces mots :

Je m'accuse, lors du procès d'Anthony Vane-Eliot,

d'avoir fait une fausse déposition. Ceci à la prière de mon cousin Anthony qui exigea de moi un serment formel. J'ai été le seul témoin du drame et je puis affirmer qu'Anthony n'a pas tué Elinor Vane-Eliot, C'est elle-même qui s'est suicidée, dans un accès de désespoir et parce qu'Anthony repoussait son amour. C'est moi qu'il aimait alors. Dans son affection profonde pour Paul, Anthony ne voulut pas que son cousin connût l'atroce vérité, et, dans un élan généreux dont on ne saurait assez le louer, il se chargea du crime pour innocenter la victime. Rectifiant ma précédente déposition, je certifie qu'Elinor Vane s'est suicidée et qu'Anthony Vane-Eliot est innocent de ce meurtre.

De son côté, Dolorès avait griffonné ces paroles rapides :

MON CHER JOHN,

Il faut renoncer à votre beau rêve. Je ne vous aime décidément pas assez pour vous épouser. Je vous rends votre parole. Mais je compte bien que nous resterons des amis.

Votre

DOLORÈS ELIOT.

Les deux femmes échangèrent leurs feuillets.

— Parfait ! dit Nina avec satisfaction, après avoir pris connaissance du sien.

Dolorès lisait, les sourcils froncés. Elle savait bien que Nina ne disait pas toute la vérité et que c'était elle, sûrement, qui, aimant Anthony et se vengeant d'Elinor, avait, dans un mouvement de jalousie féroce, tiré sur sa cousine et l'avait tuée.

Sans doute avait-elle été épouvantée de son acte ensuite et avait-elle supplié Anthony de prendre la faute sur lui. Généreux, il s'était chargé d'un crime qu'il n'avait pas commis. Mais ce feuillet suffisait à l'innocenter, en cas de nouvelles poursuites judiciaires. Dolorès avait-elle le droit de s'ériger en justicière et d'exiger le châtiment de la vraie coupable pour laquelle Anthony s'était sacrifié ? Non, elle ne s'en sentait pas le courage ni le droit... Lady Rosemonde seule et Anthony pouvaient agir.

XXXII

« IL VOUS AIME »

Francine aperçut Dolorès qui se dirigeait d'un pas rapide vers l'appartement de lady Rosemonde :

— Où allez-vous, chérie ? La cloche du déjeuner vient de sonner. On se met à table. Nos amis d'Amérique doivent nous attendre dans la salle à manger.

— Vous m'excuserez auprès d'eux, mère chérie. J'ai la migraine et ne puis me mettre à table.

— Quel ennui ! Prenez un cachet d'aspirine et tâchez de venir un moment.

— Il faut que je dise un mot à lady Rosemonde.

— Impossible ! On ne peut la voir. Je voulais moi-même la remercier du mal qu'elle s'est donné hier soit pour l'organisation du bal, mais Soams m'a dit qu'elle n'était pas encore rentrée de Clere où elle a été faire des courses.

— En ce cas, je la verrai plus tard.

Déçue, Dolorès accepta de déjeuner avec les invités.

Elle éprouva une petite émotion en apercevant John de Grey, mais il vint à elle avec un bon sourire.

— J'ai reçu votre petit mot, dit-il. Je pensais bien que nos fiançailles ne seraient pas de longue durée. Il faut que je me résigne ! Vous n'êtes pas pour moi.

— Ne m'en veuillez pas, dit-elle. Vous trouverez facilement une consolation...

Il tressaillit légèrement. Son visage se fit grave.

— Est-ce à lady Desmond que vous faites allusion ? dit-il.

— Peut-être...

Il affirma :

— Je n'épouserai jamais Nina Desmond. Si je me marie un jour, ce sera avec une jeune fille qui

vous ressemble, Dolorès, et non avec une femme par trop inquiétante. Je le lui ai dit, il y a un instant.

— Vous le lui avez dit? répéta Dolorès, saisie.

— Oui. Mieux vaut être sincère. Son visage est devenu sombre comme la nuit, et son expression m'a effrayé.

Dolorès crut entendre les paroles de Nina :

« C'est vrai, j'aime John de Grey à la folie. Ce mariage se fera. Je joue sur lui ma dernière carte. »

— Pauvre femme! murmura-t-elle.

— Bah! Elle se consolera!

— Je n'en suis pas si sûre! murmura Dolorès.

— A table! cria Francine.

Sitôt le dessert servi, Dolorès n'y put tenir et vint frapper à la porte des appartements de la châtelaine.

Elle avait hâte de lui montrer la déposition de Nina. Anthony ne pourrait maintenant refuser de se justifier. Après tout, Paul Vane était consolé de la mort d'Elinor, puisqu'il s'était remarié, et Anthony n'avait plus aucune raison de se sacrifier pour lui. Il devait se réhabiliter et pour lui et pour sa mère.

Il devait sortir de sa solitude, rentrer dans le monde, reprendre une vie normale. Dolorès saurait bien le convaincre.

La porte s'ouvrit, et le visage de lady Rosemonde s'éclaira à la vue de la jeune fille.

— Je viens de déjeuner avec *lui*, souffla-t-elle à mi-voix, et je vous attendais impatiemment. *Il* sera si heureux de vous voir! Allons *le* trouver.

— Je veux d'abord causer avec vous, dit Dolorès. La châtelaine referma la porte.

— Rien de mauvais? demanda-t-elle vivement.

— Au contraire! fit Dolorès. J'avais deviné juste en vous disant qu'Anthony était innocent. Voici la déposition que j'ai obtenue du seul témoin du drame. Lisez!

Lady Rosemonde se saisit du feuillet et lut avidement.

— Enfin! La vérité éclate! cria-t-elle, hors d'elle. Je ne doutais pas de lui, en dépit de tant de preuves!

Vous aussi, vous avez été clairvoyante, Dolorès.

Elle avoua en baissant la voix :

— J'avais eu un moment l'idée que Nina Desmond était la vraie meurtrière et qu'il s'était sacrifié pour elle ! J'aime mieux savoir que l'infortunée Elinor s'est suicidée.

Lady Rosemonde saisit les mains de la jeune fille et les serra avec force.

— Comment vous remercier ? Vous sauvez mon fils ! Il va pouvoir reprendre rang parmi les humains...

— Croyez-vous ? demanda Dolorès d'un ton joyeux.

— J'en suis sûre ! Il ne pourra plus nier, maintenant.

« Autrefois, il ne tenait plus à la vie, peu lui importait d'être un mort vivant : il se sacrifiait pour son cousin Paul ; mais aujourd'hui... »

— Aujourd'hui ? insista Dolorès, très émue.

— Aujourd'hui, il vous aime. Il vivra pour vous, si toutefois vous avez un peu d'affection pour lui, ... si l'idée qu'il a été accusé comme un criminel ne vous fait pas horreur.

— J'admire son abnégation ! s'exclama la jeune fille avec feu. Anthony est un saint, un héros ! Mais, ajouta-t-elle tristement, je crains qu'il n'ait pour moi que de l'amitié et ne me considère que comme une gentille camarade.

Lady Rosémonde eut un sourire malicieux.

— Il saura bien vous convaincre du contraire.

— Ah ! s'écria Dolorès, bouleversée, si je pouvais croire qu'il éprouve pour moi des sentiments autres que ceux de la camaraderie...

— Il les éprouve, soyez-en assurée...

— Mais il s'est sacrifié pour la mémoire de sa cousine : c'est donc qu'il l'aimait.

— Il a aimé Elinor, c'est vrai. Mais, voyant avec quelle facilité elle avait rompu avec lui, combien elle était coquette, légère, il s'était bien vite consolé.

— Et Nina ? Ne l'a-t-il pas aimée ?

— Je ne crois pas. Elle a été si dure ! Songez qu'elle n'est pas venue le voir dans sa prison !

— Et le portrait de la belle dame, dans sa chambre espagnole : qui est-ce ?

Lady Rosemonde parut saisie :

— C'est mon portrait quand j'étais jeune, en costume de cour du temps d'Elisabeth. Ai-je vraiment tant changé?...

Le visage de Dolorès s'éclaira :

— Comme je suis contente de savoir cela ! J'ai été si jalouse de ce portrait !

— Vous l'aimez donc un peu, mon Anthony ?

— Oh ! lady Rosemonde, je l'adore et je donnerais volontiers ma vie pour lui !

— Quel bonheur ! Il pense à vous sans cesse, il ne parle que de vous, il se désespérait parce qu'il croyait devoir renoncer à vous. Il croyait que vous n'aviez que de la pitié pour lui.

— Allons vite le rassurer ! dit Dolorès, toute joyeuse.

A ce moment, on frappa à la porte.

— Qu'est-ce ? demanda lady Rosemonde, inquiète. La voix de Soams répondit :

— Madame, il y a là deux policemen qui demandent à vous parler d'urgence.

Les deux femmes échangèrent un regard d'effroi.

— Nina Desmond nous a trahies ! murmura Dolorès, toute pâle. A moins que Tillingbourne n'ait parlé ? On va fouiller le château !

— Mon Dieu ! s'exclama la mère, perdant la tête, on va arrêter Anthony avant qu'il ait eu le temps de se justifier ! Il faut le faire évader. Sauvez-le !

— Comment ?

— Le parc n'est peut-être pas gardé. Pendant que je retiendrai les policemen en leur faisant visiter le château, faites évader Anthony par le souterrain et le parc, murmura la mère, éperdue.

— Mais où le cacher ensuite ?

Lady Rosemonde réfléchit :

— Chez les vieilles demoiselles Greenley, au *Turc Cottage*. Nul ne songera à chercher Anthony chez elles. Ensuite, nous aviserons. Vite ! Il n'y a pas une seconde à perdre. Allez le sauver !

Elle fit jouer un ressort dans la boiserie. Une porte secrète apparut. Dolorès se précipita dans le corridor.

XXXIII

L'ALERTE

Le prisonnier lisait tristement dans sa cellule.

A la vue de Dolorès, son visage s'illumina de tendresse.

— Vous ! s'écria-t-il. Par quel miracle ?

Elle expliqua, haletante :

— Votre mère m'envoie pour vous faire évader. Des policemen fouillent le château. Elle craint qu'on ne découvre votre cachette. Venez, fuyons par le souterrain.

Le visage du prisonnier s'assombrit.

— Que m'importe d'être arrêté ! La vie n'a aucun sens pour moi. Je suis un maudit !

— Non, fit Dolorès. Nous savons, votre mère et moi, que vous êtes innocent. Vous devez vivre pour elle... et pour moi.

— Pour vous, Dolorès ? demanda-t-il, suppliant. Est-ce vrai ?

Elle le regarda bien en face :

— Je vous aime, Anthony ; je veux que vous viviez !

— Vous m'aimez ? Mon amour, je vous adore !

Il la saisit dans ses bras. Dolorès ferma les yeux. Des lèvres brûlantes se posaient sur les siennes. Elle perdit la notion de l'heure et du temps.

Mais le danger pressant se rappela tout à coup à son souvenir. Elle s'arracha à la merveilleuse étreinte et gémit :

— Il faut fuir !

— Non, ne fuyons pas. A quoi bon ? On ne peut rien contre nous. Mais venez avec moi, dit Anthony, dont le visage était transfiguré par le bonheur.

Il prit la jeune fille par la main et l'entraîna dans

le souterrain. Au bout, il fit jouer la dalle, et ils émergèrent au bord du lac, sur la terrasse.

Le parc était désert. Anthony cligna des yeux, ébloui par le soleil. Les fleurs embaumaient. Il respira avec ivresse leur parfum suave.

— Comme la nature est belle ! murmura-t-il, ému. Il y a longtemps que je n'avais vu ce parc à la lumière du jour.

Une voix les fit tressaillir :

— Arrêtez, ce n'est plus la peine de fuir !

— Nous ne fuyons pas ! protesta le jeune homme.

Lady Rosemonde accourait vers eux, tout essouffée. Elle expliqua :

— Quelle alerte ! Ce n'est pas vous qu'on cherchait, Anthony. Nina Desmond s'est empoisonnée ! La police venait enquêter au sujet de ce suicide.

— Empoisonnée ! Et pourquoi ? demanda Anthony.

— Un chagrin d'amour... Avant de mourir, elle a laissé une lettre vous concernant, Anthony, où elle avoue avoir tué Elinor dans un mouvement de jalousie. Je l'avais toujours soupçonnée ! Quel douloureux sacrifice vous aviez consommé, mon enfant ! Quel calvaire fut le vôtre !...

— Qu'importe ! s'écria le jeune homme en contemplant tendrement Dolorès. Désormais, nous sommes libres ! Je suis heureux ! J'aime et je suis aimé !...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

**ALBUM
N° 4.**

Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet. 36 pages. Grand format.

**ALBUM
N° 5.**

Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.

**ALBUM
N° 8.**

La Décoration de la maison. Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

**ALBUM
N° 9.**

Album liturgique. 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.

**ALBUM
N° 11.**

Crochet d'art pour ameublement. 200 modèles. 84 pages. Grand format.

**ALBUM
N° 11 bis.**

Crochet d'art pour ameublement. 100 pages de modèles variés. Grand format

**ALBUM
N° 12.**

Vêtements de laine au crochet et au tricot. 150 modèles, 100 pages. Grand format.

**ALBUM
N° 13.**

Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet. 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

**ALBUM
N° 14.**

Alphabets et Monogrammes, contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).

TRICOT CROCHET (Album n° 2).

NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).

LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans);

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans):

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection "STELLA"

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

